



HAL
open science

Produire un fait scientifique : La méthodologie de l'histoire des prix entre structures académiques et enjeux intellectuels (milieu XIXe - milieu XXe)

Julien Demade

► To cite this version:

Julien Demade. Produire un fait scientifique : La méthodologie de l'histoire des prix entre structures académiques et enjeux intellectuels (milieu XIXe - milieu XXe). 2011. halshs-00688447v1

HAL Id: halshs-00688447

<https://shs.hal.science/halshs-00688447v1>

Preprint submitted on 17 Apr 2012 (v1), last revised 18 Mar 2020 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Julien Demade
CNRS (Lamop)

Produire un fait scientifique

**La méthodologie de l'histoire des prix entre
structures académiques et enjeux intellectuels
(milieu XIXe-milieu XXe)**

Avertissement

Ce travail est diffusé sous licence Creative Commons BY-NC-ND, les deux dernières restrictions n'étant bien sûr pas absolues : simplement, toute exception devra se faire avec mon accord.

Cette recherche a été initialement menée dans le cadre d'un *major grant* du Leverhulme Trust et de l'Economic and Social Research Council britannique, accordé au département d'histoire économique de la London School of Economics, et coordonné par Mary Morgan.

Il s'agit ici de la publication d'une version préliminaire, vouée à être modifiée grâce aux commentaires et aux critiques qu'elle suscitera.

La bibliographie de cet ouvrage peut être téléchargée sur http://www.zotero.org/groups/publications_de_julien_dema_de/items.

Introduction

Parce que la réflexivité, et donc dans le cas du scientifique la science de la science, est la condition de la bonne effectuation pratique de toute activité, dans le cas du scientifique elle n'est pas seulement une question métaphysique (relative à la nécessité de la conscience de ce que l'on fait réellement) mais d'abord un problème heuristique: ce qui est en jeu n'est pas seulement la capacité à ne pas faire autre chose que ce que l'on croit faire, mais aussi bien la capacité à faire correctement ce que l'on prétend faire. Mais si la réflexivité est ainsi absolument nécessaire à une bonne pratique scientifique, sa mise en œuvre néanmoins n'a rien d'évident; en effet, en tant que science de la science, elle ne peut simplement consister en la décision de faire porter sa réflexion sur soi-même, au mépris de tout ce qui caractérise l'étude scientifique comme approche armée (méthodologiquement, techniquement et bibliographiquement) d'un objet, et qui permet de le mettre à distance de son analyste: de l'objectiver. Si au fondement de la démarche réflexive est donc notre proximité avec un objet, qui nous fait désirer l'explorer, il en résulte au contraire notre éloignement par rapport à lui, qui nous amène à ne plus l'envisager que comme un objet parmi d'autres.

Parce que la réflexivité n'est en aucun cas l'approche amateur, par un professionnel de la science, de son activité de scientifique, parce qu'elle implique donc chez lui l'acquisition des méthodes, des techniques et des savoirs propres à un autre domaine scientifique, et parce qu'enfin elle l'amène à considérer sa propre activité avec le même détachement que celui qui est, ou du moins devrait être, le sien par rapport à son objet de spécialité, on comprendra que, dans le cas de l'historien, il ne puisse

suffire, pour faire de l'historiographie, d'opérer un transfert sauvage des compétences acquises à propos d'objets, et souvent de périodes, autres que ceux sur quoi porte l'étude de l'historiographie. Le danger serait en effet – pour ne pas même mentionner le risque commémoratif, puisque la commémoration ne relève nullement d'une démarche réflexive mais en constitue plutôt l'exact inverse (parce que la réflexivité est par essence critique) –, faute de s'être donné les moyens de maîtriser réellement ce dont on parle, de n'être capable d'en avoir une approche que par rétrojection: de ne pouvoir y identifier que les problèmes que l'on se pose, et que les éléments qui font déjà partie du discours remémoratif de la discipline sur elle-même. Bref, on n'aurait là qu'un semblant de réflexivité, puisqu'au lieu de s'appliquer à soi-même les outils permettant l'objectivation (étant entendu que ces outils, s'agissant de soi-même, diffèrent de ceux dont on a l'habitude de se servir pour objectiver les phénomènes sur lesquels on travaille usuellement) on ne ferait que s'appliquer soi-même sur autre chose que soi (en l'occurrence le passé de notre discipline), meilleur moyen de ne retrouver ailleurs qu'en soi rien d'autre que soi-même, et par là d'être parfaitement incapable d'interroger et de remettre en cause ce que nous sommes – soit l'exact inverse de la démarche réflexive.

La réflexivité du scientifique ne peut donc avoir d'intérêt, être science de la science, que si elle envisage son objet dans sa globalité, comme une structure à quoi concourent tous ses éléments et qui seule leur donne sens, comme un champ où les positions ne sont jamais que relatives; la science de la science implique donc de nous dépendre des seuls aspects qui nous intéressent, et qui initialement motivent notre démarche réflexive, afin de reconstruire l'objet pour lui-même et, ce faisant, de nous rendre capables d'objectiver notre intérêt initial, en le faisant apparaître pour ce qu'il est: partiel et partial, et capable seulement de produire une déformation rendant

impossible toute intelligibilité réelle. Autant vaut de dire qu'il ne peut alors s'agir, lorsque l'on s'efforce de faire (en l'occurrence dans mon cas) de l'histoire de l'histoire, que d'une étude de l'ensemble des aspects, aussi bien pratiques, institutionnels, théoriques et épistémologiques, qui caractérisent à un moment donné le champ de la recherche historique. Ceci non pas parce que serait visée une mythique histoire totale où pas un bouton de guêtre ne serait autorisé à manquer – la recherche de la complétude n'est jamais, en science, qu'un leurre contradictoire avec son essence même de démarche falsifiable; mais, plus simplement, parce qu'aucun élément ne se peut comprendre isolément parce que tous se réalisent par leurs liens mêmes avec les autres: comment par exemple, comme on le verra avec le cas qui formera le cœur de mon propos, une organisation pratique particulière de la division du travail de recherche, elle-même rendue possible par l'apparition de nouvelles formes institutionnelles de financement de la recherche, avait pour cause une épistémologie particulière, et pour conséquence une explicitation des (et donc nécessairement une réflexion sur les) choix théoriques. Il ne s'agira toutefois pas seulement d'étudier une structure, mais ce type particulier de structure qu'est un champ social, et qui a pour caractéristique d'interagir avec d'autres champs sociaux (avec lesquels il forme une structure d'un degré plus élevé), chacun ayant son mode de fonctionnement propre qui réfracte l'influence (ainsi toujours indirecte) que peuvent avoir sur lui les autres champs, et chaque agent d'un champ donné utilisant le rapport de son champ avec les autres pour modifier sa position au sein de son champ propre, soit que directement il convertisse les ressources d'un autre champ dans son champ propre pour y modifier les positions relatives, soit qu'indirectement il utilise les ressources de son champ propre pour modifier les positions relatives au sein d'un autre champ et, par la modification du fonctionnement de cet autre champ qui en résulte, il agisse

ainsi sur l'interaction entre cet autre champ et le sien propre afin de modifier ce dernier.

Ce n'est qu'en se rendant ainsi capable de reconstituer une logique d'ensemble que l'on pourra réellement échapper, parce que l'on sera désormais en mesure d'en apprécier tout l'absurde, au penchant généalogique qui guette toute histoire de l'histoire, plus largement toute histoire des sciences – penchant qui consiste à n'étudier dans le passé d'une discipline que la formulation des solutions (pratiques ou institutionnelles aussi bien que théoriques) qui restent pour nous fondatrices, ou la façon dont furent abordés des problèmes encore ouverts aujourd'hui. Outre que l'aspect commémoratif n'est jamais totalement absent d'une telle démarche, qui verse facilement dans la glorieuse galerie d'ancêtres, même lorsqu'il s'agit plus d'analyser que de juger et de construire la valeur présente de pratiques ou d'approches particulières en les ancrant dans un passé prestigieux, cette analyse ne peut que manquer son objet dans la mesure où elle prend son origine dans le semblant d'identité entre des éléments d'hier et d'aujourd'hui, semblance qui ne provient que d'une ressemblance formelle mais qui ignore la différence radicale de la structure dans laquelle, hier et aujourd'hui, se placent ces éléments, et qui seule leur donne leur sens.

Une bonne manière, alors, d'éviter ce piège commun qui nous amène à ne rechercher dans le passé que notre présent, pour mieux esquiver l'altérité de ce passé (et par là l'effet d'objectivation qui en résulte pour notre présent), est de donner pour objet à l'histoire des sciences des entreprises intellectuelles qui ont échoué, et qui pour cette raison n'ont laissé aucune postérité susceptible d'établir entre elles et nous un lien de similitude apparente. Certes la démarche va à l'inverse de ce qui se fait le plus souvent, parce que la valeur académique de la recherche est (au moins en lettres et en sciences humaines et sociales) directement corrélée à la valeur sociale de l'objet sur lequel elle porte – et comme le milieu social qui est ici l'objet de

la recherche est le milieu scientifique, la valeur académique de la recherche est donc, en histoire des sciences, corrélée à la valeur scientifique de son objet. Néanmoins, non seulement un échec est, pour qui s'attache à reconstituer la logique d'un champ, aussi révélateur de celle-ci qu'un succès, puisqu'il en représente simplement l'inversion, mais par ailleurs il renseigne sur tout un pan de ce champ sans lequel la reconstitution de ce dernier, comme système de différences, serait impossible; en effet, l'échec est le propre des entreprises menées depuis les positions qui, au sein du champ, sont dominées, positions dont la connaissance est aussi nécessaire à la compréhension du champ que ne l'est la connaissance des positions dominantes, puisque sans la connaissance simultanée des deux ne se peut comprendre la propriété fondamentale ni des unes ni des autres. Si donc l'analyse d'un échec ne présente pas le biais rétrojectif qui généralement entache l'analyse d'un succès, et si par ailleurs elle n'est ni moins nécessaire, ni d'un plus faible potentiel heuristique que cette dernière, cela ne signifie toutefois pas qu'elle ne présente pas elle aussi de problème méthodologique: celui-ci réside dans le biais téléologique qu'elle est susceptible d'entraîner. Toutefois, non seulement ce biais n'est en rien spécifique à l'analyse d'un échec, puisqu'il se retrouve aussi bien dans l'analyse d'un succès, mais par ailleurs il n'est pas impossible d'y obvier: il suffit, pour ce faire, de s'attacher à discerner, dans l'échec que l'on analyse, tout ce qui en représentait les atouts. C'est donc ainsi que nous nous efforcerons de procéder, en ajoutant à cela, toujours pour essayer d'échapper à la rétrojection indue d'éléments présents, qui nous cache l'importance, dans la structure passée, des éléments qui n'ont pas eu de postérité, l'attention à des éléments qui ne nous apparaissent plus que comme des détails (ainsi dans la culture matérielle de la recherche, ou dans les formes de présentation des résultats) et qui, si tous sont loin de se révéler signifiants (et ne nécessitent donc pas une présentation), peuvent parfois

ouvrir à l'importance d'éléments qui autrement nous resteraient invisibles parce qu'ils sont contradictoires avec notre horizon d'attente¹.

Reste alors à dire à propos de quoi je vais essayer de mettre en pratique ces préceptes méthodologiques, ce qui ne peut revenir à présenter les raisons qui originellement m'ont amené à m'intéresser à un objet précis, puisque ces raisons originelles non seulement renverraient uniquement à mes propres intérêts de chercheur (ce qui ne les rendrait convaincantes que pour un cercle fort restreint de personnes partageant mon étroite spécialité), mais surtout ont cessé, chemin faisant, de justifier à mes propres yeux ma recherche réflexive, puisque celle-ci a eu pour effet, en objectivant pour moi-même mes propres intérêts de chercheur, d'en faire un objet parmi d'autres, dont l'étude ne pouvait donc être poursuivie que si pouvaient lui être trouvées des raisons d'un ordre plus général. Par delà donc l'intérêt immédiat, et initial, qu'il pouvait y avoir pour moi à reconstruire les conditions d'élaboration d'instruments avec lesquels je suis amené à travailler, et qui avaient marqué une étape décisive dans le domaine de recherches qui est le mien, c'est à une période qui représente une étape fondamentale dans le développement du monde académique que j'ai été amené à m'intéresser. L'époque qui court de la mise en place des universités modernes dans la seconde moitié du XIXe siècle (à des dates variables suivant les pays, l'Allemagne menant le mouvement) à leur changement d'échelle lié à l'augmentation massive du recrutement étudiant après la seconde guerre mondiale (avec ici des décalages chronologiques moindres, quoique

1. Pour reprendre pour le champ scientifique la notion développée pour le champ littéraire par H. R. JAUSS, « L'histoire de la littérature: un défi à la théorie littéraire », in H. R. JAUSS, *Pour une esthétique de la réception*, traduit par C. MAILLARD, Paris, Gallimard, 1978 (Bibliothèque des idées), p. 21-80, en l'occurrence p. 49-63.

les USA se soient clairement les premiers engagés dans cette voie), peut en effet être définie comme l'âge classique des universités. Il serait toutefois particulièrement erroné d'en inférer que le monde académique aurait alors été caractérisé par la stabilité; toute structure sociale se définit en effet par les formes propres de sa dynamique et, si certes le monde académique ne connut dans ces années rien qui approcha ni le changement de paradigme que représenta la création des universités de recherche, ni les tensions extrêmes occasionnées par une augmentation quantitative qui ne pouvait que se résoudre en une transformation qualitative, par contre il montre comme à l'état pur la dynamique propre, interne, d'un modèle achevé.

Le premier domaine dans lequel s'exerce cette dynamique est celui des formes de l'institutionnalisation des pratiques scientifiques: si celle-ci ne cesse de s'approfondir tout au long de la période, toutefois l'essentiel avait déjà été opéré par le passage à l'université de recherche, et la question réside de ce fait désormais plutôt dans les modalités concrètes de cette institutionnalisation. Deux évolutions majeures se font alors jour, sans parvenir toutefois à s'imposer comme l'avait pu le modèle humboldtien. Il s'agit d'une part de celle relative à la forme de base de l'encadrement du travail scientifique, pour laquelle le modèle nouveau du laboratoire se pose en concurrent de celui, plus traditionnel, de la chaire, et entraîne des formes plus poussées de division du travail (ainsi que, bien sûr, d'instrumentation). Il s'agit d'autre part, alors que les universités modernes avaient été constituées en champs nationaux qui contrastaient avec la dimension européenne qui caractérisait antérieurement la « république des lettres », de l'internationalisation de la recherche, non pas seulement quant à la circulation des savoirs (ce qui n'avait jamais cessé) mais quant à la circulation des hommes et quant à la création de structures académiques transnationales. Ce double approfondissement de l'institutionnalisation du champ académique a pour

conséquence son autonomisation croissante par rapport au champ du pouvoir, elle-même à l'origine d'un éloignement toujours plus grand des activités scientifiques par rapport aux enjeux mondains; néanmoins, cette autonomisation reste freinée par l'intégration encore très forte du professorat universitaire au sein du groupe dominant, elle-même conséquence et du grand rôle social alors reconnu aux universités, et du caractère restreint du monde académique (ce qui le rendait plus facilement intégrable). Enfin et surtout, institutionnalisation et autonomisation, parce qu'elles sont à cette époque déjà largement réalisées au niveau du monde académique dans son ensemble, se déplacent toujours plus au niveau de ses sous-ensembles, qui est donc alors le lieu par excellence où se réalise la dynamique du champ académique (tandis que dans les périodes caractérisées par le passage d'un paradigme à un autre, c'est plutôt au niveau du champ académique dans son ensemble que se produisent les évolutions les plus importantes): les distinctions disciplinaires se durcissent, ce que permettent bien d'étudier les transferts de méthodes et de théories, qui se viscosifient et, au delà de ce changement quantitatif, changent de nature parce qu'ils servent de plus en plus, entre disciplines autonomes, non plus à créer une homogénéité interdisciplinaire mais à renforcer au sein de chaque discipline les positions des agents qui réalisent ces transferts afin de capter le prestige de disciplines plus haut placées dans la hiérarchie académique. L'étude des transferts permet donc à la fois d'interroger la progressive séparation des disciplines, et les transformations des rapports de forces entre ces dernières.

Tous ces thèmes, je les envisagerai à partir d'un cas précis, celui de l'histoire des prix, qui en est un observatoire particulièrement efficace. Au croisement de deux disciplines, l'histoire et l'économie, elle permet d'observer comment, entre la fin du XIXe siècle et le milieu du XXe, celles-ci achèvent de se constituer comme séparées en construisant leur distinction à travers une multiplicité de

phénomènes allant de la culture matérielle de la recherche à l'épistémologie en passant par le rapport aux données et les formes institutionnelles de la division du travail scientifique; parallèlement, la place relative des deux dans la hiérarchie des disciplines s'inverse, et avec elle le sens de transferts par ailleurs toujours plus ténus. Plus précisément, le Comité international d'histoire des prix, fondé en 1929 et qui domina alors ce domaine de recherche, permet de s'interroger sur les formes nouvelles d'institutionnalisation alors à l'œuvre, tout en constituant un d'autant plus magnifique exemple d'échec que, si sa postérité intellectuelle fut ténue, sur le moment par contre il parvint à mobiliser de très importantes ressources, financières aussi bien qu'intellectuelles (son initiateur étant un personnage aussi connu que Beveridge) – capacité de mobilisation qui pose cependant la question de son rapport au champ du pouvoir. Enfin, de façon déterminante, cette fois non plus relativement aux questions spécifiques que pose « l'âge classique des universités », mais par rapport aux objectifs généraux de la « science de la science », l'histoire de l'histoire des prix de la fin du XIXe siècle au milieu du XXe siècle permet, à partir d'une question qui semble n'être que de détail, à savoir les procédures par lesquelles l'on passe d'un prix tel qu'il se repère dans les documents historiques à un prix historique considéré comme un fait scientifique, de rassembler à propos d'un seul et même objet, et par là d'étudier de façon à la fois précise et cohérente, l'ensemble des éléments caractéristiques du processus de production scientifique, afin d'observer comment tous concourent, de façon liée, à cette transformation radicale du statut d'une observation, et quels enjeux chacun injecte dans cette transformation. C'est ainsi non pas seulement théoriquement mais empiriquement que se peuvent observer les liens multiples entre problèmes matériels, organisation institutionnelle, questions théoriques et enjeux épistémologiques, dans la mesure même où ils se croisent dans cette opération en apparence simple.

Parce qu'il s'agira donc avant tout d'analyser ce croisement, et à partir de lui de déployer l'analyse des enjeux spécifiques à l'âge universitaire classique, le développement sera tout entier centré sur cette question de la construction de la factualité scientifique des prix historiques, à propos de laquelle il s'agira de montrer, à rebours de l'approche que semblerait rendre légitime l'échec que fut le Comité international d'histoire des prix, combien les procédures qu'il développa pour la réaliser étaient à la fois novatrices, pertinentes et significatives intellectuellement. Je commencerai par montrer comment Beveridge développa sa méthodologie par rupture avec ce qu'avait fait, à la fin du XIXe siècle, la génération précédente d'historiens des prix, avant d'analyser comment, par le biais d'une organisation hiérarchisée et internationalisée du travail scientifique qui s'avéra plus efficace, il parvint à imposer ces mêmes procédures aux autres personnes qui, au même moment, s'intéressaient elles aussi à l'histoire des prix; enfin, l'étude des enjeux théoriques inscrits au cœur même de ces procédures concrètes de constitution de la factualité scientifique des prix historiques permettra de comprendre, outre quels étaient les objectifs de Beveridge, pourquoi s'il parvint à s'imposer pratiquement à ses collègues cela n'alla néanmoins pas sans résistances opiniâtres. Restera alors, en conclusion, à s'interroger sur les causes de l'échec d'une entreprise qui paraissait pourtant rassembler tant, et de si divers, atouts.

Première partie

D'un régime de construction de la factualité scientifique des prix historiques à un autre

A) Une professionnalisation incomplète : de d'Avenel et Thorold Rogers

Que veut dire faire de l'histoire des prix à la fin du XIX^e siècle, à observer les deux auteurs qui, par la production d'ouvrages-monuments qui resteront longtemps inégalés, dominant alors ce champ : de d'Avenel et surtout Thorold Rogers, auteur, selon Karl Marx, de « die erste authentische 'History of Prices' »² ? Il s'agit, au rebours de

2. J. E. THOROLD ROGERS, *A History of Agriculture and Prices in England. From the Year After the Oxford Parliament (1259) to the Commencement of the Continental War (1793), Compiled Entirely from Original and Contemporaneous Documents*, Oxford, Clarendon Press, 1866 ; traduction en allemand révisée par Karl Kautsky, parue en 1906 chez Dietz à Stuttgart. Voir aussi les ouvrages, qui ne sont pas à strictement parler d'histoire des prix, dans lesquels Thorold Rogers a exploité, et vulgarisé les résultats de ses recherches : J. E. THOROLD ROGERS, *Six Centuries of Work and Wages. The History of English Labour*, London, W. S. Sonnenschein, 1884, 16e et dernière édition en 1949 (traduction en allemand révisée par Karl Kautsky, parue en 1896 chez Dietz à Stuttgart ; traduction en français en 1897 chez Guillaumin à Paris) ; J. E. THOROLD ROGERS, *Eight Chapters on the History of Work and Wages, Being a Reprint of Chapters 8, 12, 14, 15, 17, 18, 19, 20 of 'Six Centuries of Work and Wages'*, London, W. S. Sonnenschein & co, 1885, 7e et dernière édition en 1902 ; J. E. THOROLD ROGERS, *Work and Wages. Being a Popular Edition (Abridged) of « Six Centuries of Work and Wages »*, London, Swan Sonnenschein, s.d. (Cobden club edition). G. vicomte D'AVENEL, *Histoire économique de la propriété, des salaires, des denrées, et de tous les prix en général, depuis l'an 1200 jusqu'en l'an 1800*, Paris, Imprimerie nationale puis E. Leroux, 1894 ; ce

ce que nous laisserait penser notre imaginaire historiographique, dans la grande geste duquel l'histoire quantitative vient terrasser le positivisme, d'une pure et simple reprise du modèle érudit positiviste. Il n'y a, à cela, rien d'étonnant, dans la mesure où le positivisme constituait alors, dans le domaine des « humanités », le modèle dominant, en raison de ce qui était perçu comme sa capacité à rattacher lesdites « humanités » à la modernité scientifique par le biais de l'adossement de la réflexion à des données « positives », c'est-à-dire établies de façon « méthodiquement » contrôlée, « critiquées », et donc certaines. Cette reprise du modèle positiviste s'opère, le titre de la somme de Thorold Rogers le montre exemplairement, par l'exhibition d'un rapport direct aux sources (*A History of Agriculture and Prices [...] Compiled Entirely from Original and Contemporaneous Documents*)³ : si parallèlement paraissent les premières éditions critiques de comptabilités⁴, les traités d'histoire des

travail avait, dès avant sa publication, fait l'objet d'une très longue présentation par É. LEVASSEUR, *Les prix : aperçu de l'histoire économique de la valeur et du revenu de la terre en France du commencement du XIIIe siècle à la fin du XVIIIe. Avec un appendice sur le prix du froment et sur les disettes depuis l'an 1200 jusqu'à l'an 1891*, Paris, Chamerot et Renouard, 1893. Comme Thorold Rogers, de d'Avenel tira de sa somme un ouvrage de vulgarisation : *La fortune privée à travers sept siècles*, Paris, Armand Colin et Cie, 1895, troisième et dernière édition en 1968. La citation de Karl Marx est tirée du premier livre du *Capital* (K. MARX et F. ENGELS, *Das Kapital : Kritik der politischen Ökonomie ; Bd. 1, Buch 1. Der Produktionsprozeß des Kapitals*, Berlin, Dietz, 1962, p. 702 n. 138 (Werke, 23)).

3. Voir également le titre de son premier article en histoire des prix : J. E. THOROLD ROGERS, « Facts and Observations on Wages and Prices in England during the Sixteenth and Seventeenth Centuries, and more Particularly during the Thirty-Nine Years 1582-1620 ; the Date Principally Employed being the Fabric Rolls of York Minster and the Shuttleworth Household Books », *Journal of the Statistical Society of London*, vol. 24, n° 4, décembre 1861, p. 535-585.
4. Pour ne donner que quelques exemples parmi les plus significatifs : en 1883 commence la monumentale édition des

prix sont eux une longue litanie, sous forme, pour leur part, de tableaux (et non pas de texte), de prix directement tirés de documents d'archives divers (et non d'un seul document) – et c'est précisément en ce caractère brut que réside la factualité de ces prix, documentairement fondée⁵. On mesure tout le changement par rapport aux ouvrages antérieurs d'histoire des prix, qui mettaient l'accent sur les conclusions auxquelles aboutissaient leurs auteurs, et non sur les données qui permettaient à ces derniers d'aboutir à ces conclusions – selon, donc, un modèle de construction de la factualité renvoyant avant tout à la réputation de l'auteur, construction individuée de la factualité, par opposition au modèle nouveau où la factualité, scientifique désormais, est le produit du consensus d'un milieu, et où il est donc nécessaire de fournir à chacun des membres de ce milieu les éléments lui permettant d'exercer son jugement⁶.

Cameraars-rekeningen van Deventer (dont le dernier des 9 volumes paraîtra en 1914), en 1884 paraît le premier volume des *Publications of the Pipe Roll Society*, en 1899 est fondée la série des *Documents financiers* dans la collection des *Recueils des historiens de la France*, enfin en 1910 est édité le premier volume des *Vatikanische Quellen zur Geschichte der päpstlichen Hof- und Finanzverwaltung 1316-1378*.

5. « M. d'Avenel ayant toujours donné ses sources au lieu de se borner à affirmer des résultats sans preuves, [...] et ayant fourni les textes et les chiffres mêmes sur lesquels il établit ses moyennes, a mis entre les mains des historiens des *documents* utilisables et contrôlables » (note de la rédaction en appendice au compte-rendu par E. Castelot de l'*Histoire économique* de d'Avenel dans la *Revue historique*, 61, mai 1896, p. 131-132 ; je souligne). La première colonne des tableaux de d'Avenel est, ostentatoirement, réservée à la cote d'archives.
6. Voir par exemple A. YOUNG, *An enquiry into the progressive value of money in England, as marked by the price of agricultural products*, London, 1812, qui se contente d'affirmer liminairement qu'il a « examined a multitude of authorities, from which I extracted a great variety of prices, carefully referring to every authority, quoting the volume and page » (p. III, qui fait écho à la fin du titre : *The Whole Deduced From a Great Variety of Authorities, Not Before Collected*), sans jamais juger par la suite nécessaire de présenter plus avant ses données exactes, dont il ne fournit que des valeurs agrégées par siècle. On contrastera cette attitude avec celle de J. E. THOROLD

Cette volonté de rattachement au modèle de l'historiographie positiviste ne va toutefois pas sans difficultés, comme le montre notamment la ravageuse recension faite de l'ouvrage de d'Avenel par le pape de la méthode critique, Charles Seignobos, dans l'un des principaux organes de cette méthode⁷. Il fait peu de doute, dans le cas de d'Avenel, qu'au fondement de cette opposition des historiens professionnels (groupe social

ROGERS, *A History of Agriculture and Prices in England. Vol.1. 1259-1400*, Oxford, Clarendon Press, 1866, p. 9 : « The facts of the second volume are far more important than the comments of the first » ; *idem*, t. 4, p. VI : « all genuine facts are far more valuable than the inferences of any individual who uses them ». Certes W. FLEETWOOD, *Chronicon preciosum or, an account of English money, the price of corn, and other commodities, for the last 600 years*, London, Charles Harper, 1707, présentait (essentiellement sous forme non tabulaire) toutes ses données avec leur référence, mais justement cet ouvrage n'était pas encore d'histoire puisqu'il visait seulement à prouver la nécessité de conserver aux *fellows* du King's College d'Oxford ayant d'autres revenus le bénéfice de leur *fellowship*, en raison de l'augmentation des prix depuis la création des *fellowships* au milieu du XVe siècle ; la présence de données et références exactes s'explique donc ici par un contexte énonciatif renvoyant plus au judiciaire qu'au scientifique, le premier requérant nécessairement la preuve tandis qu'elle n'était pas encore un élément essentiel pour le second.

7. *Revue critique d'histoire et de littérature*, 41, 1896, p. 106-118 ; avec la réponse de d'Avenel p. 246-256, et la réplique de Seignobos à la réponse de d'Avenel p. 256-260. Sur le statut de la *Revue critique d'histoire et de littérature* comme porte-étendard de la méthode critique : B. MÜLLER, *Lucien Febvre, lecteur et critique*, Paris, Albin Michel, 2003, p. 117-122 (Bibliothèque Albin Michel de l'histoire). Voici trois citations, parmi bien d'autres, afin de permettre de prendre la pleine mesure de la hargne de Seignobos : « Avec des renseignements de provenance incertaine en partie inexacts, avec des évaluations arbitraires ou insuffisamment prouvées, il n'est guère possible d'édifier une construction historique solide. Du moins à partir de données inexactes on pourrait raisonner correctement » (p. 112). « Ce livre ne fera pas avancer la science, car il n'apporte que des conclusions conjecturales fondées sur des moyennes douteuses établies par des calculs incorrects au moyen de documents inexacts » (p. 118 ; je souligne). « La réponse de M. d'Avenel confirme ce que je disais, c'est qu'il ne se rend pas compte des conditions d'une publication historique correcte » (p. 256).

alors en pleine constitution⁸, et de ce fait soucieux de se démarquer) se trouve entre autres le fait que le vicomte n'est qu'un amateur éclairé, polygraphe⁹ désigné comme « littéraire » dans le *Dictionnaire universel des contemporains* de 1893 ; il s'était en effet d'abord lancé dans une carrière de haut fonctionnaire, avant de devenir sous-directeur puis président du conseil de surveillance de cette véritable institution de la culture publicistique bourgeoise qu'était la *Revue des Deux-Mondes*¹⁰ ; et l'on peut expliquer la particulière violence de Seignobos par le fait que d'Avenel était parvenu à faire publier son travail par l'une des institutions fondatrices (quoique alors déjà en perte de vitesse) de l'histoire scientifique en France, le Comité des Travaux Historiques, institution par ailleurs

-
8. C.-O. CARBONELL, « Les professeurs d'histoire de l'enseignement supérieur en France au début du XXe siècle », dans *Au berceau des Annales : le milieu strasbourgeois ; l'histoire en France au début du XXe siècle. Actes du Colloque de Strasbourg, 11-13 octobre 1979, organisé par l'Université de Strasbourg et le groupe d'études historiographiques*, C.-O. CARBONELL et G. LIVET (dir.), Toulouse, Presses de l'Institut d'études politiques de Toulouse, 1983, p. 89-104.
9. Parmi les autres ouvrages de cet auteur qui avait été couronné par l'institution mondaine par excellence du champ intellectuel, l'Académie française, on trouve ainsi un *Annuaire de la Presse française* (1889-1890), *Chansons et chansonniers* (1889), *La réforme administrative* (1891), *Le mécanisme de la vie moderne* (1896-1905), *Les Français de mon temps* (1904), etc.
10. G. VAPEREAU, *Dictionnaire universel des contemporains*, 6e éd., Paris, Hachette & Co., 1893. N.-N. OURSEL, *Nouvelle biographie normande. Supplément*, Paris, Picard, 1888, p. 5-6 t. 1, et p. 15 t. 2. M. PRÉVOST, « Avenel (vicomte Georges d') », dans *Dictionnaire de biographie française*, Paris, Letouzey, 1948, p. 850-851. R. BARROUX, A. PAUPHILET, G. GREUTE, L. PICHARD, P. MOREAU, J. MISTLER et A. BELLESSERT, *Dictionnaire des lettres françaises. Tome V, Le dix-neuvième siècle, A-K*, Paris, A. Fayard, 1971, p. 56-57. La nécrologie de E. baron SEILLÈRE, « Georges d'Avenel, historien et moraliste », *Revue des deux mondes. Huitième période*, vol. 53, septembre 1939, p. 443-455, n'apporte aucune information factuelle.

garante d'une caution étatique¹¹, ce que Seignobos déplore explicitement¹². Cette non-appartenance au milieu académique n'est toutefois nullement vraie de Thorold Rogers, qui après des débuts comme philosophe fit une belle quoique mouvementée carrière d'économiste (au King's College de Londres et à Oxford), même si par ailleurs la carrière politique qu'il poursuivit en parallèle (et qui l'amena jusqu'à la députation) l'éloignait du canon universitaire¹³.

11. G. vicomte D'AVENEL, *Histoire économique de la propriété, des salaires, des denrées, et de tous les prix en général, depuis l'an 1200 jusqu'en l'an 1800*, Paris, Imprimerie nationale, 1894, p. de garde : « Par arrêté du 14 mars 1893, le Ministre de l'instruction publique [...], sur la proposition de la Section des sciences économiques et sociales du Comité des travaux historiques et scientifiques, a chargé M. le vicomte G. d'Avenel de publier une *Histoire économique de la propriété, des salaires, des denrées et de tous les prix en général* ». L'importance symbolique de cette caution étatique se voit bien dans le fait que le rédacteur de la notice consacrée à de d'Avenel dans le *Dictionnaire biographique de la Manche* en 1894 a considéré aussi nécessaire que pertinent de préciser que l'*Histoire économique* était publiée « aux frais de l'État » (*Dictionnaire biographique comprenant la liste et les biographies des notabilités dans les lettres, les sciences et les arts, dans la politique, la magistrature, l'enseignement, l'armée, la noblesse, le haut clergé, dans la grande industrie, le grand commerce, l'agriculture, la finance, etc., etc. du département de la Manche*, Paris, H. Jouve, 1894 (Les Dictionnaires départementaux, 9), non paginé). Par ailleurs, le choix par de d'Avenel de son éditeur montre bien qu'il considérait (et avec lui les autres) son travail comme une forme d'édition de sources (dans le prolongement d'ailleurs de ses nombreux volumes d'éditions de lettres de Richelieu et Mazarin, publiés dans la « Collection de documents inédits sur l'histoire de France » du Comité), puisque c'est à de telles éditions qu'était voué le Comité.

12. *Revue critique d'histoire et de littérature*, 41, 1896, p. 106, 118 et 256.

13. Sur Thorold Rogers, on consultera pour commencer les notices de W. A. S. HEWINS et A. KADISH, « Rogers, James Edwin Thorold (1823–1890) », dans *Oxford Dictionary of National Biography*, H. C. G. MATTHEW et B. HARRISON (dir.), Oxford, Oxford University Press, 2004, et de *The Biographical Dictionary of British Economists*, D. RUTHERFORD (dir.), Bristol, Thoemmes,

Aussi bien les raisons de l'opposition des historiens positivistes aux premiers maîtres de l'histoire des prix sont-elles plus profondes encore que la seule volonté d'assurer le monopole des universitaires professionnels sur la discipline historique afin d'assurer le statut scientifique de celle-ci : ces raisons tiennent en effet à la compréhension de la nature même de l'histoire comme discipline. Alors que sa constitution comme discipline scientifique avait pour corollaire nécessaire son autonomisation vis-à-vis d'enjeux immédiats (au rebours du modèle, incarné par Guizot et Thiers, qui avait fait la fortune de l'histoire à la génération précédente), autonomisation partielle bien sûr et souvent plus verbale que réelle mais représentant néanmoins une valeur centrale, pour de d'Avenel comme pour Thorold Rogers les faits historiques ne peuvent prendre sens que par leur rapport direct au présent, rapport qu'il appartient à l'historien de construire¹⁴. Soit une conception de l'histoire comme enseignement applicable au monde contemporain¹⁵,

2004. Pour des développements plus détaillés, cf. G. M. KOOT, *English Historical Economics, 1870-1926 : The Rise of Economic History and Neomercantilism*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987, p. 64-75 (Historical perspectives on modern economics), et A. KADISH, *Historians, Economists, and Economic History*, London, Routledge, 1989, p. 13-34 et passim. Pour des notices plus anciennes, voir le *Dictionary of Political Economy* de 1899, l'*Encyclopedia Britannica* de 1911 et la *Cambridge History of English and American Literature* de 1921.

14. Ainsi une nécrologie de Thorold Rogers dit-elle de lui qu'il « set himself the task [...] of tracing to its source in history the existing state of society. Only by a thorough knowledge of the past [...] can the present be understood and interpreted » (Lancelot R. PHELPS, *Oxford Magazine*, 22 octobre 1890, cité par A. KADISH, *The Oxford Economists in the Late Nineteenth Century*, Oxford, Clarendon Press, 1982, p. 180-181 (Oxford historical monographs)).

15. Voir notamment G. vicomte D'AVENEL, *Les enseignements de l'histoire des prix*, Paris, Payot, 1925. Quant à Thorold Rogers, il allait jusqu'à définir le caractère scientifique de l'histoire (qu'il voyait tout particulièrement réalisé dans l'histoire économique) par sa capacité à prédire l'avenir : « If there be [...] a science of history, that is a method of analyzing facts by which the future of a nation may be predicted, as well as the pas interpreted,

qui non seulement renvoyait à une épistémologie alors déjà dépassée, mais qui surtout avait pour conséquence de faire des historiens des publicistes plus que des universitaires¹⁶, ce qui était bien sûr inacceptable pour ces derniers. L'important pour nous n'est cependant pas seulement que l'on s'explique ainsi l'intégration ratée des premiers maîtres de l'histoire des prix dans une historiographie positiviste qui constituait pourtant leur modèle méthodologique, mais qu'aussi bien une telle conception a des conséquences fondamentales quant à la constitution des prix historiques comme faits. En effet, elle implique qu'ils soient exprimés, c'est-à-dire convertis, en monnaie et mesure actuelles¹⁷,

this will certainly be found most fully in that portion of its annals which is economical » (J. E. THOROLD ROGERS, *A history of agriculture and prices vol. 1, op. cit.*, p. VII).

16. « *Six Centuries of Work and Wages*, partly because of the cheap editions in which it was issued, partly because of the popular sympathies and breezy vigour of style which characterise it, has had a wide circulation in England ; and, in conjunction with Karl Marx, it serves as the authority for much of what is now being taught as history to working-class audiences » (W. ASHLEY, « The Place of Rye in the History of English Food », *The Economic Journal*, vol. 31, n° 123, septembre 1921, p. 285–308, en l'occurrence p. 286). Si Thorold Rogers comme de d'Avenel se faisaient tous deux identiquement les chantres du libre marché, leurs motivations politiques pour ce faire étaient par contre très différentes puisqu'alors que Thorold Rogers était ce que l'on appelait dans l'Angleterre de l'époque un *radical* (le premier volume de son *History of Agriculture and Prices* est dédié à Cobden : p. XI) puis un *liberal* (soit la gauche du champ politique), de d'Avenel avait mis fin en 1879 à sa carrière, à peine commencée, de haut fonctionnaire, pour protester contre la loi sur les congrégations (G. VAPEREAU, *Dictionnaire universel des contemporains, op. cit.*).
17. G. vicomte D'AVENEL, *Histoire économique de la propriété vol. 1, op. cit.*, p. XVI : « Cette masse de prix, une fois trouvés et mis en ordre, n'offrent, à l'état natif où ils sortent de la poussière des archives publiques ou particulières, aucun intérêt immédiat ; ils n'éveillent aucune idée. [...] Cela ne m'apprend absolument rien. Il me faut [...] traduire les différentes monnaies royales et seigneuriales en francs, ramener les innombrables mesures de l'ancien régime aux unités correspondantes du système métrique. Tout prix qui n'est pas converti ainsi en langage actuel est une lanterne non allumée ».

ceci afin qu'ils rendent directement possibles des comparaisons avec l'état actuel de l'économie¹⁸, et par là des conclusions quant au fonctionnement de cette dernière¹⁹. Cette façon contemporanisée d'exprimer les prix historiques a pour conséquence qu'une bonne part du travail de l'historien des prix doit être consacrée à autre chose qu'à l'histoire des prix : l'histoire de la monnaie (c'est-à-dire de sa valeur) et des mesures, indispensable pour être en mesure d'opérer ces conversions²⁰ (sans parler des innombrables calculs impliqués par la réalisation de ces conversions – calculs qui, rappelons-le, étaient alors, en l'absence de toute automatisation de leur réalisation, fort complexes et coûteux en temps, et dont l'effectuation nonobstant ces obstacles, et les risques d'erreur qu'ils multipliaient, montre combien l'enjeu de la conversion était considéré essentiel). Mais cette façon d'envisager la factualité, qui était aussi bien celle de tous les travaux

18. « Le sort du Français de 1895, qui vit du produit de ses revenus ou de son labeur, est-il le même que celui de son aïeul, en 1789 ? au jour de la Révolution, en 1700 durant la vieillesse de Louis XIV, en 1600, sous le sceptre de Henri IV, en 1500 à l'avènement de Louis XII ? » (G. vicomte D'AVENEL, *La fortune privée à travers sept siècles*, *op. cit.*, p. VII).

19. « Il est un enseignement donné par l'expérience des siècles qui viennent de s'écouler, c'est que, lors même que rien ne serait libre en un État, le prix des choses le demeurerait néanmoins, et ne se laisserait asservir par quiconque. Ce que les despotes, régnant sur des populations ignorantes, n'ont pu faire dans des époques presque barbares, des parlements, légiférant au nom d'électeurs souverains, ne l'imposeront pas à leurs commettants. Les ordonnances royales d'hier n'ont pu faire baisser, par le maximum qu'elles édictaient, le salaire des ouvriers ; les lois démocratiques de demain ne pourraient pas davantage faire hausser ces mêmes salaires, par le minimum qu'elles se flattent d'imposer. [...] Voilà ce que nous apprend l'histoire » (*Ibid.*, p. XI-XII).

20. J. E. THOROLD ROGERS, *A history of agriculture and prices vol. 1*, *op. cit.*, p. 9 : « It will be needful also to discuss the moneys, the weights, and the measures of the time [...] and to determine, as far as possible, the proportion which such moneys bore to present values » ; on notera cependant que c'est en leur équivalent-métal que Rogers convertit les prix historiques.

antérieurs d'histoire des prix²¹, précisément renvoyait à un état antérieur, et désormais dépassé parce que pré-scientifique, du champ intellectuel, ce qui permet de rendre compte des difficultés de nos historiens des prix à obtenir la reconnaissance qu'aurait dû leur valoir leur attachement strict, par ailleurs, aux règles méthodologiques du positivisme.

Un prix historique en tant que fait scientifique, c'est donc à la fin du XIXe siècle un extrait direct des sources, mais transformé de manière à le rendre directement comparable aux prix actuels. Un prix historique ne peut ainsi exister comme fait scientifique qu'en tant qu'actualisation d'une authenticité archivistique. De ceci, l'on trouve une excellente illustration, qui a par ailleurs l'avantage de montrer que cette attitude n'était nullement propre à de d'Avenel et Thorold Rogers, dans l'ouvrage alors de référence en Allemagne (l'Allemagne représentant elle-même à cette époque la pointe de la science, particulièrement historique) pour tout ce que l'on appellera plus tard les sciences sociales : le *Handwörterbuch der Staatswissenschaften*, vaisseau amiral de la *historische Schule der Nationalökonomie*. Cet ouvrage, qui rassemble tout ce qu'il est alors considéré important de savoir en sciences sociales, consacre, dans son édition de 1910, entre autres un article à l'histoire des prix à l'époque antique, rédigé par Wilhelm Lexis, c'est-à-dire par rien moins que l'un des directeurs de cette prestigieuse et monumentale entreprise²² ; il n'y traite en fait que du fameux *Edictum de*

21. Fleetwood, on l'a dit (cf. page 16), n'avait précisément pour but que d'établir le rapport entre la valeur de la monnaie au Moyen Âge et de son temps. Quant à Young, il expliquait que « these prices I reduced, with much labour, to the standard of our present money » (A. YOUNG, *An enquiry into the progressive value of money in England*, op. cit., p. III).

22. W. LEXIS, « Zur Geschichte der Preise : Altertum », dans *Handwörterbuch der Staatswissenschaften*, J. CONRAD, L. ELSTER, W. LEXIS et E. LOENING (dir.), 3e éd., Jena, Fischer, 1910, p. 1166–1168.

pretiis rerum venalium de Dioclétien, dont il reproduit sous forme tabulaire les indications, mais non sans les avoir préalablement converties en mark par litre ou par gramme (selon le type de produits), ce qui permet selon lui de conclure à une stabilité des prix en Europe entre la basse antiquité et le début du XIXe siècle, avant les bouleversements dus à la découverte de l'or californien²³. On voit ainsi exemplairement comment la factualité se construit alors dans le rapport entre un document historique et la conversion contemporaine de ses indications, la conjonction seule de ces deux opérations étant susceptible de produire un fait scientifique, c'est-à-dire une information à la fois fiable et intelligible.

Cette conception de l'histoire des prix va être mise à bas par un ensemble de transformations opérées dans l'entre-deux-guerres, et que personnifie, même s'il est loin de se résumer à lui seul, William Beveridge²⁴ qui, après

23. On retrouve le même tableau dans la réédition de 1925 (T. SOMMERLAD, « Zur Geschichte der Preise : Altertum », dans *Handwörterbuch der Staatswissenschaften*, L. ELSTER, A. WEBER et F. WIESER (dir.), 4e éd., Jena, Fischer, 1925, p. 1037–1040), tandis que dans la réédition d'après-guerre les prix seront exprimés dans les mesures et monnaies antiques (A. JACOBS, « Preisgeschichte », dans *Handwörterbuch der Sozialwissenschaften, zugleich Neuauflage des « Handwörterbuchs der Staatswissenschaften »*, E. von BECKERATH (dir.), Stuttgart, Fischer, 1964, p. 459–476, en l'occurrence p. 465).

24. Sur ce personnage, plus connu certes pour avoir inventé, pendant la seconde guerre mondiale, les assurances sociales modernes, on consultera la notice de J. HARRIS, « Beveridge, William Henry, Baron Beveridge (1879–1963) », dans *Oxford Dictionary of National Biography*, H. C. G. MATTHEW et B. HARRISON (dir.), Oxford, Oxford University Press, 2004, et surtout la biographie que lui a consacrée le même auteur (*William Beveridge : A Biography*, 2e éd., Oxford, Clarendon Press, 1997) – mais qui ne s'attarde que très peu sur ses activités d'historien des prix –, biographie que l'on pourra utilement comparer avec l'autobiographie de Beveridge (W. H. BEVERIDGE, *Power and Influence. An Autobiography*, London, Hodder and Stoughton, 1953), elle aussi fort peu disert quant à ce qui m'intéresse.

avoir entamé ses recherches sur le sujet en 1919²⁵, publie beaucoup sur ces thèmes dans les années 1920 avant de fonder, en 1929, le Comité International pour l'Histoire des Prix, qu'il dirigera²⁶.

B) Beveridge comme simple parachèvement du mouvement de professionnalisation ?

Beveridge justifie son entreprise par les « serious defects » qui affectent le travail de Thorold Rogers (même

25. J. HARRIS, *William Beveridge, op. cit.*, p. 279.

26. Sur le Comité, on se reportera à : A. H. COLE et R. CRANDALL, « The International Scientific Committee on Price History », *The Journal of Economic History*, vol. 24, n° 3, septembre 1964, p. 381–388 (Cole avait participé aux travaux scientifiques de la branche américaine du Comité, et avait été le gestionnaire financier de l'ensemble) ; O. DUMOULIN, « Aux origines de l'histoire des prix », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, vol. 45, n° 2, 1990, p. 507–522 (à partir des archives de la fondation Rockefeller) ; H.-J. GERHARD et A. ENGEL, *Preisgeschichte der vorindustriellen Zeit : ein Kompendium auf Basis ausgewählter Hamburger Materialien*, Stuttgart, Steiner, 2006, p. 25-33 (Studien zur Gewerbe- und Handelsgeschichte der vorindustriellen Zeit, 26) (sur la base des archives de la branche allemande du Comité, conservées à la *Staats- und Universitätsbibliothek* de Göttingen). Aucune étude n'avait donc encore été faite du plus important gisement archivistique relatif au Comité, conservé à la bibliothèque de la London School of Economics en deux fonds distincts, d'une part les *Beveridge Papers* (voir tout particulièrement IXa [Published Works] n° 7 à 11, sur *Prices and Wages in England* ; ainsi que la correspondance, conservée dans Iib) et d'autre part et surtout les archives centrales du Comité (particulièrement riches toutefois pour l'enquête anglaise, y compris sur les travaux menés par Beveridge avant la création du Comité ; seule cette partie anglaise a fait l'objet d'un inventaire, ce qui rend plus aléatoire l'accès aux autres éléments du fonds), qui forment actuellement la section L du fonds Beveridge. Quant à la branche française, ses papiers (que je n'ai pas exploités) sont conservés aux Archives nationales (fonds 18 AQ). Sauf précision contraire, tous les documents inédits ici cités proviennent de la section L.

si « for all its faults it is pioneer work of outstanding importance ») et par le fait que de d'Avenel est « so unsatisfactory as to be nearly useless »²⁷. Ce que reproche Beveridge à Thorold Rogers, c'est un défaut d'érudition : son prédécesseur a rassemblé en tableaux (et ainsi posé comme comparables) des données provenant de sources différentes, sans apercevoir qu'elles étaient de ce fait notamment souvent exprimées (quoique de façon non explicite) dans des mesures différentes (les muids de telle et telle localité n'ayant, par exemple, que leur nom en commun). « Perhaps the biggest difficulty of all in dealing with prices is caused by measures »²⁸, or « Thorold Rogers paid practically no attention to differences in weights and measures, even when they were officially noted and notorious »²⁹. Thorold Rogers donc (dont tous pourtant s'accordent à reconnaître la supériorité méthodologique par

27. Ces expressions sont tirées du *memorandum* inédit de 1929 par lequel Beveridge lance le projet du Comité (« Memorandum on Suggested History of Prices and Wages (4.3.29) », in : Report 1) ; la caractérisation de d'Avenel comme « nearly useless » sera reprise dans W. H. BEVERIDGE, « Preface », dans *Prices and wages in England from the twelfth to the nineteenth century. Vol. 1 : Price Tables : Mercantile Era*, W. H. BEVERIDGE (dir.), 2e éd., London, Cass, 1965, p. XLVIII). Dans sa réponse à ce *memorandum*, Henri Hauser, pressenti pour diriger les travaux pour la France, reprend (mais sans ses nuances partielles) le jugement de Beveridge, considérant le travail de Thorold Rogers comme *obsolete* et celui de d'Avenel comme *unuseful* (Report 1, Appendix B, Letter 4, du 27/02/1929).

28. Report 2 (« Memorandum on Organisation of Work on English Price History », 31/12/1929), § 4. L'auteur de ce *memorandum* n'est pas Beveridge mais sa collaboratrice F. J. Nicholas.

29. W. H. BEVERIDGE, « A statistical crime of the seventeenth century », *Journal of Economic and Business History*, vol. 1, n° 4, août 1929, p. 502–533, en l'occurrence p. 527. Même reproche dans H. HAUSER, « Introduction », dans *Recherches et documents sur l'histoire des prix en France de 1500 à 1800*, H. HAUSER (dir.), Paris, Les Presses modernes, 1936, en l'occurrence p. 6-7. On notera qu'ailleurs qu'en Angleterre s'ajoutaient à ces difficultés métrologiques des difficultés numismatiques identiques.

rapport à de d'Avenel), parce qu'il est entre autres passé à côté de la complexité de la métrologie médiévale, n'a constitué, à partir de sources éparses, que des séries illusoires³⁰. La difficulté, selon Beveridge, tient moins à l'incapacité de Thorold Rogers, faute d'avoir identifié le problème, à pallier les variations métrologiques de ses sources (c'est-à-dire à opérer des conversions), qu'à la nature même de la documentation utilisée, c'est-à-dire à son hétérogénéité³¹ (dont l'hétérogénéité métrologique n'est que l'une des conséquences) ; le but ne doit donc pas être

30. Si Thorold Rogers avait dès son vivant été l'objet de vives remises en cause, l'originalité de la critique beveridgienne, toute centrée sur le problème de la constitution des prix historiques en faits scientifiques, apparaît bien lorsqu'on la compare avec les reproches qu'émettait Edwin Gay (qui sera avec Beveridge l'initiateur du Comité) dans sa recension de l'ultime volume de Thorold Rogers. En effet, ces reproches étaient eux exclusivement relatifs à l'analyse (anti-ricardienne et anti-millienne) que Thorold Rogers tirait de ses données, pour les mieux contraster avec le quitus donné quant à la qualité de ces dernières : Rogers' « own judgment on Arthur Young may with perhaps equal justice be applied to himself. Arthur Young, he tells us, 'was a most careful and diligent collector of facts. His numbers may always be relied upon, his averages are exact, and his facts are copious. But he was, despite these powers of observation, an exceedingly bad reasoner, and his economical inferences are perfectly worthless' » (Edwin F. GAY, recension de J. E. THOROLD ROGERS, *A history of agriculture and prices in England from 1259 to 1793. Vol. 7 : 1703-1793*, Oxford, Clarendon Press, 1902, dans *American Historical Review*, 8-4, Juillet 1903, p. 769-771, en l'occurrence p. 770). Cette recension est par ailleurs d'une lecture curieuse tant elle laisse peu augurer de l'entreprise dans laquelle s'engagera Gay avec Beveridge, puisqu'il n'a de cesse d'y condamner une « lifeless mass of figures » qui « contains, in fact, nothing but price entries » (*idem*) !

31. On retrouvera la même argumentation, à propos de de d'Avenel, sous la plume de Jean Meuvret : « Notre indigence n'est pas telle que nous soyons forcés de constituer des collections artificielles qui, faites d'éléments disparates, seront toujours sujettes à caution (c'est là le principal défaut, entre autres, des publications de d'Avenel). Nous possédons des séries continues » (J. MEUVRET, « L'histoire des prix des céréales en France, dans la seconde moitié du XVIIe siècle. Sources et publication », *Mélanges d'histoire sociale*, vol. 5, 1944, p. 27-44, en l'occurrence p. 27).

de résoudre les difficultés métrologiques (ce qui au contraire était au centre du travail de ses prédécesseurs, soucieux d'assurer la convertibilité dans les mesures actuelles³²), mais de les éliminer grâce au recours exclusif à une documentation sérielle (et à l'abandon de la volonté d'assurer la comparabilité avec les mesures contemporaines) – car l'historien des prix n'a pas à se faire métrologue³³. Ceci d'autant plus qu'outre les problèmes métrologiques se trouvent ainsi aussi éliminées les incertitudes liées à la différence des contextes transactionnels et à l'influence de ces derniers sur la fixation des prix (vente de gros ou de détail, à crédit ou au comptant, etc.). La raison du recours à une documentation sérielle n'est donc nullement qu'elle permettrait de rassembler plus rapidement les éléments des séries de données (ce qui n'est pas nécessairement le cas dans la mesure où une bonne partie du travail consiste désormais dans la recherche de tels documents sériels dans les fonds

32. Ceux-ci prêtaient donc le flanc à la critique non seulement pour ce qui concernait l'histoire des prix, mais aussi bien à propos de métrologie ; on se référera par exemple à la critique métrologique menée contre de d'Avenel par L. FEBVRE, « Chiffres faux, courbes vraies ? », *Annales d'histoire économique et sociale*, vol. 4, n° 18, 1932, p. 585–586, critique présentée clairement comme la conséquence d'un défaut d'érudition puisque pour la mener Febvre s'appuie sur les travaux d'un historien dont il prend soin de préciser qu'il est « archiviste départemental » – chartiste, pour ne pas dire le mot.

33. Ce qui ne veut toutefois pas dire que l'historien des prix n'ait jamais à s'intéresser à la métrologie, mais qu'il n'est amené à le faire que lorsque des problèmes métrologiques se posent malgré le recours à des sources sérielles. Beveridge a ainsi consacré deux articles à des variations métrologiques obérant une documentation sérielle : W. H. BEVERIDGE, « A statistical crime of the seventeenth century », *op. cit.* (à propos de la mercuriale d'Exeter) ; W. H. BEVERIDGE, « Wheat measures in the Winchester rolls », *Economic History (A supplement to the Economic Journal)*, vol. 2, n° 5, 1930, p. 19–44 (Beveridge montre, à propos des comptabilités de l'évêché de Winchester, comment dans une série documentaire d'une seule et même institution les mêmes termes métrologiques peuvent renvoyer à des réalités divergentes).

d'archives), mais qu'elle seule permet de contrôler les biais qui autrement interdiraient la constitution de toute série³⁴ (et l'on voit donc que l'objectif méthodologique essentiel s'est déplacé de la comparabilité des données historiques avec les données contemporaines, à la comparabilité des données historiques entre elles).

Ainsi la factualité scientifique des prix historiques est-elle désormais constituée non plus simplement par le fait qu'ils sont tirés d'un document d'archives, mais par la nature même de ce document d'archives³⁵. On se situe donc bien toujours dans le cadre du modèle positiviste, mais avec une radicalisation certaine par rapport à Thorold Rogers ou

34. Ce que réalise Beveridge est ainsi ce que Seignobos reprochait à de d'Avenel de ne pas faire, et que leurs contemporains considéraient comme infaisable – la solution proposée par Beveridge consistant simplement à neutraliser un problème effectivement insoluble : « Les exigences que M. Seignobos voudrait imposer à M. d'Avenel, les conditions qu'il exige pour un travail exact de statistique, celle, par exemple, de tenir compte, pour le prix d'une vente, de toutes les conditions accessoires et concomitantes, ne tendraient à rien moins qu'à interdire toute statistique » (note de la rédaction en appendice au compte-rendu par E. Castelot de *L'histoire économique* de d'Avenel dans la *Revue historique*, 61, mai 1896, p. 131-132).

35. « The principle adopted in this work [...] of relying only on long series of prices recorded in the same set of documents for the same purpose, has excluded the use of most of the material known to Thorold Rogers. [...] The essential advance made by Thorold Rogers on former writers lay in basing his history of prices on contemporary documents. The principal difference of method between the present investigation, also confined to documents, and that of Thorold Rogers, lies in basing the study on a limited number of series of prices recorded year after year in the same place for the same purpose, instead of throwing together isolated data from disconnected and varying sources » (W. H. BEVERIDGE, « Preface », *op. cit.*, p. XXII et XXVIII). La factualité scientifique devient ainsi la conséquence de la sérialité, qui n'est elle-même plus le produit du travail (de compilation) de l'historien (en tant que première étape de la compréhension – grâce au rapprochement d'éléments originellement disjoints) mais le simple effet direct de la source seule, en tant que reflet de la nature elle-même sérielle de cette dernière.

de d'Avenel, puisque le discours sur les sources s'accroît jusqu'à prendre une part essentielle³⁶. Ainsi, alors que les tout premiers articles de Beveridge consacrés à l'histoire des prix sont publiés dans des revues d'économie ou de statistique et portent exclusivement sur des problèmes statistiques (construction de périodogrammes afin de repérer des cycles, étude de corrélation) et sur l'analyse économique des données³⁷, rapidement Beveridge ne se consacre plus en la matière qu'à des articles de pure érudition, qu'il s'agisse de critique des sources ou de métrologie historique, articles publiés désormais dans des revues d'histoire (économique)³⁸ – manière pour lui, aussi, de se construire une légitimité dans le champ historique que ne lui valait pas son passé de haut fonctionnaire spécialiste des questions économiques et sociales. Par ailleurs, il prend soin de s'assurer au moins dès 1922 (soit juste après ses premiers articles statistico-économiques d'histoire des prix)

36. Il est loin, d'ailleurs, de ne s'agir que d'un discours : dans la mesure où la factualité s'enracine désormais dans un type précis de sources, une partie cruciale du travail consiste donc dorénavant, préalablement à leur exploitation, en leur repérage, auquel Beveridge consacre rien moins que les cinq premières années de son projet (« the collection of material so far as can be seen is now after five years' work substantially at an end » : Report 1, Appendix A : « Note by Sir William Beveridge on Prices and Wages Enquiry in England », s.d., datable entre mai 1927 et janvier 1928).

37. W. H. BEVERIDGE, « Weather and Harvest Cycles », *The Economic Journal*, vol. 31, n° 124, décembre 1921, p. 429-452 ; W. H. BEVERIDGE, « Wheat Prices and Rainfall in Western Europe », *Journal of the Royal Statistical Society*, vol. 85, n° 3, mai 1922, p. 412-475. Ces deux articles, quoique leur titre ne l'indique nullement, s'appuient en fait sur des séries de prix des céréales remontant jusqu'en 1500.

38. W. H. BEVERIDGE, « The Winchester Rolls and Their Dating », *The Economic History Review*, vol. 2, n° 1, janvier 1929, p. 93-113 ; dans cet article, Beveridge utilise l'histoire des prix comme auxiliaire de la diplomatique, la comparaison entre les prix de comptes correctement et imprécisément datés permettant d'améliorer la datation des seconds. Cf. également les deux articles métrologiques cités page 28.

de la collaboration d'un archiviste des plus chevronnés³⁹, c'est-à-dire d'un représentant (en l'occurrence

39. Dans sa « Note on Prices and Wages Inquiry in England », non datée mais datable entre mai 1927 et janvier 1928 (puisque Beveridge d'une part y renvoie à son étude déjà publiée sur « The yield and price of corn in the middle ages », *Economic History (A supplement to the Economic Journal)*, vol. 1, n° 2, mai 1927, p. 155–167, et d'autre part y annonce la publication à venir en janvier 1928 d'un autre article), Beveridge affirme en effet que « a considerable amount of work [...] has already been done by me or under my supervision with the co-operation of Dr. Hubert Hall during the past five years » (Report 1, Appendix A). Hubert Hall (1857-1944) avait intégré le Public Record Office en 1879, au sein duquel il fit une suffisamment belle carrière pour devenir de 1910 à 1918 secrétaire de la commission royale des archives publiques ; parallèlement il avait assuré à partir de 1896 des cours de paléographie, diplomatique et histoire économique à la London School of Economics (ceci en raison de sa proximité d'avec les Webb) puis à l'université de Londres. Il était alors à la retraite depuis 1921 (et certainement seule cette retraite a rendu possible sa coopération avec Beveridge, qui ne peut donc être antérieure à cette date), et occupait des fonctions importantes au sein des institutions phares de l'historiographie britannique (vice-président de la Royal Historical Society entre 1923 et 1927, et de l'Historical Association entre 1925 et 1929). Ses publications (notamment l'*Introduction to the Study of the Pipe Rolls*, London, Wyman & sons, 1884 (Publications of the Pipe Roll Society, 3), ainsi que l'édition du *Red Book of the Exchequer, published by the authority of the lords commissioners of Her Majesty's Treasury, under the direction of the master of the rolls*, London, Her Majesty's Stationery Office, 1896 (Rolls series, 99), et du *Pipe Roll of the Bishopric of Winchester for the Fourth Year of the Pontificate of Peter Des Roches, 1208-1209. Transcribed from the original roll amongst the records of the Ecclesiastical commissioners, extended and edited, with an introduction, index, and glossary, by the class in palaeography of the London school of economics and political science (University of London) under the supervision of the lecturer, Hubert Hall*, London, London school of economics and political science, 1903 (Studies in Economics and Political Science, 11)) en avaient fait un spécialiste reconnu des sources comptables. (Sur ce personnage, cf. C. JOHNSON et G. H. MARTIN, « Hall, Hubert (1857–1944) », dans *Oxford Dictionary of National Biography*, H. C. G. MATTHEW et B. HARRISON (dir.), Oxford, Oxford University Press, 2004,). Beveridge s'était également initialement assuré de la collaboration du détenteur de la seule chaire d'histoire économique en Grande-

paradigmatique) de cette catégorie professionnelle qui personnifie la méthode critique⁴⁰.

Au final – c’est-à-dire dans cet achèvement de l’œuvre de Beveridge en la matière que représente la parution, en 1939, de ses *Prices and Wages in England from the 12th to the 19th Century* – l’édition de séries de prix se caractérise non plus seulement par sa forme tabulaire (comme c’était déjà le cas chez Thorold Rogers ou de d’Avenel) mais aussi par l’extraordinaire développement de l’apparat critique, sous forme de longues introductions à chaque série décrivant en détail la source dont elle est tirée, et les problèmes que pose non pas cette série mais cette source⁴¹. Ainsi désormais la condition de la factualité

Bretagne, George Unwin, mais après le décès prématuré de ce dernier il ne tentera pas de reproduire une telle association avec un autre ; le seul indice de cette collaboration que je connaisse est l’exposé prononcé en commun sur l’histoire des prix par Beveridge et Unwin, quelques semaines avant le décès de ce dernier, à la *second conference of teachers of economics* de janvier 1925 (H. P., « Second Annual Conference of Teachers of Economics », *The Economic Journal*, vol. 35, n^o 137, mars 1925, p. 153–155, en l’occurrence p. 154).

40. De même Henri Hauser, à la tête de la branche française du Comité, s’entourera-t-il pour l’essentiel d’élèves ou anciens élèves de l’école des Chartes, généralement en poste en archives (Report 7 : Henri Hauser, « Note sur l’organisation du travail en France », 12/04/1930).

41. Herbert Heaton (qui était un proche de Gay – il rédigea sa biographie), dans sa recension de l’ouvrage de Beveridge, importante puisque publiée dans l’*American Historical Review* (45-3, Avril 1940, p. 622-624), souligne bien ce point : « Each purchaser is given separate treatment ; its history, buying habits, and records are described in great detail ; then come the price series for each article it bought. These ‘Primary Tables’ fill 120 pages, while the explanatory material occupies 560 pages ». De même, dans M. J. ELSAS, *Umriss einer Geschichte der Preise und Löhne in Deutschland vom ausgehenden Mittelalter bis zum Beginn des neunzehnten Jahrhunderts vol. 1*, Leiden, Sijthoff, 1936, les séries de prix couvrent 168 pages, face à 328 pages consacrées à des explications spécifiques à chaque série, et 210 pages vouées à une présentation méthodologique générale. Ce phénomène ne vaut d’ailleurs pas que pour les publications de séries de prix mais aussi

scientifique, que l'on pourrait aussi bien appeler « l'effet de factualité scientifique », réside-t-elle dans la présence de ce paratexte (ou plus exactement paratable) qui la garantit⁴², et qui, comme tout paratexte, est aussi une rhétorique⁴³. Mais ce n'est pas seulement le poids relatif des différents éléments qui se trouve bouleversé, puisque par ailleurs ce sont désormais les sources qui déterminent la structure même de l'ouvrage, les séries distinctes tirées d'une même source à propos d'objets divers se trouvant éditées les unes à la suite des autres⁴⁴, tandis que chez de d'Avenel ou Thorold Rogers c'était la nature de ce qui était renseigné par les sources, et non ces dernières, l'objet donc de l'information et non pas le vecteur de celle-ci, qui régissait le plan, les différentes informations relatives à un même

bien pour leur analyse ; ainsi, dans sa préface à l'*Esquisse* de Labrousse, Henri Sée souligne que ce dernier (économiste de formation) « a encore plus fait œuvre d'historien que d'économiste [...]. Une première preuve, c'est la place qu'occupe dans son ouvrage l'étude des sources ; tout le premier livre du tome I n'est-il pas consacré aux sources des prix du blé ? » (Henri SÉE, « Préface », in E. LABROUSSE, *Esquisse du mouvement des prix et des revenus en France au XVIIIe siècle*, Paris, Librairie Dalloz, 1933 (Collection scientifique d'économie politique, 3), p. VII-XI, en l'occurrence p. VII).

42. Et ce d'autant plus qu'il est explicitement dit que ce paratexte a pour auteur non pas Beveridge lui-même, mais une archiviste professionnelle, M. Wretts-Smith (W. H. BEVERIDGE, « Preface », *op. cit.*, p. X).
43. Sur la catégorie de paratexte comme source d'effets littéraires, cf. G. GENETTE, *Seuils*, Paris, Éditions du Seuil, 1987 (Poétique).
44. De même dans N. W. POSTHUMUS, *Nederlandsche prijsgeschiedenis*, Leiden :, E. J. Brill., 1943, ainsi que dans M. J. ELSAS, *Umriss einer Geschichte der Preise und Löhne in Deutschland vom ausgehenden Mittelalter bis zum Beginn des neunzehnten Jahrhunderts*, Leiden, A. W. Sijthoff, 1936, et dans *Recherches et documents sur l'histoire des prix en France de 1500 à 1800*, H. HAUSER (dir.), Paris, Les Presses modernes, 1936, avec chez ces derniers ce bémol que la structure est également géographiquement déterminée (pour chacune des villes qu'ils étudient, ils concatènent en une seule série les séries successives tirées de sources distinctes relatives à un même objet).

type d'objet se trouvant rassemblées quelles que fussent les archives dont elles étaient tirées.

La factualité scientifique des prix historiques est donc désormais le produit du croisement entre un type précis de sources (sérielles) et un chercheur maîtrisant au mieux toutes les techniques critiques, croisement qui a pour fonction de démontrer un envahissant discours sur les sources destiné et à faire la preuve de leur sérialité, et à prouver l'érudition du chercheur⁴⁵. Faudrait-il alors considérer que, paradoxalement, la contribution de l'économiste et statisticien Beveridge aura été de transformer l'historien des prix en personnification de l'archiviste érudit ? Ce serait toutefois tomber là dans le piège tendu par un Beveridge soucieux de ne présenter ses novations que comme des améliorations d'ordre purement technique, alors qu'elles entraînaient d'importantes transformations aussi bien intellectuelles qu'au niveau de l'organisation de la recherche. Commençons par les premières.

45. L'absence de ce discours suffit alors à elle seule à révoquer en doute la factualité scientifique des prix présentés, ainsi dans la recension par Moritz John ELSAS (*Economic History*, 3, p. 482-484) des deux premiers ouvrages publiés par Earl J. HAMILTON dans le cadre du Comité (*American Treasure and the Price Revolution in Spain (1501-1650)*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1934 (Harvard economic studies, 43) ; *Money, Prices, and Wages in Valencia, Aragon, and Navarre (1351-1500)*, Cambridge (Mass.), Harvard university press, 1936 (Harvard economic studies, 51)) : « If the author in his final volume [trois volumes étaient annoncés – le dernier, portant sur la période 1651-1800, paraîtra en 1947] were able to amplify the series by giving a more detailed explanation of the method applied than he has given in the first two books, he would provide the reader with the means to make full use of the valuable material he has unearthed ». L'argumentation étant manifestement communément admise, la réplique ne pouvait se situer que sur le même terrain : « the discussion of materials and methods absorbs no less than 51.04 per cent of the text dealing with prices and wages in my first two volumes on Spanish prices » (E. J. HAMILTON, « Spanish Prices : A Reply to Dr. M. J. Elsas », *The Economic Journal*, vol. 47, n° 186, juin 1937, p. 373-375, en l'occurrence p. 375).

C) La factualité comme sérialité

Que Beveridge représente bien autre chose qu'un simple aboutissement de la méthode critique dans le champ de l'histoire des prix, il en est un symptôme matériel, insignifiant au premier regard, mais qui témoigne pourtant exemplairement de la rupture avec l'historiographie positiviste. Ce symptôme, c'est le passage, comme support graphique privilégié de l'historien aux prises avec ses sources, de la fiche à la feuille, soit le passage d'un support adapté à des sources éparses (faisant l'objet d'autant de fiches, l'art de l'historien consistant ensuite à savoir les trier pour pouvoir les confronter et ainsi produire un récit cohérent sous la forme d'une mosaïque)⁴⁶, à un support qui

46. La fiche fait pour cette raison même l'objet d'un long développement dans C.-V. LANGLOIS et C. SEIGNOBOS, *Introduction aux études historiques*, M. REBÉRIOUX (dir.), Paris, Kimé, 1992, p. 95-96 (Le Sens de l'histoire) (1ère édition 1898), qui rentrent très avant dans le détail de son utilisation pratique, et dont je ne puis donc citer que les passages qui permettront de prendre conscience de la rupture que signifie l'abandon de la fiche : « Tout le monde admet aujourd'hui qu'il convient de recueillir les documents sur des fiches [...] Du reste, il est matériellement impossible de constituer, de classer et d'utiliser des documents autrement que sur fiches, dès qu'il s'agit de recueils un peu vastes ». Quant à l'importance épistémologique accordée à la fiche dans la construction de la factualité historique, elle est détaillée ainsi (p. 163) : « Toute science se constitue en rapprochant plusieurs observations : les faits scientifiques sont les points sur lesquels concordent des observations différentes. [...] Appliqué à l'histoire, ce principe conduit à [...] la comparaison des affirmations. [...] On commence par classer les résultats de l'analyse critique, de façon à réunir les affirmations sur un même fait. Matériellement l'opération est facilitée par le procédé des fiches ». On voit comment la fiche et la feuille renvoient à deux conceptions opposées de la sérialité, qui dans le premier cas est comprise comme l'identité de la différence (soit le point commun en lequel convergent des variables indépendantes), et dans le second comme la différence de l'identité (soit les variations que connaît une variable toutes choses étant égales par ailleurs), la sérialité ayant dans le premier cas pour objet de faire découvrir l'identité

au contraire est contradictoire avec la gestion d'informations éparses, et ainsi contraint à ne s'intéresser qu'à des sources sérielles⁴⁷. On a donc à faire moins à un *élargissement* du champ de l'histoire critique à un nouveau type de sources, qu'à son *déplacement* vers un nouveau type de documentation, qui implique un délaissement du type de sources sur lequel s'était fondée la méthode critique ; et donc aussi bien à un délaissement du type de problèmes et de thèmes sur lesquels s'était concentrée l'historiographie positiviste.

Il faut toutefois se bien garder de prendre l'effet pour la cause, et de considérer donc que l'entreprise de Beveridge aurait visé à détrôner ce que Simiand avait

(découverte de l'identité dont la sérialité est donc la condition) tandis que dans le second cette identité est la condition de la sérialité, dont l'objet est le dégagement des différences.

47. Aussi est-il cohérent que chez un Alfred Francis Pribram (responsable de la branche autrichienne du Comité), parce qu'il avait été formé dans l'un des hauts-lieux du positivisme (l'*Institut für österreichische Geschichtsforschung*, dont il relèvera ensuite toute sa carrière durant) par des maîtres de la « méthode » tels que Mühlbacher ou Sickel, au moment même (les années 1880) où ceux-ci l'imposaient définitivement dans le cadre de la discipline historique, et parce qu'il s'était lui-même illustré par des éditions de sources avant que de rejoindre l'entreprise de Beveridge, le refus de la feuille aille de pair avec une critique des sources de l'histoire des prix où la sérialité n'entre nullement en jeu, parce que cette critique reste entièrement centrée sur les critères traditionnels d'authenticité (et de leur monstration par le biais de la citation complète, qui interdit l'usage de la feuille tabulée) : « Grundbedingung ist, über den Wert der Überlieferung ins Reine zu kommen darüber, ob es eine abgeleitete oder eine ursprüngliche Nachricht ist [...] Mit Rücksicht darauf, dass die Preise häufig auch in Verbindung mit Text wiedergegeben werden dürfen, wird es sich empfehlen, die Übertragung auf einzelnen Zetteln mit Angabe der Quelle vorzunehmen » (Report 8 : A. F. Pribram, « Organisation der österreichischen historischen Preis- und Lohnstatistik », 11/05/1930). (Sur la formation de Pribram: C. ZOUZELKA, *Alfred Francis Pribram (1859-1942) : Leben und Werk als Historiker*, Doctorat, Faculté de philosophie de l'université de Vienne, 1969, p.6-11). Même préférence donnée à la fiche dans H. HAUSER, « Introduction », *op. cit.*, p. 15.

appelé les « idoles de la tribu des historiens » : la politique, l'individu et la chronologie⁴⁸. Il ne s'agissait en effet nullement, pour l'économiste qu'était Beveridge, de légitimer l'objet « économie » au sein des études historiques (en délégitimant les objets classiques de ces études)⁴⁹, puisque cet objet allait pour lui de soi : c'était l'étude historique de l'objet « économie » qu'il convenait de légitimer au sein des études économiques – et c'était précisément à cette légitimation que devait servir la construction de la factualité comme sérialité.

1) Les causes épistémologiques de la recherche de la factualité sérielle

S'il était impossible que Beveridge représentât la simple transposition dans le champ de l'économie, avec trente ans de retard mais cette fois-ci de façon exacte, de l'historiographie positiviste – même si certaines de ses manières de travailler, et surtout sa façon de présenter sa manière de travailler, pourraient le laisser penser – c'est que ces trente ans ont vu de profondes transformations au sein du champ de l'économie. Alors qu'un Thorold Rogers, en pleine vogue de la *historische Schule der Nationalökonomie*, n'avait pas vraiment, en tant qu'économiste, à se poser la question de la légitimité d'une approche historique de son objet⁵⁰, Beveridge vient lui

48. F. SIMIAND, « Méthode historique et Science sociale, Étude critique d'après les ouvrages récents de M. Lacombe et de M. Seignobos (fin) », *Revue de synthèse historique*, vol. 6, n° 2, avril 1903, p. 129–157, en l'occurrence p. 154-157.

49. Ce qui est au contraire, au même moment, la problématique à laquelle s'affrontent Marc Bloch et Lucien Febvre.

50. Même si l'approche historique de l'économie n'a jamais été, en Angleterre, aussi exclusivement dominante qu'elle put l'être un temps en Allemagne. Toutefois Thorold Rogers pouvait se prévaloir, dans le champ anglais et pour ce qui était de l'histoire des prix, de l'héritage d'un Adam Smith (il avait d'ailleurs, en 1869, préfacé une réédition de *Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations*) ou d'un Tooke (J. E. THOROLD ROGERS, A

après le *Methodenstreit*⁵¹, et plus exactement exerce sa profession d'économiste dans le lieu et le moment où se réalise pleinement la réception anglaise du *Methodenstreit* – Lionel Robbins à partir de 1925 puis Friedrich von Hayek à partir de 1931 introduisant à la London School of Economics, où ils enseignent, les idées de l'école économique autrichienne, qui viennent redonner des forces aux tendances hypothético-déductives jamais disparues chez les économistes anglais (on pensera, par exemple, à Marshall). Qu'il y ait eu là, pour Beveridge et pour

history of agriculture and prices vol. 1, op. cit., p. IX) – et ce d'autant plus qu'il était détenteur de la Tooke Chair of Economics and Statistics au King's College de Londres. Plus largement sur le courant anglais de l'approche historique de l'économie : G. M. KOOT, *English Historical Economics, 1870-1926, op. cit.*, particulièrement les p. 63-75 sur Thorold Rogers.

51. Les *Untersuchungen über die Methode der Socialwissenschaften und der politischen Ökonomie insbesondere* de Karl Menger datent de 1883. On notera toutefois que le fait même que Beveridge vienne après l'acmé de l'*historische Schule* signifie aussi bien que la réception de cette dernière dans le monde anglo-saxon avait pu s'approfondir et se renforcer, les transferts culturels se caractérisant toujours par un temps de latence – qui peut dans le monde universitaire correspondre à une génération, soit l'écart entre maître et élève. Ainsi, pour ce qui est de la réception directe de l'*historische Schule*, aussi bien Unwin (dont, je l'ai dit, Beveridge s'était adjoint les services au début de son enquête : cf. page 31) que Gay (qui sera avec Beveridge l'initiateur du Comité) avaient dans les années 1890 suivi les cours de Schmoller, avec qui Gay ira jusqu'à faire sa thèse (cf. respectivement T. A. B. CORLEY, « Unwin, George (1870–1925) », dans *Oxford Dictionary of National Biography*, H. C. G. MATTHEW et B. HARRISON (dir.), Oxford, Oxford University Press, 2004, et E. J. HAMILTON, « Memorial : Edwin Francis Gay », *The American Economic Review*, vol. 37, n° 3, juin 1947, p. 410–413, en l'occurrence p. 410). Mais chez les économistes anglais la réception de l'*historische Schule* est aussi fortement passée par le biais de l'influence de l'*American Institutionalism*, lui-même largement le produit de la réception états-unienne de l'*historische Schule* ; sur les liens entre économistes anglais (notamment Beveridge) et institutionnalistes américains dans l'entre-deux-guerres : M. RUTHERFORD, « American institutionalism and its British connections », *European Journal of the History of Economic Thought*, vol. 14, n° 2, juin 2007, p. 291–323.

l'approche historique qu'il avait faite sienne, plus qu'une lourde menace, est indubitable : « the two economics professors [Robbins et Hayek] did not think of Beveridge as an economist at all »⁵² – et c'est bien Beveridge qui, tout directeur de l'institution qu'il fut, finira en 1937 par devoir quitter la LSE pour Oxford.

Alors que l'épistémologie de l'historiographie positiviste était née de la volonté de distinguer nettement l'histoire de la littérature, et se centrait donc sur l'établissement des faits (selon un modèle judiciaire), faits prouvés dont l'addition devait permettre une description exacte, qui elle-même devait rendre possible la reconstitution de la cause d'un évènement (puisque l'antériorité chronologique était comprise comme identique au lien causal), le débat épistémologique se trouvait désormais déporté. En effet, l'enjeu n'en était plus les conditions d'une bonne description singulière mais d'une bonne explication générale ; on était passé, pour ainsi dire, du problème de la reconstitution d'une cause particulière à celui de la découverte d'une loi causale. Dans ce débat, la position de Beveridge est aussi claire que tranchée puisqu'il réclame que l'on « base economics, politics, and all the other social sciences on collection and examination of facts rather than on the analysis of concepts, to see applied to the study of human society the methods by which natural scientists had won their many triumphs in discovering the secrets of nature »⁵³. Ainsi Beveridge réclame-t-il pour les sciences sociales une épistémologie reprise des sciences de la vie et de la matière (et donc expérimentalo-inductive), ce qui renvoie à une conception unifiée de la méthode scientifique quel que soit son domaine d'application (ce que

52. R. DAHRENDORF, *LSE : A History of the London School of Economics and Political Science (1895-1995)*, Oxford, Oxford University Press, 1995, p. 216.

53. W. H. BEVERIDGE, *The London School of Economics and Its Problems (1919-1937)*, London, Allen & Unwin, 1960, p. 83. On trouve une formulation quasi similaire dans W. H. BEVERIDGE, *Power and Influence*, *op. cit.*, p. 175.

Simiand appelle de son côté la « méthode positive »⁵⁴), par opposition à des conceptions qui l'éclatent en plusieurs

54. F. SIMIAND, *La méthode positive en science économique*, Paris, F. Alcan, 1912 (Bibliothèque de philosophie contemporaine). On pourrait s'étonner de voir rapprochée l'épistémologie de Beveridge de celle de Simiand, dans la mesure où par ailleurs je présente Beveridge comme l'importateur, dans le champ de l'économie, de l'épistémologie de l'historiographie positiviste – or l'on sait combien les heurts furent violents entre Simiand et Seignobos. Mais ce serait ne pas voir que Simiand et Beveridge intervinrent dans le cadre de débats épistémologiques qui ne se situaient ni au même moment, ni dans le même lieu (ce qui signifie : dans des champs académiques nationaux structurés différemment). Que l'on puisse, comme je le proposerais volontiers, caractériser l'épistémologie de Simiand comme la radicalisation et le dépassement (au sens hégélien d'*Aufhebung*, qui conserve dans le dépassement ce qui est dépassé) de l'historiographie positiviste, ou plus exactement du transfert qu'avait opéré l'historiographie positiviste de l'épistémologie positiviste (qui trouvait ses origines dans les sciences de la nature) à l'étude de l'homme en société, n'est en effet non seulement nullement contradictoire mais au contraire parfaitement congruent avec le fait que Simiand ait vu dans les tenants de l'« histoire méthodique » ses ennemis jurés. En effet, non seulement il y a par définition contradiction entre ce qui est dépassé et ce qui le dépasse, mais par surcroît dans ce cas précis la contradiction se trouvait surdéterminée par le fait que, en tant qu'agrégé de philosophie, Simiand se trouvait, dans le cadre d'un champ académique français dont l'opposition histoire-philosophie était l'une des lignes de fracture structurantes (parce que déterminante pour tout le domaine des facultés de lettres, dont ces deux disciplines se partageaient la domination), nécessairement opposé aux historiens, et ce d'autant plus que, rentrant dans le débat au moment même où l'historiographie positiviste atteignait son acmé (sa controverse avec Seignobos suit de peu la publication de *l'Introduction aux études historiques* de Langlois et Seignobos), cette prédominance de l'histoire menaçait automatiquement le capital académique propre à Simiand. Comme Beveridge au contraire intervient à un moment où l'histoire a perdu son statut de paradigme pour l'étude de l'homme en société, ce n'est donc plus à elle qu'il est nécessaire de s'opposer pour faire advenir un autre paradigme – et c'est au contraire avec elle que l'on peut désormais s'allier. Que les positionnements de Beveridge et Simiand aient été radicalement différents dans leurs débats épistémologiques avec d'autres disciplines n'est donc pas contradictoire avec la similitude fondamentale de leur épistémologie, puisque ces positionnements

pôles (expérimentalo-inductif, hypothético-déductif, herméneutico-interprétatif, liés dans des configurations variables aux différentes disciplines).

Dans le cadre d'une telle conception unifiée de la science en tant que centrée sur le paradigme expérimentalo-inductif, le problème principal revient à prouver la possibilité d'une démarche expérimentale en sciences sociales. Beveridge ne considère bien évidemment pas qu'une transposition directe de la méthode des sciences de la matière et de la vie soit possible – et ce d'autant moins qu'il s'intéresse à des données historiques, par nature impossibles à faire varier en fonction des paramètres étudiés, puisqu'elles sont déjà advenues. Il pourrait donc sembler que, dans le cadre d'une telle épistémologie, les prix historiques ne puissent être considérés comme des faits scientifiques puisqu'ils ne peuvent être le produit d'un protocole expérimental. Beveridge toutefois considère comme établi, quoique *a minima*, le caractère scientifique des données obtenues par observation méthodique et non pas seulement par expérimentation⁵⁵ (ce qui aussi bien

(tactiques, et par là-même contingents) n'étaient que le fruit de la configuration disciplinaire propre au moment et au lieu, différents, où se plaçaient leurs interventions respectives.

55. « We have to develop the technique of observation appropriate to sciences which cannot dissect or experiment » (lettre de Beveridge à Roy Harrod, 01/11/1937 : Daniele BESOMI ed., *The collected interwar papers and correspondence of Roy Harrod*, D. BESOMI ed., Cheltenham, Elgar, 2003, lettre n° 714). On peut inférer de ce propos, et de la hiérarchisation qui lui est sous-jacente, l'idée suivant laquelle pour Beveridge le degré plus ou moins grand de scientificité des faits est positivement corrélé au degré auquel l'existence de ces faits mêmes est due à l'intervention des scientifiques. En effet, Beveridge oppose l'expérimentation (ou production d'artefacts) à la dissection (dévoilement de faits normalement impossibles à apercevoir, et qui ne sont pas naturels en ce que ce dévoilement implique la rupture de l'existence normale de ces faits – la mort, en l'occurrence) et surtout à l'observation (qui certes est une technique, ce qui la sépare de la simple perception, mais qui n'agit en rien sur l'objet de la connaissance – manifestement Beveridge n'avait pas porté attention à la formulation

correspond à la pratique de certaines sciences naturelles⁵⁶), dans la mesure où à défaut de pouvoir faire varier *ad libitum* les paramètres on est en mesure de les contrôler⁵⁷.

initiale, erronée, du théorème d'indétermination d'Heisenberg, pourtant alors fort populaire en épistémologie).

56. Beveridge d'ailleurs s'y réfère explicitement pour justifier sa propre méthode, lors de la conférence où pour la première fois, en mai 1920, il présente son projet d'histoire des prix : « just as astronomers by the movements of a seen star can discover the movements and even appear to be at least two methods by which fluctuations in the past agricultural productivity of the world can now be discovered and recorded. The first of these methods consists of an analysis of prices » (ces propos sont rapportés dans A. E. R., « Economic Periodicity », *The New Age : A Weekly Review of Politics, Literature and Art*, vol. 27, n° 4, 27 mai 1920, p. 62–63).

57. Cette idée d'une similitude entre observation et expérimentation se retrouve chez d'autres historiens des prix contemporains de Beveridge, auquel par ailleurs les opposaient de profonds différends portant aussi bien sur la méthodologie de l'histoire des prix que sur les théories économiques sous-jacentes à l'analyse de l'histoire des prix. On voit donc que, par delà tous leurs désaccords, ce qui réunissait les historiens des prix de l'époque était leur commune épistémologie. Ainsi Earl Hamilton, qui était le représentant du Comité pour l'Espagne, s'exprimait-il sur ce sujet dans des termes qui auraient pu être ceux de Beveridge : « In price history at its best, [...] every step in the collection and elaboration of price and wage statistics are described in much the same way that natural scientists explain laboratory experiments » (E. J. HAMILTON, « Use and Misuse of Price History », *The Journal of Economic History*, vol. 4, Supplement : The Tasks of Economic History, décembre 1944, p. 47–60, en l'occurrence p. 48). On retrouve également l'analogie expérimentale chez François Simiand, mais elle est chez lui construite de façon plus complexe puisqu'elle passe par le traitement statistique de l'observation, cette dernière n'y suffisant pas à elle seule – cf. son *Statistique et expérience, remarques de méthode*, Paris, M. Rivière, 1922 (Bibliothèque des sciences économiques et sociales). Cette assimilation de l'observation statistiquement armée à l'expérimentation était partagée par l'autre durkheimien spécialiste d'économie et de statistique (ce qu'ignore sa réduction actuelle à ses ultimes travaux sur la mémoire collective), Maurice Halbwachs (dont la thèse avait d'ailleurs été consacrée à la question des prix), ainsi dans sa longue discussion de l'ouvrage précité de François Simiand : M. HALBWACHS, « L'expérimentation

Et c'est ici que prend toute son importance et tout son sens l'insistance sur le caractère nécessairement sériel des sources utilisées pour reconstituer les prix historiques, puisque seul ce caractère garantit le statut scientifique des observations dans la mesure où il rend possible de raisonner « toutes choses égales par ailleurs », soit la forme même du raisonnement expérimental. On comprend alors que, puisque la sérialité des sources renvoyait à un enjeu essentiel, non pas seulement méthodologique (c'est-à-dire renvoyant à la plus ou moins grande qualité des données) mais épistémologique (c'est-à-dire lié au statut même, scientifique ou non, de ces données), elle ait pu finir chez Beveridge par prendre le pas sur tous les autres critères permettant de fonder la factualité scientifique des prix historiques ; ainsi, alors que dans la présentation faite de son projet en 1929 certaines sources, pour êtreérielles, n'en étaient pas moins rejetées parce que les prix qu'elles documentaient étaient considérés comme ne reflétant pas les conditions du marché⁵⁸, elles finiront par être incluses dans la publication finale⁵⁹. On voit par là comment Beveridge est passé d'une compréhension de la factualité

statistique et les probabilités », *Revue philosophique*, vol. 96, 1923, p. 340–371.

58. « Memorandum on Organisation of Work on English Price History » de F. J. Nicholas, du 31/12/1929 (Report 2), § 2 et § 4.

59. W. H. BEVERIDGE, *Prices and wages in England from the twelfth to the nineteenth century. Vol. I : Price Tables : Mercantile Era*, London, Longmans, 1939. Il s'agit des sources relatives aux achats de la Navy, aux hôpitaux de Chelsea et Greenwich, et au Lord Steward's Department – Nicholas disait pourtant, par exemple, des prix contenus dans les comptes de ce dernier qu'il s'agissait de « contracts and in other ways artificial », et plus généralement que « after about 1600 prices found in accounts of household expenses of various kinds, army and navy victualling, etc., are often based on contracts covering several years which makes them useless to show more than the general level of prices ». Pour les critiques fondamentales que vaudra à Beveridge ce biais méthodologique absolu en faveur de la sérialité des sources, cf. page 99 sqq.

scientifique mêlant critères hypothético-déductifs (relatifs à la conformité du fait observé à ce qui est préalablement supposé devoir être sa nature) et expérimentalo-inductifs (relatifs à la conformité de l'observation avec l'analogie expérimentale), à un strict respect des seules règles expérimentalo-inductives – ce qui se rattache peut-être à la cristallisation de son opposition aux économistes « continentaux », liée à son départ forcé de la LSE.

L'insistance beveridgienne sur la typologie des sources de l'histoire des prix, si elle pouvait au premier abord n'apparaître que comme une radicalisation de l'importation dans le champ de l'économie, sous la forme de l'histoire économique, des méthodes de l'historiographie positiviste, se révèle donc finalement jouer un rôle tout différent : celui de preuve de la possibilité de l'approche expérimentalo-inductive en économie, ce qui renvoie et à un modèle de scientificité (les sciences naturelles et non plus l'histoire) et à une épistémologie (centrée sur la loi causale et non plus sur la cause singulière) qui n'ont plus rien à voir avec l'historiographie positiviste. Les transformations induites par les nouveaux enjeux épistémologiques propres au champ économique anglais de l'entre-deux-guerres ne se réduisent toutefois pas aux changements dans les sources exploitées, mais portent aussi bien sur l'utilisation faite de ces sources.

2) La statistique comme condition d'établissement de la factualité sérielle

Le caractère sériel des sources ne suffit en effet pas, à lui seul, à pleinement garantir la valeur para-expérimentale des prix qu'on en tire : Beveridge était devenu trop fin érudit pour ne pas savoir qu'une même comptabilité pré-moderne pouvait, au fil des années, changer de mesure ou de monnaie de référence sans que cela fasse toujours l'objet d'une mention explicite. Pour obvier à cette difficulté, Beveridge introduit dans la critique

des sources un outil fort éloigné de la diplomatie classique : le calcul de corrélation, qui permet de repérer si, entre une série dont a déjà été établi le caractère para-expérimental et une série pour laquelle on désirerait s'en assurer, le taux de corrélation connaît au fil du temps des variations significatives, susceptibles de renvoyer à un changement métrologique⁶⁰. La construction de la factualité scientifique des prix historiques passe donc désormais, entre autres, par leur test statistique : « The material when collected must be subjected to an adequate statistical criticism »⁶¹.

Que les statistiques ne soient ainsi nullement employées exclusivement comme outil analytique mais qu'elles concourent aussi bien à la production des données se voit encore mieux, et de façon plus décisive encore, dans l'usage fait par Beveridge de la moyenne. La novation, par rapport à Thorold Rogers ou de d'Avenel, n'est pas dans l'emploi de cet indicateur, ni non plus dans son emploi

60. Beveridge a fait la preuve de l'utilité de cette méthode à propos de la mercuriale d'Exeter (pour laquelle il n'a toutefois employé que des moyens statistiques frustes, en l'occurrence la simple expression de la série à tester en pourcentage de la valeur de la série de référence, et la représentation graphique de ce calcul) : W. H. BEVERIDGE, « A statistical crime of the seventeenth century », *op. cit.*. Le *statistical crime* auquel renvoie le titre est le changement de mesure, parce qu'il aurait pu fausser tous les calculs des historiens... Cet article a immédiatement été signalé dans les *Annales* par une notice de Marc Bloch, dont le titre même – « Un exemple de recherche critique » – vaut hommage, « critique » étant alors considéré, dans son sens positiviste, comme la vertu cardinale de l'historien, et ce par Marc Bloch comme par n'importe lequel de ses collègues (sur l'attachement de Marc Bloch à cette notion, voir notamment son « Critique historique et critique du témoignage », dans *Histoire et historiens. Textes réunis par Étienne Bloch*, Paris, A. Colin, 1995, p. 8–16 (Références)). Ce titre témoigne par ailleurs de ce que Bloch avait parfaitement saisi en quoi résidait l'importance de cette contribution (M. BLOCH, « Prix et mesures : un exemple de recherche critique », *Annales d'histoire économique et sociale*, vol. 2, n° 7, juillet 1930, p. 385–386).

61. « Memorandum on Suggested History of Prices and Wages (4.3.1929) », in : Report 1.

exclusif comme indicateur de la tendance centrale⁶², mais dans le fait que Beveridge ne publie plus que des moyennes⁶³. En effet, ses prédécesseurs publiaient toujours d'abord (dans l'ordre du livre) les prix relevés dans les sources, et ne donnaient qu'ensuite les moyennes⁶⁴ – parce que ces prix moyens, en tant qu'issus d'une manipulation statistique, leur paraissaient être non des faits mais un simple artifice pédagogique, une simplification ressortissant déjà du discours d'analyse⁶⁵. Pour Beveridge à l'inverse,

62. Ce qui n'avait rien d'étonnant en une époque où l'on pouvait benoîtement affirmer que l'« on définit la statistique la science des moyennes » (M. HALBWACHS, « La statistique en sociologie », dans *La statistique, ses applications, les problèmes qu'elles soulèvent : 7e semaine internationale de synthèse [1935]*, Fondation « Pour la science » et Centre international de synthèse (dir.), [Paris], Presses universitaires de France, 1944, p. 113–134, en l'occurrence p. 114). E. W. GILBOY, *Wages in eighteenth century England*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1934 (Harvard economic studies, 45), est l'un des très rares exemples, dans l'histoire des prix de ces années, d'utilisation de la médiane (E. Gilboy était une élève de Gay). Il n'est alors que logique d'observer que seule une recension, celle de George N. Clark (alors *Chichele Professor of Economic History* à Oxford) dans l'*English Historical Review*, 231, July 1943, p. 361-365 (en l'occurrence p. 363), critique l'emploi par Beveridge de la moyenne au détriment de la médiane.

63. Plus encore, elles seules font, dès avant le stade de la publication, l'objet d'une mise en forme tabulaire : Report 2 (« Memorandum on Organisation of Work on English Price History », F.J. Nicholas, 31/12/1929), § 3. Le choix de ne plus publier que des moyennes sera repris par tous les membres du Comité, à l'exception de Posthumus, mais ceci toutefois uniquement dans son premier volume (N. W. POSTHUMUS, *Inquiry into the history of prices in Holland. Vol. I : Wholesale prices at the exchange of Amsterdam (1585-1914) ; Rates of exchanges at Amsterdam (1609-1914)*, Leiden, E. J. Brill, 1946, p. XXXIX).

64. À l'exception toutefois des deux premiers volumes de Thorold Rogers.

65. « Pour rendre plus aisément saisissables les transformations économiques que je me proposais de décrire, j'ai dû naturellement recourir à des moyennes qui n'étant, comme toutes les moyennes possibles, que relativement vraies, sont par là même relativement fausses » (G. vicomte D'AVENEL, *Histoire économique*

seuls les produits de cette manipulation méritent publication ; en effet, et cela est pleinement cohérent avec sa compréhension expérimentale des données, la dispersion de ces dernières n'est conçue par lui que comme le produit d'une erreur de mesure, erreur aléatoire, donc suivant une loi de Gauss, et ainsi susceptible d'être correctement éliminée par le calcul de la moyenne⁶⁶. Ainsi les outils statistiques ne servent-ils pas seulement à valider (ou non) la factualité scientifique des données tirées des sources, comme avec la corrélation : plus fondamentalement, ils participent de façon décisive à la création de cette factualité, qui n'a plus rien à voir avec la conception binaire de la factualité qui était celle de l'historiographie positiviste (pour laquelle au vrai s'opposait le faux), puisqu'il s'agit ici

de la propriété vol. 1, op. cit., p. XXVII). Chez Thorold Rogers, les tableaux des prix moyens, significativement, se trouvent dans les volumes consacrés à l'analyse, et non dans ceux dédiés à la présentation des faits.

66. Plus précisément, d'une moyenne non pondérée en fonction du volume de chaque transaction (comme déjà chez Thorold Rogers), chaque observation étant comprise comme identiquement susceptible de présenter une erreur de mesure (de même chez Elsas, tandis que Pribram lui pondère) ; comme la capacité de ce calcul d'une moyenne à corriger les erreurs est directement liée au nombre d'observations à partir duquel est calculée cette moyenne, ce nombre est souvent indiqué dans les publications, ainsi chez Elsas, Pribram ou Hauser. Une autre raison explique également la publication exclusive, par Beveridge, de valeurs centrales annuelles, qui renvoie aux causes originelles de son intérêt pour l'histoire des prix, soit la volonté (héritée de Jevons) de repérer une périodicité économique due à une périodicité climatologique ; dans la mesure donc où il ne s'intéresse aux prix (céréaliers) qu'en tant que *proxy* de la production, c'est-à-dire de la récolte en tant qu'elle est elle-même l'indice des conditions climatiques (cf. sa « Note by Sir William Beveridge on Prices and Wages Enquiry in England » (s.d., entre mai 1927 et janvier 1928) : « The results of this work [...] will include : [...] an analysis of wheat prices with a view to the discovery of any harvest periodicities that may exist » – Report 1, Appendix A), leurs variations intra-annuelles ne représentent pour lui qu'un bruit statistique à éliminer. Cette attitude à l'égard des variations saisonnières est générale, et il n'y a que chez Elsas et Bezanson que l'on trouve mention de prix intra-annuels.

d'une factualité de type probabiliste. Les données directement tirées des sources (quand bien même ces dernières seraient parfaitement sérielles) ne peuvent plus être des faits scientifiques, statut que seule leur agrégation statistique est désormais susceptible de leur faire atteindre⁶⁷.

Je n'ai jusqu'ici, pour dégager les importantes transformations qui ont affecté l'historiographie des prix entre la fin du XIXe siècle et l'entre-deux-guerres, traité que de Beveridge. Ceci bien sûr parce que son rôle fut décisif, mais il ne faudrait ignorer ni, d'une part, que bon nombre de ses innovations ne lui étaient pas propres, ayant

67. À la raison épistémologique qui amenait à ne plus fournir que des moyennes s'ajoutait aussi une raison technique, liée à la difficulté, faute d'existence de moyens automatisés, à traiter aisément des quantités massives de données, soit précisément le type de données obtenues grâce au travail collaboratif caractéristique du Comité (cf. page 49 sqq), par opposition au travail individuel de la génération précédente d'historiens des prix – si un de d'Avenel avait pu rassembler à lui tout seul 50 à 60.000 mentions de prix, Elsas et ses collaborateurs en avaient accumulé pas moins d'un million, et Posthumus « many hundred of thousands of prices » (cf. respectivement Levasseur (Émile), « Avertissement », in G. vicomte D'AVENEL, *Histoire économique de la propriété vol. 1, op. cit.*, p. IV ; G. vicomte D'AVENEL, *La fortune privée à travers sept siècles, op. cit.*, p. XIII ; M. J. ELSAS, *Umriss einer Geschichte der Preise und Löhne in Deutschland vol. 1, op. cit.*, p. 1 ; N. W. POSTHUMUS, *Inquiry into the history of prices in Holland vol. 1, op. cit.*, p. X). Ainsi les données n'étaient-elles plus désormais utilisables par les destinataires du travail qu'une fois réduites grâce à l'utilisation d'un indicateur de tendance centrale, dans la mesure où ces destinataires n'étaient pas eux-mêmes en mesure d'opérer cette réduction. Or dans le même temps, la compréhension probabiliste des données rendait impérative leur multiplication, seule susceptible d'assurer leur qualité, une moyenne fondant sa qualité sur le nombre d'observations à partir duquel elle est calculée. Ainsi voit-on comment la cause épistémologique de l'usage exclusif de la moyenne entraînait-elle une multiplication des données qui avait pour conséquence l'impossibilité pratique de fournir autre chose que des moyennes ; la nécessité épistémologique se trouvait donc renforcée d'une nécessité pratique dont elle était la seule origine.

été également opérées (indépendamment et concomitamment) par des chercheurs d'autres contrées, ni d'autre part que, par contre, certains de ses choix lui étaient propres, et pouvaient donc faire l'objet de critiques de la part de ses contemporains. C'est vers ces différences et dissensions internes au champ de l'histoire des prix dans l'entre-deux-guerres que je vais désormais me tourner, pour en analyser les enjeux et voir comment la victoire momentanée de Beveridge sur ses contradicteurs ou concurrents ne fut finalement qu'un leurre, et comment donc le régime de factualité scientifique (combinant modalités d'organisation pratique et choix théoriques) dont, en matière d'histoire des prix, il se faisait le chantre, fut remplacé par d'autres.

Deuxième partie

De nouvelles structures matérielles de production de la factualité scientifique

Si Beveridge, à travers son Comité international pour l'histoire des prix, a pu imposer ses propres choix méthodologiques à la plupart des personnes qui, en Europe et aux USA, travaillaient alors en histoire des prix, la raison en est avant tout dans sa capacité à promouvoir de nouvelles modalités pratiques d'organisation de la recherche historique, attractives de par la reprise qu'elles effectuaient de formes alors fortement valorisées issues d'autres fractions du champ académique (le laboratoire), efficaces (au moins à court terme) en raison de leur caractère hiérarchique prononcé, et enfin étroitement ajustées aux possibilités nouvelles de financement privé qui se faisaient alors jour.

A) L'histoire, artisanat individuel ou *big science* ?

L'intérêt qu'au sortir de la première guerre mondiale Beveridge développe pour l'histoire des prix non seulement n'a rien d'exceptionnel, mais au contraire correspond à une tendance historiographique de fond qui touche l'ensemble du monde occidental, et qui est d'autant plus révélatrice qu'elle se développe dans chaque pays généralement en totale méconnaissance de ce qui se fait ailleurs⁶⁸. Ainsi, si l'Angleterre a Beveridge la France a

68. Il paraît difficile de ne pas relier cet intérêt général aux bouleversements que la première guerre mondiale a apporté dans

Simiand⁶⁹ puis Labrousse⁷⁰, la Pologne Bujak⁷¹, les USA Hamilton⁷², les Pays-Bas Posthumus⁷³ et l'Allemagne

toutes les économies à la valeur de la monnaie, et donc aux prix – phénomène d'autant plus essentiel que non seulement il persiste après la fin de la guerre (jusqu'à un cas aussi extrême que celui de l'hyper-inflation allemande), mais surtout qu'il remet en cause la structure sociale même des sociétés européennes en sapant les fondements de la richesse des rentiers, c'est-à-dire la valeur des obligations (notamment d'État). Ce lien entre problèmes contemporains et questionnements historiographiques est clairement exprimé dans l'article par lequel Lucien Febvre annonce le lancement par les *Annales* d'une enquête sur l'histoire des prix : « Notre enquête sur le problème historique des prix s'efforcera de servir, à la fois, les deux catégories de lecteurs que notre Revue voudrait attirer et retenir : les enquêteurs du présent, les investigateurs du passé. Le problème des prix : quelle en est l'importance, aujourd'hui, dans tous les domaines de la vie économique et sociale d'un univers profondément troublé [...] » (L. FEBVRE, « Le problème historique des prix », *Annales d'histoire économique et sociale*, vol. 2, n° 5, janvier 1930, p. 67). La brutale déflation des années 1930, si elle va complètement remettre en cause ces problématiques, n'en continuera pas moins à mettre au premier plan de l'analyse économique l'évolution des prix, ce qui permettra à Hamilton de justifier ainsi ses études d'histoire des prix (justification qui ne prend tout son sens que lorsque l'on sait qu'Hamilton gravitait autour de Keynes) : « minute investigations of monetary policy and price behavior under widely diverse circumstances of time and place may help to provide a basis for the rational control of currency and credit (now being essayed in various countries) » (E. J. HAMILTON, *Money, Prices, and Wages 1351-1500*, *op. cit.*, p. IX).

69. Si ce n'est qu'en 1932 que paraissent ses *Recherches anciennes et nouvelles sur le mouvement général des prix du XVI^e au XIX^e siècle*, Paris, Domat Montchrestien, aboutissement de son séminaire de l'École Pratique (en 1929 il explique que cette recherche « a été l'objet de mon travail, et de contributions d'auteurs, d'une de mes conférences aux Hautes Études pendant plusieurs années » : J.-P. RIOUX ed., « Une correspondance entre Lucien Febvre et François Simiand à l'aube des « Annales » », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, vol. 23, 1989, p. 103-110, en l'occurrence p. 108), son projet de recherche avait déjà fait en 1913 l'objet d'une présentation devant le congrès de l'institut international de statistique (cf. pour cet exposé F. SIMIAND, « Sur le mouvement général des prix du 16^e au 18^e siècle », *Bulletin de l'institut international de statistique*, vol. 20, n° 2, 1915, p. 770-772, et pour sa discussion par les congressistes « Le mouvement général des prix

-
- du 16e au 18e siècle », *Bulletin de l'institut international de statistique*, vol. 20, n° 1, 1915, p. 194–195).
70. C'est dès 1924 qu'il commence sa thèse (cf. M. N. BORGHETTI, *L'œuvre d'Ernest Labrousse : genèse d'un modèle d'histoire économique*, Paris, Éditions de l'École des Hautes études en sciences sociales, 2005, p. 91 (Recherches d'histoire et de sciences sociales, 106)), qu'il soutiendra en 1932 sous le titre d'*Esquisse du mouvement des prix et des revenus en France au XVIIIe siècle*. Je ne mentionne pas Paul Raveau, érudit local et propriétaire terrien, dont les travaux (on citera particulièrement « La crise des prix au XVIe siècle en Poitou », *Revue historique*, n° 162, 1929, p. 1–44 et 268–293), pour avoir été encensés par Bloch et Febvre (voir sa nécrologie par Marc Bloch : « Paul Raveau », *Annales d'histoire économique et sociale*, vol. 3, n° 10, avril 1931, p. 245 ; voir également le compte-rendu, par le même, d'un article de Raveau : M. BLOCH, « Histoire d'un prix », *Annales d'histoire économique et sociale*, vol. 3, n° 12, octobre 1931, p. 552) et aussi solidement érudits qu'ils puissent être, n'en témoignent pas moins d'un état pré-quantitatif (sans même parler de sérialité !) de l'histoire des prix que déjà Thorold Rogers et de d'Avenel avaient su dépasser, comme en témoigne leur souci d'une présentation tabulaire des données, ignorée par Raveau, dont les prix ne sont jamais présentés qu'au fil du texte.
71. Il indique en 1930 dans une lettre à John Van Sickle (alors *assistant director* des *Social Sciences* à la Rockefeller Foundation) travailler sur l'histoire des prix polonais depuis six ans (Report 5 : « Polish Study of Price History »), et effectivement sa biographe fait remonter le début de ses travaux en ce domaine à 1924 (A. K. SHELTON, *The Democratic Idea in Polish History and Historiography : Franciszek Bujak (1875-1953)*, Boulder, East European Monographs, 1989, p. 200). Le premier ouvrage issu de cette enquête polonaise était paru dès 1928 : S. HOSZOWSKI, *Ceny w Lwowie w XVI i XVII wieku [Les prix à Lvov aux XVIe et XVIIe siècles]*, Lwów, Skład główny, 1928 (Badania z Dziejów Społecznych i Gospodarczych, 4) (pour la réception contemporaine de cet ouvrage, voir : J. RUTKOWSKI, « Les prix en Pologne aux XVIe et XVIIe siècles », *Annales d'histoire économique et sociale*, vol. 2, n° 5, janvier 1930, p. 151–153 ; cet ouvrage sera traduit en français en 1954, et publié par le Centre de recherches historiques de la 6e section de l'E.P.H.E. ; pour la recension de cette traduction, cf. L. FEBVRE, « Les prix à Lwow aux XVIe et XVIIe siècles », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, vol. 10, n° 2, avril 1955, p. 292–293). Suivront des monographies consacrées à Cracovie (E. TOMASZEWSKI, *Ceny w Krakowie w latach 1601-1795 [Les prix à Cracovie de 1601 à 1795]*, Lwów, Skład główny, 1934 (Badania z dziejów społecznych i gospodarczych, 15)), à Lviv à

Abel⁷⁴. Ce qui sépare Beveridge de ces chercheurs ne réside pas, pour l'essentiel, dans les choix méthodologiques : ainsi

-
- nouveau (S. HOSZOWSKI, *Ceny we Lwowie w latach (1701-1914) [Les prix à Lwów de 1701 à 1714]*, Lwów, Skład główny, 1934 (Badania z dziejów społecznych i gospodarczych, 13)), à Lublin (W. ADAMCZYK, *Ceny w Lublinie od XVI do końca XVIII wieku [Les prix à Lublin dès le XVIe siècle jusqu'à la fin du XVIIIe siècle]*, Lwów, J. Mianowskiego, 1935 (Badania z dziejów społecznych i gospodarczych, 17)) et enfin à Varsovie (S. SIEGEL, *Ceny w Warszawie w latach 1701-1815 [Les prix à Varsovie de 1701 à 1815]*, Lwów, Skład główny, 1936 (Badania z dziejów społecznych i gospodarczych, 25) ; W. ADAMCZYK, *Ceny w Warszawie w XVI i XVII wieku [Les prix à Varsovie aux XVIe et XVIIe siècles]*, Lwów, Skład główny, 1938 (Badania z dziejów społecznych i gospodarczych, 24) ; S. SIEGEL, *Ceny w Warszawie w latach 1816-1914 [Les prix à Varsovie de 1816 à 1914]*, Poznań, Nakł. Poznańskiego Towarzystwa Przyjaciół Nauk, 1949 (Badania z dziejów społecznych i gospodarczych, 37)).
72. Son premier article sur le sujet (tiré de sa thèse, qu'il soutiendra l'année suivante à Harvard, sous la direction d'Abbott Payson Usher – et non sous celle de Gay, comme on le lit souvent) est de 1928 : E. J. HAMILTON, « American Treasure and Andalusian Prices (1503-1560) : a Study in the Spanish Price Revolution », *Journal of Economic and Business History*, vol. 1, novembre 1928, p. 1–35.
73. Si sa *Nederlandsche Prijsgeschiedenis* ne paraîtra qu'en 1943, les travaux étaient engagés dès avant 1930 puisqu'à cette date il fait une demande de financement à la fondation Rockefeller pour les poursuivre (Report 14 : « Report of Conference held at the LSE on May 19th and 20th, 1930 ») – voir d'ailleurs cette même année la description que fait Henri Hauser dans les *Annales* de la collection rassemblée par Posthumus de prix-courants des grandes places de commerce européennes (H. HAUSER, « Les archives privées et l'histoire : les archives d'histoire économique de La Haye », *Annales d'histoire économique et sociale*, vol. 2, n° 8, octobre 1930, p. 558–561, en l'occurrence p. 559), collection qui formera la base de sa publication.
74. Il commence en 1930 son habilitation (F.-W. HENNING, « Agrargeschichte als wichtiger Bestandteil der Wirtschafts- und Sozialgeschichte unter besonderer Berücksichtigung der Forschungsansätze Wilhelm Abels », dans *Wirtschaft - Politik - Geschichte : Beiträge zum Gedenkkolloquium anlässlich des 100. Geburtstages von Wilhelm Abel am 16. Oktober 2004 in Leipzig*, M. A. DENZEL (dir.), Stuttgart, Steiner, 2004, p. 11–36 (Studien zur Gewerbe- und Handelsgeschichte der

le premier article d'histoire des prix de Labrousse est-il exclusivement consacré à l'analyse critique des sources utilisées, dont est reconstruite très précisément l'élaboration, et au test de leur concordance par rapport à d'autres séries afin de vérifier l'absence de variations suspectes, de même qu'il consacra plus tard un article entier à la méthode du test de concordance⁷⁵ ; ce qui ne veut toutefois pas dire que parmi ces chercheurs certains ne restent pas encore attachés à des formes désormais dépassées de présentation des prix historiques, en mesure et monnaie actuelles⁷⁶, voire n'acceptent même pas la

vorindustriellen Zeit, 24), en l'occurrence p. 14), qui paraîtra en 1935 (*Agrarkrisen und Agrarkonjunktur in Mitteleuropa vom 13. bis zum 19. Jahrhundert*).

75. E. LABROUSSE, « Le prix du blé en France dans la seconde moitié du XVIII^e siècle d'après les états statistiques du Contrôle Général », *Revue d'histoire économique et sociale*, vol. 19, 1931, p. 133–211 ; E. LABROUSSE, « Comment contrôler les mercuriales ? Le test de concordance », *Annales d'histoire sociale*, vol. 2, n^o 2, 1940, p. 117–130. Pour une étude détaillée du rapport de Labrousse aux sources : M. N. BORGHETTI, *L'œuvre d'Ernest Labrousse, op. cit.*, p. 133-170. Plus profondément, c'est l'épistémologie beveridgienne que partage Labrousse, comme le souligne Georges Lefebvre à la parution de l'*Esquisse* (même si c'est avec Simiand qu'il effectue le rapprochement) : « C'est à des données statistiques et à des courbes qu'il [= Labrousse] cherche également à réduire les faits économiques et sociaux et, par conséquent, il s'efforce implicitement, lui aussi, d'en élever l'étude à la dignité de science, en y introduisant la méthode des sciences de la nature » (G. LEFEBVRE, « Le mouvement des prix et les origines de la Révolution française », *Bulletin de la société d'histoire moderne*, vol. 14, 1936, p. 198–214, repris dans *Annales historiques de la Révolution française*, 82, 1937, p. 289-329, et dans *Annales d'histoire économique et sociale*, 9-2, mars 1937, p. 139-170, en l'occurrence p. 154).

76. Ainsi Simiand affirme-t-il en 1930, dans son rapport sur les « possibilités de recherches statistiques historiques » devant le congrès de l'institut international de statistique, que « les mesures auxquelles les documents réfèrent ont évidemment [...] à être ramenées à des unités modernes » (F. SIMIAND, « Des possibilités de recherches statistiques historiques », *Bulletin de l'institut international de statistique*, vol. 25, n^o 3, 1931, p. 818–834, en l'occurrence p. 828 – je souligne). Marc Bloch, la même année, fait

« radicalisation positiviste »⁷⁷. Par contre, quant à ce qui est de l'organisation de la recherche, Beveridge se distingue radicalement de tous les historiens des prix qui lui étaient contemporains.

de la conversion métrologique l'une des tâches essentielles de l'historien des prix : « Un texte ancien donne le prix d'une terre ou d'une denrée [...] Première difficulté : traduire en unités qui aient pour nous un sens concret et fixe – pratiquement en unités métriques – les mesures de surface, poids ou volume indiquées par le document » (M. BLOCH, « La vie rurale : problèmes de jadis et de naguère », *Annales d'histoire économique et sociale*, vol. 2, n° 5, janvier 1930, p. 96–120, en l'occurrence p. 116). Abel enfin, dans l'édition originale de son habilitation (W. ABEL, *Agrarkrisen und Agrarkonjunktur in Mitteleuropa vom 13. bis zum 19. Jahrhundert*, Berlin, Parey, 1935 (Berichte über Landwirtschaft)), convertit toutes les données en mesures et monnaies actuelles – ce qu'il corrigera dans la réédition de 1966.

77. Ainsi Simiand, qui écrit à Febvre pour le morigéner de l'éloge qu'il avait fait d'Hamilton : « 'Recherches locales' [par opposition à la mise en série, chez un de d'Avenel ou un Thorold Rogers, de données provenant de lieux, et donc de sources, différents] pour éviter de recommencer d'errer et être plus sûr de reconnaître toutes les causes et conditions spéciales, etc. À cela je dis non, non et non ! » (J.-P. RIOUX ed., « Une correspondance entre Lucien Febvre et François Simiand », *op. cit.*, p. 110) ; plus largement, Simiand refuse de vouer aux gémonies Thorold Rogers et de d'Avenel, qui aussi bien forment avec Hanauer la base de la première partie de ses *Recherches anciennes et nouvelles sur le mouvement général des prix du XVIe au XIXe siècle*, Paris, Domat Montchrestien, 1932, p. 88-202, dans la mesure où il lui semble qu'une critique et élaboration statistiques de leurs données peut suffire à pallier les faiblesses de la critique documentaire initiale (F. SIMIAND, « Des possibilités de recherches statistiques historiques », *op. cit.*, p. 831). De même, le titre de l'ouvrage publié par Henri Hauser, *Recherches et documents sur l'histoire des prix en France*, suffit à dire combien il reste attaché à une factualité fondée sur le rapport direct aux sources, quelles qu'elles soient (les travaux qu'il publie sur des sources de l'histoire des prix portent d'ailleurs exclusivement sur des documents non sériels : H. HAUSER, « Les 'coutumes' considérées comme source de l'histoire des prix d'après Jean Bodin », *Revue d'histoire économique et sociale*, vol. 19, 1931, p. 125–132, notamment p. 132 où les coutumes sont caractérisées comme « une source non négligeable pour l'histoire des prix » ; HAUSER Henri ed., *La réponse de Jean Bodin à M. de Malestroit. La vie chère au XVIe siècle*, Paris, A. Colin, 1932).

Relativement à celle-ci, deux cas de figure se distinguent parmi ces derniers. D'une part – exclusivement en France – l'historien travaillant absolument seul, qu'il soit en début (Labrousse) ou en fin de carrière (Simiand), selon un modèle qui était celui incarné par Thorold Rogers ou de d'Avenel, et qui, étant donné à la fois l'ampleur des dépouillements nécessaires⁷⁸ (et ce d'autant plus qu'à l'époque la validité de la méthode par sondages n'était encore nullement communément acceptée)⁷⁹, et la lenteur des calculs en une époque où l'on ne disposait que de règles à calcul⁸⁰, avait pour conséquence de faire de l'histoire des prix l'apostolat de toute une vie⁸¹, parfois difficilement

78. Ainsi de d'Avenel avait-il relevé 50 à 60.000 prix (cf. page 47), et Thorold Rogers analysé 80.000 documents (J. E. THOROLD ROGERS, *A History of Agriculture and Prices in England. Vol. 4 : 1401-1582*, Oxford, Clarendon Press, 1882, p. 212).

79. « Assurément il n'est pas question de prétendre retrouver en documents inédits [...] des éléments d'élaboration présentant, à beaucoup près, les conditions d'établissement – notamment l'extension effective à l'intégralité des cas de grands ensembles [...] – auxquelles s'impose de satisfaire l'oeuvre statistique proprement dite, et pleinement digne de ce nom. Mais, même dans le présent [...] les discussions toujours ouvertes sur la statistique dite représentative, ou tout au moins sur l'utilisation méthodique des atteintes de faits partielles ou imparfaites, suffisent à indiquer qu'on recourt encore aujourd'hui à ce pis aller » (F. SIMIAND, « Des possibilités de recherches statistiques historiques », *op. cit.*, p. 823).

80. La seule mention que je connaisse de l'emploi de machines à calculer se trouve dans le rapport d'Hamilton de 1930 (Report 6 : « Spanish Price Study : Sources, Personnel and Methods », § 2) : « The statistical work will be done in the United States, where calculating machines will be available ». Il y fait à nouveau référence, parlant de « this age of 'machine statistics' », dans sa recension de W. H. BEVERIDGE, *Prices and wages in England from the twelfth to the nineteenth century. Vol. 1 : Price Tables : Mercantile Era*, *op. cit.*, parue dans l'*Economic Journal*, 205, March 1942, p. 54-58, en l'occurrence p. 56.

81. « Simiand s'est tué à la peine », dira Lucien Febvre dans sa nécrologie, tout entière consacrée justement à la dénonciation de cet état de fait : L. FEBVRE, « François Simiand ou des conditions faites à la recherche en 1936 », *Annales d'histoire économique et sociale*, vol. 8, n° 1, janvier 1936, p. 42.

supportable⁸². D'autre part – et cette fois de manière congruente avec les structures plus modernes de recherche que représente la création d'instituts d'histoire, opérée d'abord en Allemagne au tournant du XXe siècle – une organisation hiérarchisée du travail ne correspondant toutefois pas encore à une division du travail au sens strict, mais à une simple juxtaposition de chercheurs effectuant les *mêmes* tâches concourant à la réalisation par cumulation d'une oeuvre commune sous la direction d'un maître d'oeuvre⁸³. Ce mode d'organisation, fondé sur la simple addition d'identiques procès individuels de production des faits, est notamment celui au sein duquel Abel a commencé, en position subordonnée, ses travaux d'histoire des prix⁸⁴, et est aussi bien celui utilisé par Bujak dans le cadre de son projet d'histoire des prix en Pologne, puisque ce projet

82. Ainsi Labrousse fait-il, après avoir fini sa thèse de droit en 1932, une « neurasthénie » – le terme poli de l'époque pour dire dépression – qui l'empêche de passer l'agrégation du supérieur (ce qui l'obligera, pour devenir professeur d'université, à repasser une thèse de lettres) et qui perdurera jusque 1938 (B. MÜLLER ed., *Marc Bloch, Lucien Febvre et les « Annales d'histoire économique et sociale » : correspondance. Vol. 2 : 1934-1937, de Strasbourg à Paris*, Paris, Fayard, 2003, p. 196 et 422, et *Marc Bloch, Lucien Febvre et les « Annales d'histoire économique et sociale » : correspondance. Vol. 3 : 1938-1943, les « Annales » en crises*, Paris, Fayard, 2003, p. 42).

83. Comme ce n'est qu'en 1938 que sera créé à la Sorbonne, par Marc Bloch et Maurice Halbwachs, l'Institut d'histoire économique et sociale (C. FINK, *Marc Bloch : une vie au service de l'histoire*, traduit par P. JANIN, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1997, p. 173 n. 68), on comprend que le travail mené en solitaire ait été jusque là nécessairement le lot des historiens des prix français.

84. En tant qu'Assistant de Skalweit pour la rédaction du dernier volume des *Acta Borussica* (l'une des grandes entreprises de la *historische Schule der Nationalökonomie*, lancée par Schmoller), paru en 1931 : A. SKALWEIT, *Die Getreidehandelspolitik und Kriegsmagazinverwaltung Preußens 1756 - 1806 : Darstellung mit Aktenbeilagen und Preisstatistik*, Berlin, Parey, 1931 (*Acta Borussica : Getreidehandelspolitik*, 4).

consiste à répartir les différentes villes polonaises et les siècles entre ses élèves déjà docteurs⁸⁵.

La novation qu'apporte Beveridge, congruente avec sa conception para-expérimentale des données historiques, est de faire passer la recherche en histoire de ce modèle de l'institut à celui du laboratoire, caractérisé par une spécialisation des tâches en fonction de compétences distinctes, c'est-à-dire par une véritable division du travail. Cette transformation des structures de la production historiographique est directement liée au régime nouveau de factualité qu'instaure Beveridge, dans la mesure où sa double fondation et dans l'érudition traditionnelle centrée sur les sources, et dans la construction statistique des données, fait que la factualité ne peut plus naître que de la collaboration de chercheurs provenant d'horizons que par ailleurs tout sépare. La rupture vient donc non pas de l'importance des moyens à la disposition de Beveridge⁸⁶, mais de l'utilisation qu'il fit de ces moyens, du soin qu'il eut de regrouper autour de lui des spécialistes de domaines très différents : de son souci, si l'on veut parler en termes

85. Cf. sa lettre du 30.04.1930 à John Van Sickle (in : Report 5) – je conserve le français un peu abrupt de Bujak : « Je confierais tout cet œuvre à mes élèves qui sont bien versés dans les problèmes, ils ont écrit de dissertations là dessus et possèdent des connaissances suffisantes de paléographie [...] Tout ce travail serait exécuter dans le délai de trois ans, si 5 personnes y participeraient, comme étude d'un siècle exige en moyenne le travail annuel d'un jeune homme [était prévue l'étude de trois villes, chacune sur cinq siècles] [...] Toute la subvention servirait exclusivement à payer les jeunes chercheurs aux archives ». On voit que l'incapacité à établir une véritable division du travail renvoie à l'absence de prise en compte de la démarche statistique dans l'élaboration de la factualité, puisque le seul travail envisagé est le dépouillement en archives.

86. Ceux-ci furent relativement limités tant que Beveridge ne fit pas financer son projet d'histoire des prix par la fondation Rockefeller, c'est-à-dire jusque 1929, même s'il avait antérieurement reçu un *grant* du Department of Scientific and Industrial Research britannique (W. H. BEVERIDGE, « Weather and Harvest Cycles », *op. cit.*, p. 429 n. 2), et avait en tant que directeur un accès privilégié aux fonds de la LSE.

actuels, de mener une enquête pluri-disciplinaire⁸⁷. En effet, si l'économiste qu'il est dirige le tout, assisté d'un secrétaire⁸⁸ qui assure la coordination (*keeping the two sides together*, tâche d'autant plus nécessaire que justement il s'agit de faire travailler ensemble des personnes n'en ayant pas l'habitude), ses collaborateurs se répartissent en deux groupes, *the statistical side* (une assistante à temps plein, F.J. Nicholas, et un calculateur à temps plein) et *the archivist side* (Hubert Hall dans une position mal définie mais qui étant donné son âge et son niveau hiérarchique n'est certainement pas celle d'un *assistant*, un *extractor* à temps plein et deux *extractors* correspondant à un trois-quart temps)⁸⁹. Ces deux groupes ne sont toutefois pas égaux, non seulement parce que les archivistes sont plus nombreux (ce d'autant plus que F.J. Nicholas est également chargée du secrétariat), mais aussi et surtout parce que leur fonction est plus prestigieuse, à en juger du moins par leurs caractéristiques personnelles, puisqu'à l'âge, au niveau hiérarchique et au sexe de Hubert Hall s'opposent la jeunesse et la féminité de Nicholas⁹⁰. On n'a donc pas

87. « It is essential that those who undertake the work [...] shall *between them* combine all the necessary techniques of the archivist, the statistician and the economist » (Report 1 : « Memorandum on Suggested History of Prices and Wages » (04/03/1929), § 4 ; le soulignement est de mon fait).

88. Concrètement une secrétaire, mais dont les fonctions correspondent à ce que l'on appelait « un secrétaire » et non pas « une secrétaire ».

89. Report 2 (« Memorandum on Organisation of Work on English Price History », F.J. Nicholas, 31/12/1929), § 1 ; Report 13 : « Memorandum on forms and methods evolved during the course of the study of English price history » (F.J. Nicholas, 10/06/1930).

90. De même, Earl Hamilton se charge lui-même du travail en archives (avec l'assistance d'un *native archivist working full time*) tandis qu'il délègue l'élaboration statistique des données à sa femme (pour un mi-temps) et à une *native girl* qui aide cette dernière (on notera que contrairement au collaborateur masculin, les deux collaboratrices ne sont pas désignées par des termes les définissant professionnellement, comme si leur tâche pour être

seulement à faire à une division du travail, mais à une division sexuée et par là même hiérarchisée du travail.

Par rapport à notre question principale – les modalités de construction de la factualité scientifique –, une telle division du travail n'est pas seulement, outre une condition désormais nécessaire, également le gage d'une productivité plus grande, mais représente aussi bien un danger. En effet, il ne peut y avoir confiance quant à la qualité de ce qui résulte de l'ensemble du processus de production historiographique, quant à, donc, son caractère de fait scientifique, que s'il y a certitude quant à la qualité de chacune des étapes du processus de production, assurées par des personnes distinctes. Or le système alors normal de certification de la qualité historiographique, le jugement par les pairs, avant tout par le biais de la recension⁹¹, ne pouvait

spécialisée n'était que faiblement professionnalisée) ; cf. Report 6 (Earl J. Hamilton, « Spanish Price Study : Sources, Personnel and Methods », 06/05/1930), § 2. Elsas quant à lui mentionne 10 collaborateurs masculins pour la « *verantwortungsvolle Aufgabe, die archivalischen Quellen zu exzerpieren* » (je souligne), et deux femmes pour la « *Bearbeitung des Materials* » (M. J. ELSAS, *Umriss einer Geschichte der Preise und Löhne in Deutschland vol. 1*, *op. cit.*, p. V) – activités sexuées très clairement hiérarchisées, comme le montre l'énumération des collaborateurs sur la page de garde du deuxième volume, qui aux hommes fait succéder les femmes (M. J. ELSAS, *Umriss einer Geschichte der Preise und Löhne in Deutschland vom ausgehenden Mittelalter bis zum Beginn des neunzehnten Jahrhunderts vol. 2*, Leiden, Sijthoff, 1940, p. I). Enfin, c'est son épouse que Posthumus remercie « for the many pains she has taken in connection with the statistical part » (N. W. POSTHUMUS, *Inquiry into the history of prices in Holland vol. 1*, *op. cit.*, p. X). Par contre, A. F. PRIBRAM, *Materialien zur Geschichte der Preise und Löhne in Österreich*, Wien, C. Ueberreuters Verlag, 1938, p. VI (Veröffentlichungen des internationalen wissenschaftlichen Komitees für die Geschichte der Preise und Löhne (Österreich), 1) mentionne comme collaborateurs d'une part Rudolf Geyer (qui travaillait aux archives de Vienne) et d'autre part Franz Koran (du *Bundesamt für Statistik*), qui ne sont toutefois pas exactement sur le même plan puisque seul le premier est docteur.

91. Sur l'importance centrale des recensions dans les pratiques académiques de l'époque : B. MÜLLER, « Critique

ici fonctionner, pour deux raisons : d'une part parce que dans la mesure même où il y avait division du travail, et parce que le travail historiographique est par définition production d'une publication, les différentes étapes, ne faisant pas l'objet de publications, ne pouvaient faire l'objet d'un contrôle par le biais des recensions ; d'autre part, parce que cette division du travail correspondait aussi à une organisation hiérarchique, le problème de la certification de la qualité perdait ce mode de résolution, fondamental parce que *a priori*, que représente la confiance accordée par défaut au travail d'un pair, confiance faisant ici place à la méfiance structurelle liée au rapport hiérarchique (qui plus est redoublé d'une domination économique, les collaborateurs de Beveridge n'étant pas des élèves mais des salariés). L'assurance que le produit de chaque étape du processus de production était de qualité ne pouvait donc plus venir que d'une formalisation et normalisation de chacune de ces étapes, indiquant exactement à chaque collaborateur la façon dont il devait procéder⁹², et rendant

bibliographique et stratégie disciplinaire dans la sociologie durkheimienne », *Regards sociologiques*, vol. 5, 1993, p. 9-23 ; et surtout B. MÜLLER, *Lucien Febvre, lecteur et critique, op. cit.*, p. 23-42, 115-138, 201-218 et 305-320.

92. Le « Memorandum on forms and methods evolved during the course of the study of English price history » de Nicholas, en date du 10 juin 1930 (Report 13), permet de voir jusqu'à quel degré de détail pouvaient aller les instructions : « 3) *Work on raw material prior to tabulation.* The complete sets of raw material together with a detailed report by the palæographer who has made the extracts are handed to Miss Nicholas. The first step is to give the dominical years equivalent to regnal years ; these and all other notes not in the original accounts are entered in a distinguishing ink. Pricing : this is the process of calculating the price per unit, where total quantity and value only are given ; of converting to the most common unit throughout where several are used, and of checking the prices per unit where total quantity, price per unit and total value are all available ; these prices are entered on the raw material sheets, again in a distinguishing ink ; all the calculated prices are checked (if possible by a second computer) ». On voit par ailleurs dans ce texte que, si les problèmes de contrôle impliqués par la division du travail aboutissent à la production d'un discours de la méthode, les

un contrôle ultérieur aisé⁹³ ; du caractère stratégique de ces instructions dans la construction de la factualité scientifique témoigne le fait qu'elles étaient reprises de manière plus ou moins développée dans l'introduction de la publication finale, afin de permettre au lecteur de s'assurer lui aussi ainsi de la qualité de chaque étape à travers la qualité des principes qui la guidaient, ou plutôt afin de créer un « effet de factualité »⁹⁴. Une telle standardisation du travail par son encadrement normatif impliquait une réflexion préalable poussée sur la façon dont devraient être traités tous les problèmes qui pourraient potentiellement être rencontrés – et l'une des raisons de la supériorité méthodologique de Beveridge sur ses contemporains est à chercher dans cette contrainte, impliquée par le nouveau processus de production historiographique qu'il mettait en place, d'une réflexion méthodologique suffisamment aboutie pour pouvoir faire l'objet d'énoncés univoques à propos de l'ensemble des sujets envisageables, remplaçant ce « flair » de l'historien dont les « pairs » se créditent entre eux.

Ici comme précédemment dans l'analyse de l'épistémologie, l'attention à la culture matérielle du travail historiographique est riche d'enseignements. En effet, de cette standardisation directive du processus de travail, la

problèmes de coordination qu'elle engendre aussi bien entre chercheurs de spécialités différentes ont eux pour conséquence, sous la forme de rapports d'étape, un discours des résultats (*a detailed report*). Autant dire que le processus de production nouveau initié par Beveridge a pour conséquence indirecte une production documentaire qui transforme profondément le travail de l'historien de l'historiographie, qui n'a plus pour seules sources des publications à partir desquelles il doit inférer, plus ou moins hypothétiquement, les méthodes et les choix qui ont présidé à leur confection.

93. « Jeder Arbeitsgang der Untersuchung unterlag der Kontrolle » (M. J. ELSAS, *Umriss einer Geschichte der Preise und Löhne in Deutschland vol. 1, op. cit.*, p. 90).

94. Henri Hauser va jusqu'à reproduire textuellement ses « Instructions pour les collaborateurs français » dans son introduction aux *Recherches et documents sur l'histoire des prix en France, op. cit.*, p. 5-19 en l'occurrence.

meilleure preuve est certainement dans ces feuilles qui ont remplacé les traditionnelles fiches, puisqu'elles sont en fait des formulaires pré-imprimés, qui guident le travail de collaborateurs qui n'ont plus qu'à remplir les espaces laissés vides. Ainsi les assistants de Beveridge travaillent-ils avec des *typed forms with ruled columns*⁹⁵, chez Hamilton « prices are recorded on forms containing a printed list of 44 commodities »⁹⁶, Elsas utilise un *Formular*⁹⁷, Pribram des *Aufnahmekarten mit feststehendem Vordruck*⁹⁸, et Hauser va jusqu'à publier les modèles qu'il a fait utiliser par ses collaborateurs⁹⁹, avant que les membres du Comité ne se décident à utiliser un formulaire identique, trilingue¹⁰⁰. On le voit à cet exemple : les nouvelles formes inventées par Beveridge ont, par le biais de son Comité international pour l'histoire des prix, été reprises dans l'Europe entière – ce qui m'amène à cette autre novation essentielle introduite par Beveridge : l'internationalisation du processus de production des faits historiographiques, ou plus exactement les nouvelles formes données à celle-ci.

B) Quelles formes pour l'internationalisation du processus de production scientifique ?

-
95. Report 2 : « Memorandum on Organisation of Work on English Price History » (F.J. Nicholas, 31/12/1929), § 3.
 96. Report 6 : « Spanish Price Study : Sources, Personnel and Methods » (Earl J. Hamilton, 06/05/1930), § 3.
 97. M. J. ELSAS, *Umriss einer Geschichte der Preise und Löhne in Deutschland vol. 1, op. cit.*, p. 87.
 98. A. F. PRIBRAM, *Materialien zur Geschichte der Preise und Löhne in Österreich, op. cit.*, p. XII.
 99. *Recherches et documents sur l'histoire des prix en France, op. cit.*, p. 16-17.
 100. H.-J. GERHARD et A. ENGEL, *Preisgeschichte der vorindustriellen Zeit, op. cit.*, p. 29.

Beveridge n'avait pas particulièrement fait preuve d'originalité en s'intéressant, après la première guerre mondiale, à l'histoire des prix, puisqu'à peu près au même moment d'autres chercheurs se lançaient, à travers tout le monde occidental, dans des entreprises similaires¹⁰¹. De même, le fait de rassembler autour de lui une poignée de collaborateurs n'avait rien de révolutionnaire, si par contre l'était la façon dont il organisa leur travail commun. À cette première rupture opérée au début des années 1920, Beveridge en ajoute une seconde en lançant, en janvier 1929, le projet d'un Comité scientifique international pour l'histoire des prix¹⁰². La novation tient ici bien sûr à la volonté de sortir l'histoire des prix du cadre national dans lequel elle était enfermée depuis ses origines, et qu'avaient

101. On pourrait dès lors être tenté de faire du premier des chercheurs à s'être engagé dans cette voie le héros de l'histoire des prix nouvelle manière – place qui reviendrait donc à Simiand, qui avait largement précédé Beveridge. Mais outre que Simiand fut méthodologiquement bien moins novateur que Beveridge, et intellectuellement (pour ce qui concerne l'histoire des prix) bien moins inventif que Labrousse ou Abel, ce qui ramène à peu de choses l'intérêt de son antériorité, celle-ci de toute façon ne serait significative que si elle avait eu un effet, et que si, donc, c'était à l'imitation de Simiand que d'autres chercheurs avaient investi ce domaine. Antériorité ne vaut, en matière historiographique, causalité, que pour autant qu'il y ait connaissance, ce qui ne semble pas avoir été le cas – en tout cas l'article de Simiand de 1915 n'est jamais cité.

102. Par une réunion à laquelle participent, à l'Institut britannique de Paris, « Sir William Beveridge (School of Economics, England), Professor E.F. Gay (Harvard University, United States), Dr. Moritz Elsas (Frankfort [sic], Germany), Professor Henri Hauser (University of Paris, France) and Dr. Friedrich Hertz (Vienna, Austria). Professor Aftalion of the University of Paris was also present » (Report 1 : « Memorandum on Suggested History of Prices and Wages (4.3.1929) », § 5). L'indication de H. HAUSER, « Un comité international d'enquête sur l'histoire des prix », *Annales d'histoire économique et sociale*, vol. 2, n° 7, juillet 1930, p. 384–385, selon laquelle c'est en février 1929 que Beveridge et Gay auraient pris contact avec lui pour qu'il participe au Comité, et qu'ensuite aurait eu lieu la réunion de Paris, est donc à corriger d'au moins un mois.

notamment illustré Thorold Rogers et de d'Avenel¹⁰³. Mais, là aussi, l'idée était dans l'air du temps, et ce non pas seulement parce que certains historiens des prix avaient déjà, pour leurs travaux personnels, adopté un cadre européen (Simiand, puis Abel)¹⁰⁴.

En effet, c'est le projet même d'une collaboration internationale autour de cet objet que, exactement au même moment que Beveridge, Lucien Febvre lance lui aussi, en collaboration avec Simiand¹⁰⁵. Si les protagonistes des deux

103. G. WIEBE, *Zur Geschichte der Preisrevolution des XVI. und XVII. Jahrhunderts*, Leipzig, Duncker & Humblot, 1895 (Staats- und Socialwissenschaftliche Beiträge, 2-2), qui s'appuyait sur les différents travaux nationaux publiés pour étudier la situation au niveau européen, est à cet égard l'exception qui confirme la règle.

104. Beveridge lui-même avait également d'abord envisagé de mener son enquête propre à l'échelle européenne, avant de préférer pour ce faire un travail en collaboration. En effet, dans sa « Note on Prices and Wages Enquiry in England » (s.d., entre mai 1927 et janvier 1928) il affirmait que « the results of this work [...] will include [...] comparative information as to wheat prices at least in other countries of Europe » (Report 1, Appendix A). Ses premiers articles d'histoire des prix portaient d'ailleurs sur l'Europe occidentale dans son intégralité : W. H. BEVERIDGE, « Weather and Harvest Cycles », *op. cit.* ; W. H. BEVERIDGE, « Wheat Prices and Rainfall in Western Europe », *op. cit.*

105. La lettre par laquelle il demande à François Simiand de bien vouloir assumer, en lien avec les *Annales* naissantes, la direction d'une enquête sur l'histoire des prix, n'est pas datée, mais le 24 septembre 1929 Febvre n'avait pas encore écrit à Simiand, dont il doutait de la capacité à mener le projet (B. MÜLLER ed., *Marc Bloch, Lucien Febvre et les « Annales d'histoire économique et sociale » : correspondance. Vol. 1 : 1928-1933, la naissance des « Annales »*, Paris, Fayard, 1994, p. 212), et la réponse de Simiand (qui s'excuse de son retard à répondre) est du 19 novembre 1929 (J.-P. RIOUX ed., « Une correspondance entre Lucien Febvre et François Simiand », *op. cit.*, p. 105-107 et 107-108) ; quant à la première ébauche, encore très floue, d'une « enquête » des *Annales* sur l'histoire des prix, elle remonte à septembre 1928 (B. MÜLLER ed., *Marc Bloch, Lucien Febvre et les « Annales d'histoire économique et sociale » : correspondance. Vol. 1, op. cit.*, p. 82). Si dans cette proposition épistolaire faite à Simiand Febvre ne fait aucune mention du caractère international de l'enquête qu'il envisage (pas plus, d'ailleurs, que d'une limitation nationale), celui-ci est par contre très

bords vont rapidement s'apercevoir que leurs entreprises font double emploi, puisque c'est vers Simiand que se tourne tout de suite lui aussi, pour « les questions de statistique générale et de méthodes comptables », Henri Hauser, « commissaire » de la branche française du Comité (et par ailleurs membre du comité de rédaction des *Annales*)¹⁰⁶, et que donc à l'annonce, dans les *Annales* de janvier 1930, de l'enquête initiée par Febvre et dirigée par Simiand, succèdera dès la livraison de juillet 1930 la présentation par Hauser du Comité¹⁰⁷, ceci toutefois ne peut suffire à expliquer que le projet issu des *Annales* soit finalement resté mort-né. En effet, d'une part, Hauser ne semble avoir aucunement pris ombrage du projet concurrent¹⁰⁸, ce qui aurait immanquablement obligé ses

clairement exprimé dans les articles par lesquels Febvre, une fois l'accord de Simiand obtenu, rend public son projet : L. FEBVRE, « Le problème historique des prix », *op. cit.*, et surtout L. FEBVRE, « L'afflux des métaux d'Amérique et les prix à Séville : un article fait, une enquête à faire », *Annales d'histoire économique et sociale*, vol. 2, n° 5, janvier 1930, p. 68–80. Curieusement, Alfred Pribram, dans son introduction au volume autrichien du Comité, fera de ces articles l'élément déclencheur du Comité (A. F. PRIBRAM, *Materialien zur Geschichte der Preise und Löhne in Österreich*, *op. cit.*, p. VIII), alors qu'il aurait dû être bien placé pour savoir que ce n'était pas le cas puisqu'il avait été contacté dès février 1929 (Report 1, Appendix B, lettre de Friedrich Hertz du 22/02/1929).

106. Report 7 (« Note sur l'organisation du travail en France » (1930/04/12), par Henri Hauser) : « par une coïncidence curieuse, M. Simiand, au moment où je l'ai entretenu de nos projets, venait d'accepter de diriger une enquête, précisément sur l'histoire des prix, dans la revue intitulée *Annales d'histoire économique et sociale* ».

107. H. HAUSER, « Un comité international d'enquête sur l'histoire des prix », *op. cit.*.

108. Report 7 : « on peut donc prévoir entre cette revue [les *Annales*] et le groupe français [du Comité] un constant et fécond échange de services ». On peut même penser qu'Hauser accordait plus de crédit au projet des *Annales* (« Les commissaires [du Comité] feront sagement, s'ils ne veulent retomber dans les erreurs passées, de travailler en étroit accord avec les organismes scientifiques comme les *Annales* » : *Ibid.*, p. 385), parce qu'il était contrôlé par deux historiens et non (comme le Comité) par deux

« jeunes » et strasbourgeois collègues Bloch et Febvre à y renoncer, puisqu'ils ne pouvaient se passer du soutien du premier détenteur de la chaire d'histoire économique et sociale de la Sorbonne pour leurs projets de rapatriement parisien qui les obsédaient tant. D'autre part, il est plus que douteux, vu le peu d'estime que nourrissaient Bloch et Febvre pour leur aîné¹⁰⁹, qu'ils aient considéré que son projet rendait superfétatoire le leur¹¹⁰ ; preuve en est que, malgré leur vif intérêt pour l'histoire des prix¹¹¹, ils ne

économistes (Beveridge et Gay), mais aussi parce qu'il faisait appel à un mode d'organisation de la recherche plus traditionnel, structuré autour de cette institution éprouvée qu'était la revue scientifique, et non autour d'une recherche sur « vaste projet, dont l'ampleur l'avait d'abord inquiété » (*Ibid.*, p. 384).

109. Ainsi Febvre, en juin 1928, critique-t-il son « besoin de vouloir être toujours de tout », tandis qu'en septembre 1930 il le traite de « polygraphe effrayant », au printemps 1931 « le trouve un peu léger depuis quelque temps », et en mars 1932 est « ahuri » par l'un de ses articles qui « est du roman », « fait de chic », « monstrueux ». Quant à Marc Bloch, il considère en mai 1934 que le volume publié par Hauser dans la collection *Peuples et Civilisations* est « assez insignifiant » (B. MÜLLER ed., *Marc Bloch, Lucien Febvre et les « Annales d'histoire économique et sociale » : correspondance. Vol. 1, op. cit.*, p. 28, 253, 276 et 309-310 ; *Marc Bloch, Lucien Febvre et les « Annales d'histoire économique et sociale » : correspondance. Vol. 2, op. cit.*, p. 97).

110. Voir cependant les remarques positives formulées par Marc Bloch à propos des « Instructions pour les collaborateurs français » rédigées par Hauser : M. BLOCH, « Comment recueillir les anciens prix », *Annales d'histoire économique et sociale*, vol. 3, n° 10, avril 1931, p. 227-228. Mais en 1933 encore Febvre, avec le soutien de Bloch, tentait d'obtenir de Simiand une « instruction sur les prix » (c'est-à-dire sur la manière de les étudier) qui aurait fait pièce à celles d'Hauser, ce à quoi Simiand se refusa, non que sur le fond il n'ait pas partagé les réticences de Febvre, mais par correction vis-à-vis de celui qui lui avait demandé sa collaboration (Bertrand MÜLLER ed., *Marc Bloch, Lucien Febvre et les « Annales d'histoire économique et sociale » : correspondance. Vol. 1, op. cit.*, p. 382 et 442).

111. Largement aussi grand chez Bloch que chez Febvre – si, d'ailleurs, c'est Febvre qui prit en main le projet d'enquête sur les prix, la conception en avait en fait été commune aux deux (« il nous semble depuis longtemps, à Bloch et à moi, qu'une 'enquête'

s'imposerait », écrivait Febvre à Simiand : J.-P. RIOUX ed., « Une correspondance entre Lucien Febvre et François Simiand », *op. cit.*, p. 106), et c'est en fait Marc Bloch qui lança ce projet et qui eut l'idée de recourir à Simiand (B. MÜLLER ed., *Marc Bloch, Lucien Febvre et les « Annales d'histoire économique et sociale » : correspondance. Vol. 1, op. cit.*, p. 82 et 203). Bloch écrivit beaucoup sur le sujet, et ce dès ses plus jeunes années : compte-rendu de W. T. LAYTON, *An Introduction to the Study of Prices, with Special Reference to the History of the Nineteenth Century*, London, Macmillan, 1912, dans la *Revue de synthèse historique*, 25, 1912, p. 105-107 ; « Les nombres-indices », *Annales d'histoire économique et sociale*, vol. 1, n° 3, juillet 1929, p. 429 (compte-rendu de R. PICARD, « L'observation des prix de gros et de détail, l'élaboration des indices, leur valeur », *Revue des études coopératives*, vol. 8, 1929, p. 25-50) ; « Prix et mesures : un exemple de recherche critique », *op. cit.* (compte-rendu de W. H. BEVERIDGE, « A statistical crime of the seventeenth century », *op. cit.*) ; « Comment recueillir les anciens prix », *op. cit.* (compte-rendu des « Instructions pour les collaborateurs français » du Comité, rédigées par Hauser) ; « Histoire d'un prix », *op. cit.* (compte-rendu de P. RAVEAU, « Coup d'œil sur le prix du froment du XIVe siècle à nos jours », *Revue d'histoire économique et sociale*, vol. 18, n° 3, 1930, p. 330-365) ; « Loyer de l'argent et crédits », *Annales d'histoire économique et sociale*, vol. 5, n° 1, janvier 1933, p. 100 (compte-rendu notamment de F. KÖPPLER, *Die « inflatorische » Wirkung der von Deutschland seit der Annahme des Dawesplanes im Auslande aufgenommenen Kredite*, Greifswald, Bamberg, 1929 (Greifswalder staatswissenschaftliche Abhandlungen, 35)) ; « L'expérience monétaire allemande », *Annales d'histoire économique et sociale*, vol. 5, n° 2, mars 1933, p. 211 (compte-rendu notamment de F. D. GRAHAM, *Exchange, Prices, and Production in Hyper-Inflation : Germany, 1920-1923*, Princeton, Princeton University Press, 1930) ; « La morale économique, le droit et la pratique : actions et réactions », *Annales d'histoire économique et sociale*, vol. 5, n° 3, mai 1933, p. 295-299 (compte-rendu de S. HAGENAUER, *Das « justum pretium » bei Thomas von Aquino : ein Beitrag zur Geschichte der objektiven Werttheorie*, Stuttgart, Kohlhammer, 1931 (Vierteljahrschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte : Beiheft, 24), et de A. SAPORI, « Il giusto prezzo nella dottrina di San Tommaso e nella pratica del suo tempo », *Archivio storico italiano*, vol. 7, n° 18, 1932, p. 3-56) ; « Le salaire et les fluctuations économiques à longue période », *Revue historique*, vol. 173, janvier 1934, p. 1-31 (compte-rendu notamment de F. SIMIAND, *Le salaire, l'évolution sociale et la monnaie : essai de théorie expérimentale du salaire*, Paris, F. Alcan, 1932 (Nouvelle bibliothèque économique : économie politique positive, statistique, histoire économique), et de

participeront pas aux travaux de la branche française du Comité, dont ils jugeaient sévèrement non seulement le « commissaire » mais aussi certains des collaborateurs dont il s'était entouré¹¹². Enfin, on peut difficilement penser

F. SIMIAND, *Recherches anciennes et nouvelles sur le mouvement général des prix*, *op. cit.*); « Prix normands », *Annales d'histoire économique et sociale*, vol. 7, n° 1, janvier 1935, p. 109–110 (compte-rendu notamment de R. JOUANNE, « Les monographies normandes et l'histoire des prix », *Normannia. Revue bibliographique et critique d'histoire de Normandie*, septembre 1931, p. 69–104); « À travers l'histoire des prix et des monnaies », *Revue de synthèse*, vol. 56, n° 3, décembre 1936, p. 233–237 (compte-rendu notamment de W. T. LAYTON, *An Introduction to the Study of Prices*, London, Macmillan, 1935, et de F. SIMIAND, *Inflation et stabilisation alternées : le développement économique des États-Unis des origines coloniales au temps présent*, Paris, Domat-Montchrestien, 1934); « Documents sur les prix », *Annales d'histoire économique et sociale*, vol. 9, n° 1, janvier 1937, p. 110–111 (compte-rendu de R. LATOUCHE, « Mélanges d'histoire dauphinoise 1 : Le mouvement des prix en Dauphiné sous l'Ancien Régime : étude méthodologique », *Annales de l'université de Grenoble. Section lettres-droit*, vol. 11, 1934, p. 5–19); « L'histoire des prix : Quelques remarques critiques », *Annales d'histoire sociale*, vol. 1, n° 2, avril 1939, p. 141–151 (compte-rendu de *Recherches et documents sur l'histoire des prix en France*, *op. cit.*, de M. J. ELSAS, *Umriss einer Geschichte der Preise und Löhne in Deutschland vol. 1*, *op. cit.*, et de E. J. HAMILTON, *Money, Prices, and Wages 1351-1500*, *op. cit.*); « Prix, monnaies, courbes », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, vol. 1, n° 4, octobre 1946, p. 355–357; ce à quoi l'on pourrait également ajouter ses très nombreux travaux relatifs à l'histoire monétaire. De l'intérêt de Bloch et Febvre pour l'histoire des prix témoignent également tous les articles et comptes-rendus de plumes autres que les leurs qu'ils ont fait paraître dans les *Annales* – pour un rassemblement commode de ces références, M.-A. ARNOULD, V. CHOMEL, P. LEULLIOT et A. SCUFFLAIRE, *Vingt années d'histoire économique et sociale : table analytique des « Annales » fondées par Marc Bloch et Lucien Febvre, 1929-1948 : augmentée des tables et index 1949-1951*, Paris, A. Colin, 1953, p. 227-229. Pour une présentation rapide de l'intérêt des *Annales* pour l'histoire des prix : A. BURGUIERE, *L'École des Annales : une histoire intellectuelle*, Paris, O. Jacob, 2006, p. 118-124.

112. Les personnes dont s'est entouré Hauser sont listées dans la « Note sur l'organisation du travail en France » de ce dernier (12/04/1930); les archivistes y sont particulièrement nombreux. Les

qu'une entreprise concurrente eût à elle seule pu suffire à faire reculer, et de façon aussi rapide et complète¹¹³, un homme tel que Lucien Febvre, pas précisément caractérisé par sa propension à abandonner ses projets¹¹⁴.

universitaires normaliens Bloch et Febvre ont ainsi identiquement éreinté la thèse de l'archiviste chartiste Y. BÉZARD, *La vie rurale dans le sud de la région parisienne de 1450 à 1560*, Paris, Firmin-Didot, 1929, et particulièrement ce qui y concernait l'histoire des prix, dans la mesure où elle ignorait complètement la nécessaire sérialité (FEBVRE Lucien, *Revue critique d'histoire et de littérature*, 96, 1929, p. 544-549 ; M. BLOCH, « La vie rurale », *op. cit.*, p. 116-120), thèse que pour sa part Hauser considérait « très bonne » (Report 7). De même Lucien Febvre parlait-il d'Henri Sée (ancien professeur d'université) comme d'un « crétin » (B. MÜLLER ed., *Marc Bloch, Lucien Febvre et les « Annales d'histoire économique et sociale » : correspondance. Vol. 1, op. cit.*, p. 275). Lucien Febvre et Marc Bloch, toutefois, consacreront aussi bien des notices très positives à des articles d'histoire des prix dus à la plume d'autres collaborateurs d'Hauser, René Jouanne et Robert Latouche, tous deux archivistes, et dont ils n'omettront d'ailleurs pas de rappeler leur collaboration au Comité : L. FEBVRE, « Chiffres faux, courbes vraies ? », *op. cit.* (compte-rendu de R. JOUANNE, « Les monographies normandes et l'histoire des prix », *op. cit.*) ; M. BLOCH, « Prix normands », *op. cit.* (compte-rendu du même travail) ; M. BLOCH, « Documents sur les prix », *op. cit.* (compte-rendu de R. LATOUCHE, « Mélanges d'histoire dauphinoise 1 : Le mouvement des prix en Dauphiné sous l'Ancien Régime : étude méthodologique », *op. cit.*). Enfin, Bloch et Febvre publieront dans les *Annales* la brève note technique d'un troisième collaborateur de Hauser, lui aussi archiviste : A. MIROT, « Prix de grains et prix de rentes en grains », *Annales d'histoire économique et sociale*, vol. 3, n° 4, 1931, p. 551-552.

113. La rubrique « Le problème historique des prix » disparaîtra des *Annales* dès 1931.

114. Que l'on pense à sa candidature maintes fois renouvelée au Collège de France ou à la brutale obstination avec laquelle, en dépit des objurgations de Bloch, il continua à faire paraître les *Annales* dans la France occupée. Cf. respectivement Christophe CHARLE et Christine DELANGLE ed., « La campagne électorale de Lucien Febvre au Collège de France (1929-1932) : lettres à Edmond Faral », *Histoire de l'éducation*, vol. 34, mai 1987, p. 49-69 ; et B. MÜLLER ed., *Marc Bloch, Lucien Febvre et les « Annales d'histoire économique et sociale » : correspondance. Vol. 3, op. cit.*, p. XX-XXV.

Si les *Annales* ont renoncé à leur projet, ce ne peut donc être que pour des raisons plus essentielles que la simple existence d'une entreprise concurrente. Il s'agit d'une part, entre Simiand et Febvre, de divergences de fond (certes sans doute redoublées d'un conflit d'ego) quant à ce que l'histoire des prix doit être, Simiand ne se reconnaissant pas dans les principes méthodologiques énoncés par Febvre (sans que ce dernier l'ait consulté) dans la livraison des *Annales* qui annonçait leur « enquête » commune¹¹⁵. Mais surtout, si Febvre s'efface si facilement, c'est vraisemblablement qu'il a perçu combien le projet de cet autre entrepreneur scientifique qu'était Beveridge¹¹⁶

115. Pour la réaction de Simiand, en date du 5 août 1930, cf. J.-P. RIOUX ed., « Une correspondance entre Lucien Febvre et François Simiand », *op. cit.*, p. 109-110 : « Vous m'avez demandé si j'aurais accepté en principe la charge de diriger, m'aviez-vous dit, des recherches sur l'histoire des prix. J'avais compris que diriger voulait dire donner des directions. [...] Votre article introductif aux études sur l'histoire des prix contient une suite de jugements sur les travaux passés, d'abord, et, plus gravement, une série de 'directions' recommandées aux chercheurs, qui sont, je dois le dire, assez différents et, pour certains décisifs, exactement contraires à ceux que je voulais présenter ». L'opposition intellectuelle entre Febvre et Simiand ne se borne d'ailleurs nullement à ce seul projet, et paraît bien principielle, puisqu'à propos d'un projet d'article de Simiand dans les *Annales*, portant sur la matière de ce qui formera en 1932 son *Le salaire, l'évolution sociale et la monnaie*, projet qui avait été initié par Febvre avant qu'il ne le retoque, Simiand note : « Telle ou telle de vos remarques qui vous paraissent rendre ces fragments impubliables sont justement les conclusions auxquelles je tiens et qui sont les conditions de preuve auxquelles, pour aboutir à des conclusions valables, il est indispensable de se soumettre » (*Ibid.*, p. 110). Simiand ne donnera d'ailleurs jamais d'article aux *Annales*.

116. Les parallèles entre les deux hommes sont frappants – et l'on peut notamment considérer que, *mutatis mutandis*, Febvre a refait après 1945, en créant la VI^e section, ce qu'avait réalisé Beveridge après 1919 en réorganisant de fond en comble la LSE, les deux, significativement, s'appuyant pour ce faire et sur le même contexte d'immédiate-après-guerre mondiale, et sur le même financement (Rockefeller). Mais bien sûr cette proximité ne doit pas pour autant amener à ignorer tout ce qui pouvait opposer le haut fonctionnaire devenu économiste à l'historien de profession – et notamment le rythme de leur carrière, celle de Febvre, tout entière

avait de bien plus grandes chances de s'imposer face au sien, non pas seulement parce qu'il était déjà concrètement plus abouti¹¹⁷ mais surtout parce qu'il paraissait principiellement supérieur en raison des formes novatrices d'organisation du travail international qu'il proposait. Sur ce point, les deux projets se distinguaient aussi bien par les objectifs qu'ils se fixaient que par les moyens, intrinsèquement liés à ces objectifs, par lesquels ils se proposaient de les atteindre.

Pour Febvre, le problème à résoudre était le suivant : « la recherche [en histoire des prix] demeurera, comme par le passé, stérile, si tous ceux qui s'en chargent ne se pénètrent pas d'un esprit commun »¹¹⁸. Il s'agissait ainsi d'une part de définir cet « esprit commun », c'est-à-dire de s'entendre sur une méthodologie et des objectifs partagés (sans volonté particulière de formalisation de ces éléments, dans la mesure où il ne s'agissait pas de les rendre contraignants¹¹⁹), et d'autre part de l'insuffler chez les personnes concernées – en aucune façon donc il n'était question de mettre en place des structures de recherche dédiées, ce qui permettait d'éviter toute interrogation sur leur mode de financement. Pour atteindre simultanément

effectuée dans le champ académique, s'y étant déplacée progressivement des fonctions les plus intellectuelles vers les fonctions les plus organisatrices (déplacement qui se perçoit aussi bien à l'intérieur même de ce dernier registre, avec d'abord la création des *Annales*, puis la direction de l'*Encyclopédie française*, et enfin la création de la VI^e section), tandis que l'activité académique de Beveridge, de nature intellectuelle mais surtout organisatrice, fut encadrée par un long début et une longue fin de carrière tout entiers consacrés à l'administration non académique.

117. La question du financement du Comité était réglée depuis février 1930 (Report 3 : William Beveridge, « Letter of invitation to join the Committee », 04/02/1930).

118. L. FEBVRE, « L'afflux des métaux d'Amérique et les prix à Séville », *op. cit.*, p. 79.

119. On ne peut que mesurer l'ampleur de l'écart entre « l'esprit commun » recherché par Febvre et les « instructions aux collaborateurs » dont j'ai déjà décrit le rôle central dans l'entreprise de Beveridge.

ces deux objectifs, Febvre entendait recourir, outre à la revue dont il disposait et qui se prêtait à merveille et au débat et à la diffusion (si par contre elle ne pouvait jouer aucun rôle dans la formation du consensus), à la forme d'organisation de la collaboration scientifique internationale alors usuelle, développée déjà bien avant la première guerre mondiale : le Congrès international¹²⁰. L'épuisement de la formule toutefois, dû à son institutionnalisation et à sa routinisation croissantes, la rendant de moins en moins apte à être quoi que ce soit d'autre qu'une simple grand-messe, n'échappait pas à Febvre, quoiqu'il fut incapable de lui trouver un remède autre que de façade, purement verbal : « un Congrès ou – ce mot de Congrès est si discrédité par tant d'entreprises hasardeuses et en grande partie inutiles – une Conférence technique internationale d'historiens »¹²¹. On le voit, Febvre avait en fait défini les objectifs de son entreprise en fonction des moyens qu'il avait à sa disposition (les *Annales*) ou qui plus généralement étaient à la disposition de la communauté des historiens (la forme « Congrès international »), sans méconnaître la limitation de ces

120. Le premier congrès international des sciences historiques date de 1898, et si celui de statistique remonte à 1853 ce n'est toutefois qu'en 1886 qu'est apparu sous sa forme « moderne » le congrès international de statistique. On se reportera respectivement à : K. D. ERDMANN, *Die Ökumene der Historiker : Geschichte der Internationalen Historikerkongresse und des Comité International des Sciences Historiques*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1987 (Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften in Göttingen, Philologisch-Historische Klasse ; Folge 3, 158) ; É. BRIAN, « Transactions statistiques au XIXe siècle : mouvements internationaux de capitaux symboliques », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 145, 2002, p. 34-46, particulièrement p. 43-46, pour le premier âge des congrès internationaux de statistique ; et enfin à J. W. NIXON, *A History of the International Statistical Institute (1885-1960)*, The Hague, International Statistical Institute, 1960, pour le second âge des congrès internationaux de statistique.

121. L. FEBVRE, « L'afflux des métaux d'Amérique et les prix à Séville », *op. cit.*, p. 80.

derniers, mais sans imaginer qu'il pût être possible de tenter la dépasser.

Tout au contraire, Beveridge fixe d'abord les objectifs qu'il entend atteindre, pour à partir de là inventer des formes d'organisation de la recherche qui leur soient ajustées¹²². Beveridge, en effet, ne cherche pas, comme l'habitude s'en était alors ancrée, à faire collaborer à travers différents pays, en les amenant à se connaître et à s'entendre, des personnes qui jusque là menaient de façon indépendante des recherches sur le même objet, ceci parce que son but était bien plutôt d'initier une série de travaux afin de mieux pouvoir les contrôler en les maîtrisant dès leur conception même¹²³. À cet égard, le fait que, des personnes qu'il pressent comme ses commissaires nationaux¹²⁴, aucune, en un apparent paradoxe, ne se soit précédemment illustrée dans le domaine de l'histoire des prix, renvoie vraisemblablement moins et au caractère cloisonné des historiographies nationales et à la faiblesse des réseaux académiques de cet ancien *civil servant* qu'est Beveridge (il n'appartient alors au milieu universitaire que depuis une dizaine d'années, et plutôt comme économiste que comme historien), qui se seraient conjugués pour lui rendre impossible le repérage des personnes les plus

122. La différence entre ces deux approches tient bien évidemment au fait que, si Febvre n'avait jamais préalablement au lancement de l'enquête des *Annales* mené de travaux en histoire des prix, Beveridge par contre s'y consacrait depuis de longues années, et savait donc avec précision ce qu'il désirait atteindre.

123. Beveridge établit très clairement, lors de la première conférence plénière du Comité, qu'il conçoit celui-ci avant tout comme l'instrument de son contrôle personnel (en tant que président): «for the purpose of controlling international coordination, samples of all original extracts should be sent to the Scientific Committee [c'est-à-dire à son siège à la LSE], copies of all tabulations from these extracts into lists of prices [...] should also be sent. [...] He [the Chairman] and the Secretary [Nicholas] should be available to visit the representatives in their own countries when this seems desirable » (Report 14 : « Report of Conference held at the LSE on May 19th and 20th, 1930 »).

124. Cf. page 63.

qualifiées, qu'au caractère contingent (voire néfaste), par rapport à ses objectifs, de la qualification préalable de ses commissaires dans le domaine. En effet, il attend surtout d'eux qu'ils acceptent la méthodologie qu'il propose, et qu'ils la fassent appliquer par les collaborateurs dont ils sont appelés à s'entourer¹²⁵. Or, pour ce faire, il est justement préférable de recourir à des personnes qui, faute d'expérience dans le domaine, n'ont pas d'idées particulièrement arrêtées sur le sujet – et la réticence de Beveridge et Gay face aux financements que, une fois au courant de l'existence du Comité, demanderont d'une part le Polonais Franciszek Bujak et d'autre part le Suédois Gösta Bagge afin de leur permettre d'avancer leurs travaux déjà entamés en histoire des prix, est à cet égard on ne peut plus révélatrice de ce que le but de notre duo n'était pas l'encouragement des études d'histoire des prix en général, mais la réalisation d'un type bien précis, par eux contrôlé, d'histoire des prix¹²⁶. L'inconvénient toutefois de cette

125. Ainsi la première conférence plénière du Comité (19-20/05/1930) stipule-t-elle que « as to the form the extracts were to take, it was decided to circulate a full description of the method used in the case of the English study » (Report 14 : « Report of Conference held at the LSE on May 19th and 20th, 1930 »). Il s'agira du Report 13 (sic), le « Memorandum on forms and methods evolved during the course of the study of English price history » de 48 pages terminé par F. J. Nicholas le 10/06/1930 ; l'inversion de l'ordre des *reports* par rapport à l'ordre chronologique est sans doute liée au fait que le compte-rendu de la conférence n'a pas été finalisé avant que Nicholas ait terminé le *memorandum* qui lui avait été demandé lors de la conférence.

126. À propos de Bujak, qui travaillait avec ses assistants depuis déjà six ans sur l'histoire des prix polonais, « the chairman [Beveridge] advanced the view that it was not certain if any funds would be available ; he did not think Poland could be added to the investigations as a separate country » (Report 14 : « Report of Conference held at the LSE on May 19th and 20th, 1930 »). Aussi bien Bujak, dans sa demande initiale de financement, avait-il manifesté un refus assez net d'adapter sa méthode de travail aux exigences du Comité : « Le programme générale [sic] des recherches américaines [sic] serait à accepter si cela était [sic] à souhaiter » (Report 5, lettre de Franciszek Bujak à John Van Sickle [*assistant*

façon de procéder, inconvénient que Beveridge vraisemblablement n'avait pas prévu, est que ces personnes, à force d'être extérieures au champ d'études, risquent de ne plus être en mesure ni de repérer les points nodaux de la méthodologie proposée par Beveridge, ni encore moins d'en comprendre les raisons, et ainsi ni capables ni désireuses de les mettre en œuvre. Ce fut clairement le problème qui se posa avec Pribram et Hauser, or le choix comme commissaire national d'un Henri Hauser – mais la même démonstration pourrait être effectuée à propos de Pribram – montre combien Beveridge cherchait moins à s'assurer une collaboration intellectuelle (qu'il eût plutôt trouvée en France chez Simiand ou Labrousse, voire Bloch ou Febvre) qu'une position institutionnelle – Hauser, professeur à la Sorbonne, et détenteur de la seule chaire française d'histoire économique, était alors *la* personne de

director des Social Sciences à la fondation Rockefeller], 30/04/1930). Le refus de Beveridge est d'autant plus significatif que Bujak ne demandait que 5400 \$ (soit 2% du financement total), que ses travaux étaient recommandés par Malinowski, collègue de Beveridge à la LSE (Report 5, lettre de John van Sickle à Beveridge, 13/05/1930), et qu'il était un personnage fort influent (après avoir été délégué de la Pologne à la conférence de Versailles, il était devenu ministre de l'Agriculture : A. K. SHELTON, *The Democratic Idea in Polish History and Historiography*, *op. cit.*, p. 81-85 et 114). Effet peut-être d'une division du travail (et des décisions désagréables à prendre) entre les deux co-directeurs, c'est Gay qui se charge au même moment de retoquer la demande de subvention de Gösta Bage (que ce refus n'empêchera pas de publier à partir de 1933 ses *Wages in Sweden, 1860-1930*, fort qu'il était du soutien de l'Institut de sciences sociales de l'université de Stockholm), et ce d'une manière qui exprime clairement que toute demande de soutien de projets extérieurs sera appelée à subir le même sort, sauf s'ils renoncent à leur autonomie méthodologique : « Those who originated the scheme of the present study hoped that it might succeed in setting up, first, new critical standards [...] Whenever offers come from outside, or requests for cooperation arrive, he thought the chairman should be free to inform the applicants of the committee's desire to obtain comparable materials and ask them to cooperate by using the same methods » (Report 14 : « Report of Conference held at the LSE on May 19th and 20th, 1930 »).

référence en France pour ce qui était de l'histoire économique en général¹²⁷. En effet, le but de Beveridge n'était que de se procurer un commissaire disposant et des réseaux permettant de recruter des collaborateurs compétents, et d'une autorité suffisante pour plier ces

127. Raison pour laquelle Gay lui avait demandé de participer au comité de rédaction du *Journal of Economic and Business History* qu'il avait fondé en 1928, en tant que l'un des deux membres non anglophones (l'autre étant Allemand – il s'agissait d'intégrer ainsi les deux plus grands pays universitaires non anglophones). Il est d'ailleurs vraisemblable que ce soit par l'entremise de Gay que Beveridge connaissait Hauser, les liens de Hauser avec les États-Unis ayant toujours été plus forts qu'avec l'Angleterre – ainsi avait-il été en 1899 le premier non-anglophone à publier dans l'*American Historical Review*, et en 1904 l'université de Chicago lui avait proposé un poste de *visiting professor*, ce qu'aucune université états-unienne n'avait encore fait à l'égard d'un historien français ; mais si Hauser avait en 1923 été *exchange professor* à Harvard, où il avait entre autres enseigné dans le département d'économie (pour tout ceci, J. L. HARVEY, « Henri Hauser et les historiens américains pendant l'entre-deux-guerres », dans *Henri Hauser (1866-1946) : humaniste, historien, républicain*, S.-A. MARIN et G.-H. SOUTOU (dir.), Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006, p. 245–266 (Mondes contemporains), en l'occurrence p. 249-252), il n'est pas certain qu'il ait à cette occasion fait la connaissance de Gay, qui en ces années avait renoncé à sa chaire (mais était néanmoins membre du conseil de surveillance de l'université, mais quand bien même cela n'aurait-il pas été le cas que Gay, de retour à Harvard dès l'année suivante (sur la carrière de Gay en ces années : E. J. HAMILTON, « Memorial : Edwin Francis Gay », *op. cit.*, p. 411), aura entendu parler d'Hauser par ses collègues (H. HEATON, *A Scholar in Action : Edwin F. Gay*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1952, qui ne traite quasiment pas de l'investissement de Gay dans le Comité – cf. p. 213-214 – ne permet pas de trancher la question). I. LESCENT-GILES, « Henri Hauser et la Grande-Bretagne », dans *Henri Hauser (1866-1946) : humaniste, historien, républicain*, S.-A. MARIN et G.-H. SOUTOU (dir.), Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006, p. 211–231 (Mondes contemporains) (p. 218-225 sur le Comité), peu informative, et qui doit être lue avec précaution, ne permet pas de trancher la question de l'origine des rapports entre Hauser et Beveridge, c'est-à-dire de leur caractère direct ou au contraire médiatisé par Gay.

derniers à ses exigences méthodologiques¹²⁸, qui devaient elles-mêmes être reprises de Beveridge¹²⁹.

Mais c'est dans le choix initial des commissaires des pays vaincus, par rapport auxquels sans doute il était moins nécessaire de ménager les susceptibilités nationalo-académiques, que s'exprime le plus clairement le fait que Beveridge attend avant tout obéissance des personnes qu'il intègre à son Comité ; en effet, avec Friedrich Hertz pour l'Autriche et Moritz Elsas pour l'Allemagne, deux *Privatgelehrte*, docteurs sans postes universitaires, il s'assurait des personnes à sa main, ne serait-ce que par leur dépendance financière complète à son égard. Que les deux aient été juifs ne doit par contre pas être interprété comme une caractéristique qui aurait été volontairement utilisée par Beveridge pour s'assurer des collaborateurs d'autant plus attentifs à ses *desiderata* qu'ils auraient été en voie de

128. Comme l'écrit Friedrich Hertz à Beveridge le 16/02/1929 : « a Professor is in a much better situation because he can make use of the work of his pupils. [...] He [= Pribram] would be excellent for selecting the right people and he is very much respected by everybody » (Report 1, Appendix B).

129. Ainsi Pribram commence-t-il son premier rapport, sur *l'Organisation der österreichischen Preis- und Lohnstatistik* (11/05/1930 = Report 8), par cet avertissement, qui sera ensuite rappelé à propos de points précis : « Allgemeine Grundsätze : die wissenschaftliche Leitung sowie die Erhebung und Aufarbeitung der Daten erfolgt [sic] in der Hauptsache nach den Bestimmungen des 'Memorandum on organisation of work on English price history' » de F.J. Nicholas, l'assistante de Beveridge (celui-ci, qui est du 31/12/1929, forme le Report 2). De même la première phrase de la « Note sur l'organisation du travail en France » de Hauser (12/04/1930 = Report 7) est-elle la suivante : « J'ai réfléchi à l'organisation du travail en ce qui concerne la France, compte tenu des conditions propres à ce pays, et tout en m'inspirant néanmoins du plan britannique exposé dans la note du 31 XII 29 de Miss F. J. Nicholas ». Ces deux déclarations de principe sont l'effet de l'action de Beveridge, qui avait pris soin, dès l'acceptation du projet par la fondation Rockefeller, d'envoyer aux différents responsables nationaux non seulement ce *memorandum* mais aussi trois de ses articles d'histoire des prix, en guise de modèle à suivre (Report 3 : William Beveridge, « Letter of invitation to join the Committee », 04/02/1930).

marginalisation croissante dans leur champ académique, et donc désireux de s'ouvrir des perspectives à l'étranger (tous deux seront d'ailleurs finalement contraints à l'exil) ; en effet, cela serait par trop contradictoire avec le fait qu'en 1933 Beveridge fut le principal initiateur de l'*Academic Assistance Council*, créé pour aider les universitaires forcés à l'exil par les nazis¹³⁰. Par contre, cette caractéristique sociale explique leur difficulté à s'insérer dans le milieu académique germanique de l'entre-deux-guerres, et peut donc être considérée, puisqu'elle déterminait leur statut de *Privatdozenten*, comme cause médiate du choix de Beveridge – qui n'a toutefois pas été jusqu'à choisir comme commissaires des femmes, catégorie sociale faisant alors l'objet d'un plus fort ostracisme encore dans le champ académique, et ce pas seulement en Allemagne. Enfin, pour Elsas l'étude des prix était loin d'être un terrain inconnu (si l'analyse des prix historiques, elle, l'était) puisqu'il s'était fait connaître des cercles économiques en publiant, chaque mois de 1919 à 1923 (donc y compris pendant l'épisode hyperinflationniste), *Der Stand der Kosten der Lebenshaltung: Indexziffern über die Kosten der Lebenshaltung einer vierköpfigen Familie*¹³¹ ; il présentait donc l'avantage de paraître combiner une docilité matériellement garantie avec une compétence spécifique, toutefois suffisamment extérieure au champ de l'histoire des prix pour ne pas devoir interférer avec les choix méthodologiques de Beveridge.

Beveridge ne cherchait donc nullement à accumuler le capital symbolique de collaborateurs prestigieux¹³² –

130. D. ZIMMERMAN, « The Society for the Protection of Science and Learning and the Politicization of British Science in the 1930s », *Minerva*, vol. 44, n° 1, mars 2006, p. 25–45.

131. U. SCHEURLE, « Elsas, Moritz Julius », dans *Biographisches Handbuch der deutschsprachigen wirtschaftswissenschaftlichen Emigration nach 1933*, H. HAGEMANN (dir.), München, Saur, 1999, p. 138–139.

132. Comme le fera au contraire François Simiand avec sa « commission des statistiques historiques », organisée à partir de

mais que ce prestige même rendait autonomes – parce qu’il ne visait qu’à se former une équipe qui appliquerait ses plans. Pour cela, le plus simple (et le plus congruent avec l’habitus de haut fonctionnaire de Beveridge) était encore d’en recruter les membres parmi des personnes dont l’infériorité hiérarchique ne ferait aucun doute ; et à défaut, lorsque les usages académico-politiques du temps, qui faisaient de la recherche organisée internationalement une coopération menée sur un pied d’égalité entre nations (et particulièrement entre celles des vainqueurs)¹³³, empêchaient de procéder ainsi¹³⁴, la contrainte qui en

septembre 1930 dans le cadre du Congrès international de statistique, et pour laquelle il s’adjoindra Willcox, vice-président de l’institut international de statistique, le comte Yanagisawa (président de la commission du budget à la chambre des pairs japonaise, président du conseil municipal de Tokyo, et président du comité d’organisation du Congrès de 1930 : T. HASEGAWA, « Yasutoshi Yanagisawa (1870-1936) », *Bulletin de l’institut international de statistique*, vol. 28, n° 1, 1938, p. 253–255), et... Beveridge ! Cf. F. SIMIAND, « Des possibilités de recherches statistiques historiques », *Bulletin de l’institut international de statistique*, vol. 25, n° 1, 1932, p. 142–144, en l’occurrence p. 144.

133. Pratique qui se repère bien dans l’organisation du Comité, où chaque commissaire est là moins au titre d’une aire géographique de recherches qu’à celui de représentant d’une nation souveraine, à laquelle il se doit donc d’appartenir – raison pour laquelle Hamilton, citoyen états-unien, n’aura jamais au titre de son travail sur l’Espagne le statut de *representative* qui était celui des autres responsables sectoriels, et ne sera de ce fait formellement pas membre du Comité. Cf. Report 4 (A.H. Cole, « Memorandum on the financial arrangements for the international study of price history », 17/02/1930) : « The representative of each country on the International Committee (and, in the case of Spain, Dr. Hamilton) » ; Report 14 (« Report of Conference held at the LSE on May 19th and 20th, 1930 ») : « Following representatives were present : Professor Gay (America), Professor Pribram (Austria), Professor Hauser (France), Dr. Elsas (Germany). Were also present : Dr. Hamilton (delegate [of the Committee] for Spain) ».

134. Ce qui ne vaut en fait que dans le cas de Hauser, le remplacement du *Privatgelehrter* Hertz par le professeur à l’université de Vienne Pribram s’expliquant autrement – en l’occurrence par le fait que la fondation Rockefeller avait pour représentant en Autriche Pribram, et qu’il était donc, pour espérer

résultait de s'adjoindre des pairs était tournée de façon à la transformer en atout permettant d'accéder aux ressources académiques locales, tandis que les effets potentiellement néfastes de cette contrainte se trouvaient neutralisés par le choix d'historiens peu engagés dans le champ de l'histoire des prix, et donc non susceptibles d'y occuper des positions incompatibles avec celles que Beveridge entendait promouvoir¹³⁵. Tout ceci, bien sûr, dans l'idéal – mais l'on verra dans la dernière partie que la réalité des rapports entre

obtenir le soutien (financièrement essentiel) de celle-ci, difficile de l'ignorer, parce que ce « oldest and without doubt most famous of our [= Austrian] historians » aurait sans doute mal accepté de se voir préférer son inférieur en âge et en grade. Cf. pour tout ceci Report 1, Appendix B, lettres de Friedrich Hertz à William Beveridge en date du 16/02/1929 et du 22/02/1929.

135. Le cas d'Hamilton est intermédiaire, et à vrai dire quelque peu spécifique. En effet, s'il était fort jeune (il n'avait que 30 ans au moment du lancement du projet) il était déjà en poste (à l'université Duke) ; surtout, il avait une expérience préalable en histoire des prix, ce qui le distinguait de tous les autres responsables de projets nationaux choisis par Beveridge. C'est qu'il était impossible à Beveridge d'ignorer ce protégé de Gay (« at whose suggestion the present study was undertaken », dira Hamilton dans la préface de son *American Treasure and the Price Revolution in Spain, op. cit.*, p. XI), dont la thèse avait été dirigée par un élève de Gay, Usher (sur la filiation Gay-Usher-Hamilton : E. S. MASON et T. S. LAMONT, « The Harvard Department of Economics from the Beginning to World War II », *The Quarterly Journal of Economics*, vol. 97, n° 3, août 1982, p. 383–433, en l'occurrence p. 405). En effet, non seulement Gay était le *representative* des États-Unis auprès du Comité, mais il fournissait aussi et surtout à Beveridge l'un de ses principaux points d'accès à la Rockefeller, ce qui explique l'importance du rôle que lui reconnut Beveridge dans le fonctionnement du Comité, dont Gay sera de fait le codirecteur, et où il fera nommer un autre de ses élèves (Cole) comme chargé des finances. En conséquence de ce rôle majeur et des confusions qu'il pouvait entraîner, Gay ira jusqu'à être présenté dans certaines recensions états-uniennes des travaux du Comité comme son directeur (GRAS N.S.B., recension de W. H. BEVERIDGE, *Prices and wages in England from the twelfth to the nineteenth century. Vol. 1 : Price Tables : Mercantile Era, op. cit.*, in : *The American Economic Review*, 30-1, March 1940, p. 139-141 – Gras était lui aussi élève de Gay).

Beveridge et ses commissaires nationaux fut souvent fort différente de ce qu'il avait pu en espérer.

C) Financement privé, ou non-financement public ?

La rupture qu'introduit Beveridge dans l'organisation internationale du travail scientifique revient donc à y appliquer des formes de subordination qui jusque là n'existaient qu'à l'échelon national, parce qu'elles semblaient impossibles à un niveau international qui ne pouvait être que collaboratif dans la mesure où les échanges scientifiques internationaux n'étaient compris que comme un décalque des rapports politiques entre nations souveraines, parce qu'ils n'étaient effectivement que l'un des aspects de la politique culturelle de ces dernières¹³⁶. L'élément déterminant de cette rupture réside dans la capacité à assurer à l'entreprise un financement lourd (250.000 dollars sur 5 ans, soit en valeur d'aujourd'hui environ 3 millions de dollars)¹³⁷, vecteur de la

136. Pour une étude détaillée de la politique française en la matière, cf. C. CHARLE, *La république des universitaires (1870-1940)*, Paris, Éditions du Seuil, 1994, p. 345-368 (L'Univers historique).

137. Pour la répartition prévisionnelle de cette manne entre les pays et les années, cf. Report 14 (« Report of Conference held at the LSE on May 19th and 20th, 1930 »). Pour la conversion : Officer (Lawrence H.), Williamson (Samuel H.), « Purchasing Power of Money in the United States from 1774 to 2007 », www.measuringworth.com, 2008. Pour comparaison, le premier financement qu'avait obtenu le *National Bureau for Economic Research* (NBER) états-unien, en 1920, était de 45.000 \$ sur trois ans, et la même année 1929 il obtint de la Rockefeller Foundation 375.000 \$ sur 5 ans (M. RUTHERFORD, « « Who »s afraid of Arthur Burns ?' The NBER and the foundations », *Journal of the History of*

subordination des branches nationales par rapport au Comité¹³⁸ – mais aussi bien, à l'intérieur de chacune, des collaborateurs à l'égard du commissaire. Mais le remplacement de la collaboration internationale par la division internationale hiérarchisée du travail (avec un Beveridge édictant des principes de méthode que les différents projets nationaux se devaient ensuite d'appliquer), permis par ce financement, n'était lui-même acceptable qu'en raison de la nature particulière, tout aussi

Economic Thought, vol. 27, n° 2, juin 2005, p. 109–139, en l'occurrence p. 112 et 115).

138. Beveridge avait pris soin de préciser dans sa demande de financement à la fondation Rockefeller que, si « the body providing the funds can either grant separate funds to each of the countries to be covered, or make a single grant for all the countries », la seconde solution lui paraissait nettement préférable (Report 1, Appendix C : « Note on Finance »). Non seulement sa suggestion fut entérinée, mais le *financial representative* du Comité (A.H. Cole, alors en poste à Harvard, chargé de la gestion quotidienne des finances, mais dont l'autonomie du reste devait être restreinte, étant donnée notamment sa subordination à l'égard de Gay dont il était l'élève) refusait de se lier les mains en quelque manière que ce soit pour tout ce qui concernait l'affectation des fonds entre les pays, afin de conserver à l'égard des différentes branches nationales ce moyen de pression. Ainsi stipule-t-il clairement lors de la première conférence plénière du Comité que « there is no necessity [...] of equal division of funds among the several countries [...] Secondly there is no relationship other than that suggested by the progress of the work between the allocation of one year to that of the succeeding year, a new deal should be made each year without consideration of the past » (Report 14 : « Report of Conference held at the LSE on May 19th and 20th, 1930 »). Cette maîtrise totale de la répartition du financement entre les pays rendait possible le contrôle sur l'affectation des sommes à l'intérieur de chaque pays, affirmé au titre de principe dès le « Memorandum on the financial arrangements for the international study of price history » (A. H. Cole, 17/02/1930 = Report 4), qui précise que « the representative of each country [...] would distribute the money in accordance with the scheme worked out in collaboration with the International Committee », et principe effectivement réalisé dès la première année comptable (« Professor Cole said that he would like to hold that sum, pending the receipt of more detailed plans of procedure, methods, personnel and control of both France and Germany » : Report 14).

nouvelle, de ce financement, soit son caractère a-national. En effet, c'est à la fondation Rockefeller¹³⁹ qu'était due la manne, d'origine privée donc, et qui plus est américaine, c'est-à-dire largement abstraite des conflits intra-européens. Seule cette double extériorité par rapport au contexte national européen rendait (relativement, on le verra) acceptable l'abandon de la souveraineté scientifique des parties prenantes, puisqu'elle permettait de ne plus poser l'organisation internationale du travail scientifique en termes politiques.

En dernière instance donc, la capacité de novation de Beveridge, pour ce qui est de l'organisation internationale de la recherche, renvoie à son accès privilégié aux fonds Rockefeller. Celui-ci est l'effet d'une double détermination, liée d'une part à la politique propre à la fondation, et d'autre part aux caractéristiques distinctives de Beveridge dans le champ académique. Pour ce qui est de la première, si le soutien aux *social sciences* ne représente qu'une partie des financements octroyés par la fondation, son activité dans ce domaine est guidée par des buts par rapport auxquels le type de recherche proposé par Beveridge ne peut qu'être encouragé. Il s'agit en effet, dans le cadre d'une conception technocratique, prétendument dépolitisée, déniait le caractère conflictuel des choix de gouvernement, le fait qu'ils renvoient à des intérêts antagoniques, de faire émerger des décisions socio-politiques comprises comme inévitables, naturelles ; dans ce cadre, le type d'*evidence* mis en avant par Beveridge, factuelle et servant de base à un raisonnement inductif, assure à la naturalisation des choix une force beaucoup plus grande que des conclusions tirées de raisonnements hypothético-déductifs, dans la mesure où celles-ci peuvent toujours être remises en cause par le biais de la critique de leurs prémisses, qui peuvent être dénoncées comme

139. Plus exactement au Laura Spelman-Rockefeller Memorial.

idéologiques¹⁴⁰. Que Beveridge s'inscrivît pleinement dans le type de recherches que cherchait à promouvoir la fondation Rockefeller, en témoigne le soutien constant qu'avait accordé celle-ci, depuis sa fondation en 1920, au NBER, qui se consacrait au rassemblement de données quantitatives sur l'économie états-unienne¹⁴¹. Serait-il alors exagéré de dire que Beveridge n'avait finalement proposé à la Rockefeller que de financer un projet visant à faire pour le passé ce qu'elle encourageait déjà pour le présent, projet que pour cette raison même elle avait accepté puisque « the studies conducted at the NBER in the 1920s and 1930s formed the model for the kind of empirical research Day [directeur des *social sciences* à la Rockefeller à partir de 1929, soit l'année même où Beveridge soumet son projet] sought to encourage in Europe »¹⁴² ? Certainement pas, si l'on considère que Beveridge d'une part s'adjoint, pour représenter le Comité côté américain, le premier président du NBER, E. F. Gay (qui en était alors co-directeur de la recherche)¹⁴³, et que d'autre part il s'intéressait beaucoup

140. Le rapport sur les *social sciences* commandé en 1923 par le directeur du Laura Spelman-Rockefeller Memorial « deplored the lack of funding for properly scientific social science research, by which he meant work that was 'investigational' or 'experimental'. These scientific methods he contrasted with those of speculative theorizing and library based research, the dominance of which had resulted in [...] the failure [of the social sciences] to separate itself from political partisanship » (M. RUTHERFORD, « « Who's afraid of Arthur Burns ? » The NBER and the foundations », *op. cit.*, p. 113).

141. *Ibid.*, p. 111-128 particulièrement.

142. E. CRAVER, « Patronage and the directions of research in economics : The Rockefeller foundation in Europe (1924-1938) », *Minerva*, vol. 24, n° 2-3, juin 1986, p. 205-222, en l'occurrence p. 214.

143. M. RUTHERFORD, « « Who's afraid of Arthur Burns ? » The NBER and the foundations », *op. cit.*, p. 111 et 114. Gay présentait par ailleurs pour Beveridge l'avantage d'avoir avant-guerre été le collègue de Day au sein du département d'économie d'Harvard ; tous deux avaient ensuite pendant la guerre mis leur compétence d'économistes au service d'administrations gouvernementales, ce qui leur avait appris à se faire aider par de nombreux assistants dans la réalisation de leurs travaux statistiques,

aussi au rassemblement de données conjoncturelles contemporaines¹⁴⁴. Ce qui est intéressant réside alors dans l'écart des formes organisationnelles choisies pour ces deux types d'entreprise, puisqu'aux instituts de conjoncture pérennes s'oppose le caractère temporaire du Comité international d'histoire des prix, prévu pour ne durer que cinq ans¹⁴⁵. La raison n'en est vraisemblablement pas dans

expérience qu'après-guerre ils furent désireux de transposer dans les recherches académiques, et que l'on peut rapprocher de l'habitus administratif de Beveridge. Gay par ailleurs, outre la surface institutionnelle qui était alors la sienne (il était en cette année 1929 président de l'American Economic Association et vice-président de l'Economic History Society anglaise, il venait de fonder le *Journal of Economic and Business History*, et enfin était membre du conseil de surveillance d'Harvard ; sur les multiples activités de Gay en ces années, cf. H. HEATON, *A Scholar in Action : Edwin F. Gay, op. cit.*, p. 191-218), présentait l'atout d'avoir un contact direct avec la fondation Rockefeller depuis sa fondation, puisque dès avant la guerre c'est sur son conseil que celle-ci avait créé son département d'études économiques (M. BULMER et J. BULMER, « Philanthropy and social science in the 1920s : Beardsley Rumml and the Laura Spelman Rockefeller memorial (1922-1929) », *Minerva*, vol. 19, n° 3, septembre 1981, p. 347-407, en l'occurrence p. 350). Enfin, la description que faisait de lui en 1927 son ancien élève N. S. B. GRAS montre combien, intellectuellement, il était l'homme de la situation, en raison de ses préférences méthodologiques aussi bien que thématiques : « Without ignoring qualitative evidence, he has shown a preference from early studies down to the present for quantitative data. To him the exchange of goods and services – that is, marketing – has seemed a fundamental part of economic life » (N. S. B. GRAS, « The Rise and Development of Economic History », *The Economic History Review*, vol. 1, janvier 1927, p. 12-34, en l'occurrence p. 26).

144. Il avait été en 1923, avec (entre autres) Keynes, l'un des éléments moteurs de la création du *London and Cambridge Economic Service* (dont il fut ensuite l'un des quatre co-directeurs), qui visait à pallier l'insuffisance des publications statistiques officielles en matière économique (G. DOSTALER, *Keynes et ses combats*, Paris, Albin Michel, 2005, p. 135 (Bibliothèque Albin Michel de l'histoire)).

145. Report 3 : William Beveridge, « Letter of invitation to join the Committee », 04/02/1930. Une autre différence réside dans l'opposition entre une structuration nationale et une structuration internationale de la recherche. Cette opposition s'explique par

l'aspect thématiquement limité du projet de Beveridge (c'est-à-dire le fait qu'il porte sur les seuls prix, et non sur l'ensemble des indicateurs conjoncturels), qui en aurait rendu l'exécution plus aisée à circonscrire dans le temps ; elle tient bien plutôt au caractère nécessairement circonscrit de l'objet d'une investigation historique, par opposition à une conjoncture contemporaine qui ne cesse de se transformer et exige donc en permanence d'être réétudiée à nouveaux frais. Mais surtout, cette différence signifie clairement une hiérarchie des objets d'étude, et par là permet d'apercevoir que l'étude des conjonctures anciennes n'était comprise que comme un moyen de mieux appréhender le présent, qui seul était le véritable objectif des programmes de la fondation Rockefeller.

Il serait cependant erroné de considérer que la capacité de Beveridge à accéder aux financements Rockefeller tenait exclusivement à son aptitude à formuler des projets de recherche s'insérant parfaitement dans le programme de cette fondation ; en effet, quelqu'un comme Febvre était tout aussi capable, et tout autant soucieux, de justifier son programme de recherches international en histoire des prix par les enseignements qu'il recélait pour le présent¹⁴⁶. Mais quelle était, alors, la *distinction* caractéristique de Beveridge qui, dans le champ scientifique, le rapprochait de la fondation Rockefeller ? Bien sûr il avait l'avantage d'être Anglais, mais il ne faut

l'importance pratique de la recherche conjoncturelle contemporaine, qui servait notamment de base à des décisions de politique économique, à un niveau national donc ; sa maîtrise était donc pour chaque nation un enjeu, ce qui rendait la coopération difficile, au contraire des recherches conjoncturelles historiques.

146. « Telle que nous la concevons [...], notre enquête sur le problème historique des prix s'efforcera de servir, à la fois, les deux catégories de lecteurs que notre Revue voudrait attirer et retenir : les enquêteurs du présent, les investigateurs du passé » (L. FEBVRE, « Le problème historique des prix », *op. cit.*). Cette insistance sur le caractère non exclusivement historien du lectorat visé se retrouve dans toute la correspondance entre Bloch et Febvre, chez l'un comme chez l'autre.

pas surestimer l'intégration des réseaux académiques anglophones à cette époque, notamment parce que les universitaires états-unis étaient alors largement autant attirés par les grands centres universitaires du continent – ainsi était-ce à Berlin, auprès de Schmoller, qu'un Gay avait fait sa thèse (qui portait pourtant sur l'Angleterre !)¹⁴⁷, c'était Paris que la fondation Rockefeller avait choisi comme siège de sa représentation européenne¹⁴⁸, et c'est l'allemand qui devint rapidement la, si l'on peut dire, *lingua franca* du Comité¹⁴⁹. Plus profondément, si dès son premier contact avec la fondation, en 1923, Beveridge obtint de très importantes subventions, en l'occurrence pour la LSE qu'il dirigeait (il lui fut attribué au total pas moins de 1,115 millions de dollars jusqu'en 1927, soit le troisième plus important financement consacré par la fondation à une institution universitaire, et le plus important attribué à une institution universitaire non-états-unienne – le tout représentant 25% des revenus de la LSE)¹⁵⁰, la raison en est vraisemblablement à chercher dans son habitus d'entrepreneur académique. L'atout de Beveridge tenait donc à ce qu'il n'appartenait au monde académique qu'à la marge, et parce qu'il y apportait des façons d'agir structurées dans un autre champ, administrativo-politique, qui correspondaient aux postes exclusivement gestionnaires qui lui furent confiés dans le monde académique¹⁵¹. Par là,

147. C. A. de ROUVRAY, *Economists writing history : American and French experience in the mid 20th century*, PhD, LSE, London, 2005.

148. Le désavantage de Febvre tenait donc peut-être moins au fait qu'il était Français (et non pas Anglais), qu'à sa résidence strasbourgeoise (et non pas parisienne).

149. A. H. COLE et R. CRANDALL, « The International Scientific Committee on Price History », *op. cit.*, p. 382.

150. M. RUTHERFORD, « American institutionalism and its British connections », *op. cit.*, p. 316. R. DAHRENDORF, *LSE : A History of the London School of Economics*, *op. cit.*, p. 159-169.

151. Beveridge, dans le monde académique, fut, et ne fut que, directeur de la LSE puis *master* de l'University College d'Oxford ; significativement, lorsqu'il demanda à la Rockefeller un

son habitus était structurellement adapté à une institution para-académique telle qu'une fondation privée, qui plus est une fondation qui ne consacrait au monde académique qu'une partie de ses financements¹⁵². Beveridge, universitaire d'un nouveau type, faiblement professionnalisé et autonomisé – non pas parce que, comme jusqu'au derniers tiers du XIXe siècle, les carrières universitaires étaient encore peu stabilisées (en raison de la rareté des postes, qui obligeait souvent à saisir d'autres

financement qui devait lui permettre de quitter la direction de la LSE au profit d'une *research chair* (qu'il aurait entre autres consacrée à ses travaux d'histoire des prix), celui-ci lui fut refusé (*Ibid.*, p. 310-314). Et ce n'est certes pas un hasard si le co-initiateur, avec Beveridge, du Comité, et qui avait lui aussi un lien privilégié avec la fondation Rockefeller, Gay, était comme son symétrique inversé, puisque si Beveridge était un administrateur devenu universitaire, Gay était un universitaire devenu administrateur. En effet, Gay, après une expérience administrative commencée en petit avant la première guerre mondiale, et uniquement au sein du monde académique, en tant que premier directeur de l'alors encore embryonnaire Harvard Business School, et réellement effectuée pendant la guerre, en dehors cette fois du champ académique, dans les ministères liés à l'effort militaire, reconvertit après 1918 son capital administratif nouvellement acquis en s'investissant dans des fonctions d'organisation académique, où ses deux principales réalisations furent la fondation du NBER et celle du Council on Foreign Relations (pour l'énumération de quelques unes de ses autres nombreuses fonctions, cf. page 84) ; il ne publia par contre au cours de sa carrière, en tout et pour tout, que 9 articles scientifiques. On notera que la jonction par Gay et Beveridge de leurs deux identités professionnelles contradictoires d'administrateur et d'universitaire dans leur habitus de gestionnaires de la recherche et des rapports entre celle-ci et la sphère du pouvoir se faisait sur un mode identiquement malheureux (sans doute lié à la forte autonomie qui caractérisait alors le champ académique, et qui rendait comme impossible ce genre de positions), particulièrement bien exprimé par Gay, qui se décrivait lui-même comme « a scholar who might have been a scholar, an administrator who might have been an administrator » (E. S. MASON et T. S. LAMONT, « The Harvard Department of Economics from the Beginning to World War II », *op. cit.*, p. 406-407).

152. L'engagement de la Rockefeller dans le domaine caritatif était très important.

opportunités), mais au contraire parce que les universités s'étaient tellement institutionnalisées qu'elles requéraient désormais des gestionnaires –, était parfaitement ajusté aux modalités de financement universitaire nouvelles que représentait l'émergence massive de fondations dotées de leur politique propre, en lieu et place du traditionnel mécénat individuel laissant aux universités le libre emploi des fonds légués¹⁵³.

Et c'est bien sans doute en raison de la force provoquée par cette convergence entre l'habitus d'un individu (résultat de sa trajectoire et de sa position dans le champ), une source de financement massive, et les modalités spécifiques d'organisation du travail international que permettait ce financement, que Febvre ne chercha pas à concurrencer Beveridge sur son terrain. En effet, il était quant à lui doté d'un habitus académique beaucoup plus classique¹⁵⁴, qui lui rendait plus difficile et de s'intégrer aux réseaux des fondations¹⁵⁵, et de se plier aux contraintes

153. Ainsi la Carnegie Corporation a-t-elle été fondée en 1911, et la fondation Rockefeller en 1913.

154. Febvre représente presque caricaturalement une belle carrière d'historien français de l'époque (normalien, d'abord en poste en province, ensuite nommé dans la plus prestigieuse des universités non parisiennes, avant d'accéder au Collège de France) ; et certes Febvre fut aussi un entrepreneur académique hors pair, mais c'était là un aspect de sa carrière qu'il venait alors à peine, avec la fondation des *Annales*, d'entamer, et qui, contrairement à Beveridge et Gay, ne le mènera jamais en dehors du monde académique, sans doute parce que, contrairement à ces deux derniers qui n'ont laissé aucune œuvre intellectuelle marquante, le capital sur lequel Febvre s'appuyait (et que pour cette raison, de *Philippe II et la Franche-Comté* au *Problème de l'incroyance au XVIe siècle* en passant par *La Terre et l'évolution humaine*, il prit toujours grand soin d'entretenir) était avant tout d'ordre intellectuel.

155. Il n'est, dans la correspondance entre Bloch et Febvre, jamais fait mention de la fondation Rockefeller, et « aucune démarche ne fut entreprise, ni par eux, ni par la fondation Rockefeller, pour une quelconque collaboration » (B. MAZON, *Aux origines de l'École des hautes études en sciences sociales : le rôle du mécénat américain (1920-1960)*, Paris, Cerf, 1988, p. 67 (Thèses Cerf, 22)). L'homme qui, dans les années 1930, contrôlait

nouvelles liées au financement par des fondations¹⁵⁶, ce alors même que justement son parcours et sa position dans le champ académique, qui sur ce point l'handicapaient, par contre lui étaient un atout pour l'accès à d'autres ressources – celles qui traditionnellement structuraient la recherche, et qui étaient moins financières qu'humaines (réseaux de collaborateurs). Ainsi peut s'expliquer ce fait apparemment paradoxal que, quoiqu'il ait désormais eu connaissance du mode de fonctionnement initié par Beveridge, et de sa force

concrètement l'emploi des fonds accordés en France par la fondation Rockefeller, était, significativement, Célestin Bouglé (*Ibid.*, p. 53 et 55), dont non seulement la carrière oscilla entre le monde académique et la sphère publique (longtemps vice-président de la Ligue des Droits de l'Homme, il fut plusieurs fois candidat à la députation), mais dont par ailleurs l'investissement académique fut fortement marqué par les tâches administratives (en tant que directeur adjoint, puis directeur, de l'École normale supérieure) – cf. sur ce personnage W. P. VOGT, « Durkheimian sociology versus philosophical rationalism : the case of Célestin Bouglé », dans *The sociological domain : the Durkheimians and the founding of French sociology*, P. BESNARD (dir.), Cambridge, Cambridge university press, 1983, p. 231–247

156. Ce que l'on peut voir, *mutatis mutandis*, à travers le cas d'Henri Hauser (lui aussi, comme Lucien Febvre, parfait exemple d'une belle carrière académique), qui n'hésita pas à essayer de faire voter par le Comité international d'histoire des prix une motion condamnant les pressions exercées par la fondation Rockefeller (O. DUMOULIN, « Aux origines de l'histoire des prix », *op. cit.*, p. 514), ni à écrire dans l'introduction au volume français : « Suivant une coutume d'outre-Atlantique, dont on peut contester l'efficacité scientifique, la durée de la subvention était fixée à cinq ans » (H. HAUSER, « Introduction », *op. cit.*, p. 3). Les universitaires autrichiens avaient d'emblée exprimé des réticences identiques quant aux contraintes temporelles du financement sur projet : « All experts whom I consulted [...] agree that it is quite impossible to fix a number of years for finishing the work » (Report 1, Appendix B, lettre de Friedrich Herz à William Beveridge du 16/02/1929). On voit toute la différence avec un Beveridge, qui dans sa demande de financement à la Rockefeller avait lui-même posé cette limite temporelle, sans doute à la fois parce qu'il était convaincu de sa pertinence, et parce qu'il savait que tout autre arrangement serait refusé par la fondation (Report 1, Appendix C : « Note on Finance »).

(qui l'avait obligé à reculer), il n'ait pas cherché par la suite à l'imiter dans les projets de recherche qu'il lança ; en effet, cela aurait exigé de lui un trop grand investissement, et d'un rendement trop incertain, là même où l'organisation d'autres formes d'entreprises collectives était pour lui beaucoup plus rentable et certaine, quoique pas de même échelle. Le cas le plus parlant à cet égard, parce qu'il concerne un objet proche de l'histoire des prix (ou plus exactement : englobant cette dernière), est la « commission [internationale] de recherches statistiques historiques » lancée par Simiand en septembre 1930, soit juste après qu'il a (le 5 août) renoncé au projet monté en commun avec Febvre, et donc pour s'y substituer. Simiand utilise pour ce faire le cadre traditionnel du Congrès international de statistique¹⁵⁷ (dont il était vice-président de l'une des trois sections), et ce qu'il se propose est, de façon non moins traditionnelle, de rassembler dans une structure pérenne¹⁵⁸ les efforts existants afin de les coordonner – et non pas, comme Beveridge, de les susciter aussi bien que de les

157. Pour la présentation de son projet : F. SIMIAND, « Des possibilités de recherches statistiques historiques », *op. cit.* ; pour les discussions et l'approbation qu'il suscite, voir le procès-verbal des séances : *Bulletin de l'institut international de statistique*, 25-1, 1932, p. 142-144 et p. 169-170. Pour les comptes-rendus par Simiand, devant les congrès suivants, de l'activité de la commission : F. SIMIAND, « Recherches statistiques historiques : rapport provisoire », *Bulletin de l'institut international de statistique*, vol. 26, n° 2, 1931, p. 673-693 (pour la discussion de ce rapport : *Bulletin de l'institut international de statistique*, 26-1, 1936, p. 112-123) ; F. SIMIAND, « Tâches envisagées et tâches à envisager pour la commission des recherches statistiques historiques », *Bulletin de l'institut international de statistique*, vol. 28, n° 2, 1935, p. 490-502 (pour la discussion de ce rapport : *Bulletin de l'institut international de statistique*, 28-1, 1938, p. 110).

158. Mais qui ne le sera pas : dès le premier Congrès (celui de 1936) qui suit le décès de Simiand, il n'est plus question de la commission de recherches statistiques historiques : *Bulletin de l'institut international de statistique*, 29-1, 1938.

contrôler en les finançant temporairement¹⁵⁹. De même – mais ceci cette fois nous éloigne quelque peu de l’histoire des prix – lorsque Febvre, en 1934, crée une Commission des recherches collectives, dans un cadre en l’occurrence purement national et avec pour objet cette fois le « folklore » (on dirait aujourd’hui : l’ethnographie de la France), il organise son fonctionnement autour d’un volontariat presque général¹⁶⁰. En effet, les observateurs sur lesquels reposent tout le travail d’enquête sont des amateurs bénévoles (professeurs d’écoles normales, instituteurs, érudits locaux), recrutés par le biais des réseaux de chacun des universitaires, souvent provinciaux ou à fortes attaches provinciales (comme Febvre), qui forment la direction (bénévole) du projet, et coordonnés par un secrétaire scientifique qui est le seul employé permanent¹⁶¹. Ainsi était rendue impossible l’instauration de rapports hiérarchiques de contrainte entre ceux qui définissaient les normes de l’enquête et ceux qui les appliquaient, comme en

159. Et c’est justement parce que le *modus operandi* choisi par Simiand est autre que sa Commission peut n’être pas concurrente mais complémentaire du Comité de Beveridge – ceci d’autant plus que Simiand a choisi un objet moins précisément défini (choix qui aussi bien est la conséquence du caractère beaucoup moins directif de son entreprise). Ainsi, dans ses rapports devant le Congrès international de statistique, Simiand présente-t-il toujours, entre autres, les travaux du Comité, qui ne sont pour lui que l’une des entreprises que sa Commission a pour but de rapprocher et coordonner (voir notamment la présentation par Beveridge du Comité, en annexe au rapport de Simiand pour le Congrès de 1934 : W. H. BEVERIDGE, « The International Scientific Committee on Price History », *Bulletin de l’institut international de statistique*, vol. 28, n° 2, 1935, p. 500–502). D’une certaine façon, Simiand a réalisé ce que Febvre et lui planifiaient initialement, mais en le déportant à un niveau plus général afin de faire cesser la situation de concurrence par rapport à Beveridge, grâce à l’inclusion de ce dernier comme simple partie du tout.

160. Sur cette entreprise, cf. B. MÜLLER et F. WEBER, « Réseaux de correspondants et missions folkloriques : le travail d’enquête en France vers 1930 », *Gradhiva : revue d’histoire et d’archives de l’anthropologie*, vol. 33, 2003, p. 43–55.

161. *Ibid.*, p. 48–49.

témoigne d'ailleurs le titre même de « *Conseils aux observateurs* »¹⁶² que portait le document rédigé par les directeurs du projet ; de ce fait, la production de résultats standardisés, c'est-à-dire cumulables, devenait difficilement atteignable – soit cela même qui était justement, au contraire, au cœur du projet de Beveridge.

Comme le propre d'un habitus est d'être aconscient¹⁶³, il faut voir, dans ces décisions des deux Français, moins un choix stratégique issu de la pesée réfléchie de leurs atouts et de leurs handicaps relativement à différentes formes d'organisation de la recherche collective, que d'une part l'expression d'un attachement incorporé à un type de collaboration (et par contraste la répugnance pour d'autres), identitaire pour l'*ethos* académique classique en tant que basé sur les notions de parité, de gratuité et de liberté, et d'autre part, pendant négatif de cette raison positive, la retraduction dans les termes d'une impossibilité ontologique de ce qui n'était en fait qu'une détermination positionnelle¹⁶⁴.

162. Je souligne.

163. Je parle (sur le modèle de Joseph Morsel) d'aconscient pour éviter toute confusion avec la notion psychanalytique d'inconscient, non certes que je récuse la pertinence de cette dernière, mais parce que la non-conscience produite par l'habitus est d'un ordre différent de celle dont la psychanalyse fait son objet, parce que cette dernière est le produit d'un refoulement alors que l'aconscience liée à l'habitus est le résultat de l'incorporation individuelle des logiques sociales ; il y a donc d'un côté volonté d'élimination, et de l'autre volonté d'intégration. Pour le dire autrement, l'inconscient est une nécessité négative (il a pour objet, même s'il n'y parvient pas et entraîne au contraire des effets pervers, de permettre à l'individu de ne pas dysfonctionner) tandis que l'aconscient est une nécessité positive (il permet à l'individu un meilleur ajustement aux logiques sociales qu'il lui faut respecter).

164. Ainsi Lucien Febvre dit-il en février 1929 d'un article d'Hamilton qu'il a « quelque chose d'effrayant : nous ne tiendrons jamais le coup devant le dollar ; ce n'est pas vous ni moi qui pouvons nous payer les auxiliaires que ce travail nécessite » (B. MÜLLER ed., *Marc Bloch, Lucien Febvre et les « Annales d'histoire économique et sociale » : correspondance. Vol. 2, op. cit.*, p. 196 et 422, et *Marc Bloch, Lucien Febvre et les « Annales d'histoire*

Les deux novations introduites par Beveridge dans le processus de production des faits historiographiques – la division hiérarchisée du travail, et une internationalisation qui cesse d’être basée sur la simple collaboration d’égaux souverains – vont connaître, dans le cadre du Comité, un succès très inégal¹⁶⁵. Si la première est reprise sans difficulté dans tous les pays où Beveridge trouve des collaborateurs (ce qui ne signifie toutefois pas que d’autres historiens, et pas des moindres – Abel, Labrousse – ne continuent pas au même moment à organiser leur travail selon le modèle individuel le plus classique), puisqu’au mieux elle ne représentait qu’un approfondissement des structures déjà fortement hiérarchiques du monde académique (celui-ci ayant pour caractéristique fondamentale sa division forte entre d’une part les pairs et d’autre part leurs subordonnés, exclus de l’appartenance formelle audit monde – ce qui change au cours du temps n’étant que le niveau où s’opère la démarcation), l’adoption de la seconde par contre sera beaucoup plus incomplète, et ne laissera pas d’être génératrice de conflictualité – ce qui est d’autant moins étonnant qu’elle n’était pas pleinement assumée, au niveau du discours, par Beveridge, certainement parce qu’il en sentait toute la difficulté. Aussi bien ne pouvait-il en aller autrement dans le monde académique des années 1930, dont les structures étaient

économique et sociale » : *correspondance*. Vol. 3, *op. cit.*, p. 130). Si à cette date il est vrai que la devise états-unienne était, contrairement à un franc régulièrement malmené sur les marchés des changes, particulièrement forte, reflet de l’extraordinaire prospérité de l’économie états-unienne dans les années 1920, il n’en reste pas moins que Beveridge était Anglais et non pas citoyen des États-Unis, et que vu l’état désastreux de l’économie britannique dans ces années, ainsi que les difficultés chroniques de la livre, il n’avait certes à cet égard aucun avantage par rapport à Febvre, dont l’explication n’explique donc rien.

165. La question de l’adoption de la troisième novation, soit celle portant sur le mode de financement, ne se pose évidemment pas : aucun des collaborateurs n’a refusé l’argent de la Rockefeller.

parfaitement contradictoires avec un tel fonctionnement hiérarchique de la collaboration internationale. En effet, dans la mesure où l'organisation académique (à distinguer de la réalité des échanges intellectuels) restait strictement centrée sur le niveau national, dans la mesure donc où rien, du système de rétributions indissolublement matérielles et symboliques (soit essentiellement l'organisation des carrières), ne se décidait au niveau international, d'une part les différents responsables nationaux ne pouvaient tendanciellement que se considérer comme des pairs et donc juger anormale toute contrainte exercée sur eux-mêmes par l'un d'entre eux (dans la mesure où manquait, au niveau international, cette hiérarchie des positions du *cursus honorum* qui faisait qu'au niveau national les pairs ne l'étaient que formellement, le sorbonnard Hauser, par exemple, n'étant pas tout à fait l'égal du strasbourgeois Febvre au delà de leur statut professoral commun), et d'autre part aucun levier n'était disponible, en dehors de l'adhésion à ses objectifs intellectuels, pour faire se plier ces pairs aux exigences du travail collectif international, vue l'absence de toute possibilité de sanction ou de récompense¹⁶⁶. Or les responsables nationaux étaient d'autant moins enclins à abandonner de leur pouvoir, et d'autant plus capables d'imposer leurs volontés, que leur pouvoir précisément se trouvait au même moment accru par l'instauration (voulue par Beveridge), au sein de chaque branche nationale, d'une division hiérarchisée du travail.

166. L'arme du contrôle du financement n'en était en fait pas vraiment une, paradoxalement parce qu'elle était trop efficace. En effet, l'utiliser ne pouvait que signifier l'arrêt de l'enquête dans l'un des pays, ce qui aurait été contraire aux objectifs mêmes du programme de recherche. On voit ici que la difficulté à laquelle était confronté Beveridge tenait au caractère international de l'objet de sa recherche, et non pas seulement de sa réalisation (l'internationalité de celle-ci n'étant que la conséquence du caractère international de l'objet), ce qui rendait les différents responsables nationaux non substituables, et donc *de facto* difficilement contrôlables.

Cette incapacité pratique de Beveridge à contrôler étroitement ses différents commissaires a eu des conséquences essentielles. En effet, certains des choix méthodologiques que Beveridge, par le biais du Comité, entendait imposer quant à la façon de constituer les prix historiques comme faits scientifiques, avaient de trop grandes implications quant à la compréhension même ce qu'est un prix, quant à la théorie donc de la formation des prix, pour qu'ils ne suscitent pas de confrontations au sein de l'équipe réunie par Beveridge, parce que l'homogénéité de cette dernière ne tenait qu'à l'intérêt partagé par tous pour une approche empirique de l'économie, intérêt qui n'impliquait par contre pas de communauté de vues quant à la compréhension même des mécanismes économiques. Or il s'agissait ni plus ni moins que de décider, à travers la façon dont seraient constitués les faits scientifiques, des conclusions de leur analyse. Comme Beveridge n'était pas pleinement en mesure d'imposer le respect de ses choix, à la fois pratiques et théoriques (ou plutôt de ses choix pratiques et de leurs conséquences théoriques), les solutions nationalement adoptées furent diverses, ce qui rendit partiellement incomparables les résultats et de ce fait vida largement l'entreprise de son sens. C'est vers ces causes intellectuelles de l'échec du Comité international d'histoire des prix, causes intellectuelles dont l'expression fut rendue possible par des causes pratiques que je viens de détailler, que je vais maintenant me tourner.

Troisième partie

Des formes divergentes d'expression des prix historiques, manifestation de théories inconciliables

Quel que soit le type de sources considéré (archives inédites du Comité, publications du Comité, ou réception de ces dernières telle qu'on peut la reconstituer à travers les recensions de l'époque), quatre choix méthodologiques relatifs à la constitution des prix historiques comme faits scientifiques apparaissent comme ayant cristallisé les débats ; trois renvoient à ce que Beveridge voulait ne pas voir appliqué, tandis que le dernier porte au contraire sur un mode d'expression des prix qu'il désirait voir repris. Parce que chacune de ces options non seulement renvoyait à une théorie bien particulière des prix, mais surtout l'incorporait aux prix historiques constitués comme faits scientifiques publiés, et donc en pré-formatait la compréhension, et de ce fait orientait la signification de toute l'entreprise, en raison de l'importance de l'enjeu l'entente sur ces points entre les différents membres du Comité fut impossible, et chacun prit à leur sujet des décisions plus ou moins contradictoires, qui firent disparaître la cohérence d'ensemble de l'enquête. C'est cet éclatement qui permet, plus encore que les vicissitudes lourdes de la conjoncture englobante¹⁶⁷, de

167. L'attribution du financement Rockefeller avait été décidée le jour même du « jeudi noir » qui marquait le début de la crise mondiale des années 1930, crise dont les effets se firent rapidement sentir sur les capacités de la fondation à honorer ses engagements (« la crise financière américaine réduisait à la fois les disponibilités de la Fondation et la valeur d'échange des sommes stipulées en dollars [...], réduisait les rémunérations espérées par les collaborateurs et empêchait d'en recruter de nouveaux » : H. HAUSER, « Introduction », *op. cit.*, p. 3 ; dès mai 1933, François

rendre compte de ce que l'entreprise resta finalement plutôt un échec et ne fut jamais complètement menée à bien – Beveridge lui-même ne fit jamais paraître, sur l'Angleterre, que le premier des quatre volumes qu'il prévoyait¹⁶⁸, le

Simiand considérait que « le comité semble ne plus devoir subsister longtemps, les fonds d'Amérique manquant » : B. MÜLLER ed., *Marc Bloch, Lucien Febvre et les « Annales d'histoire économique et sociale » : correspondance. Vol. 2, op. cit.*, p. 196 et 422, et *Marc Bloch, Lucien Febvre et les « Annales d'histoire économique et sociale » : correspondance. Vol. 3, op. cit.*, p. 382). La crise économique entraînant la crise politique, Elsas dut s'exiler de l'Allemagne vers l'Angleterre dès 1933 (U. SCHEURLE, « Elsas, Moritz Julius », *op. cit.*), avant que Pribram ne soit de même contraint de quitter l'Autriche en 1939 (C. ZOUZELKA, « Alfred Francis Pribram (1859-1942) », *op. cit.*, p. 49), de même que son collaborateur Karl Helleiner (sur son statut de collaborateur, cf. A. F. PRIBRAM, *Materialien zur Geschichte der Preise und Löhne in Österreich, op. cit.*, p. VII ; sur son exil, cf. A. H. COLE et R. CRANDALL, « The International Scientific Committee on Price History », *op. cit.*, p. 384) ; par ailleurs, les collaborateurs d'Elsas qui avaient pu rester en Allemagne furent victimes en 1935 d'une descente de la Gestapo, qui faillit faire disparaître l'ensemble du matériau rassemblé (O. DUMOULIN, « Aux origines de l'histoire des prix », *op. cit.*, p. 516). Quant à Hamilton, c'est l'avènement de la République espagnole qui lui posa problème, certaines archives ecclésiastiques étant menacées d'autodafé, et l'archiviste qu'il avait recruté se retrouvant en prison (*Ibid.*). La guerre n'améliore bien évidemment rien : le premier volume publié par Beveridge (en 1939) est détruit chez l'imprimeur lors d'un bombardement (« Publisher's note », in W. H. BEVERIDGE, *Prices and wages in England from the twelfth to the nineteenth century. Vol. 1 : Price Tables : Mercantile Era*, 2e éd., London, Cass, 1965, p. V), tandis que le second tome d'Elsas, publié en 1940 aux Pays-Bas, s'y trouve peu après bloqué par l'invasion allemande, comme le regrette Arthur L. BOWLEY dans sa recension de l'ouvrage de Beveridge parue dans *Economica*, 27, août 1940, p. 327-328 ; enfin, après l'invasion des Pays-Bas, les nazis privèrent Posthumus de sa chaire (<http://www.iisg.nl/iisg/posthumus.php>).

168. W. H. BEVERIDGE, « General Introduction », dans *Prices and wages in England from the twelfth to the nineteenth century. Vol. 1 : Price Tables : Mercantile Era*, W. H. BEVERIDGE (dir.), 2e éd., London, Cass, 1965, p. LII. Pourtant, grâce à un financement de la Nuffield Foundation lui permettant de réengager des assistants (cf. « Price and wage history resumed (report of July 1956) », p. 2) il avait pu se réatteler à la tâche de 1954

deuxième volume annoncé par Hauser¹⁶⁹ ne vit jamais le jour, l'entreprise de Pribram en resta à son premier volume alors qu'elle devait en compter plusieurs (ce qui fit que la couverture géographique de l'Autriche fut incomplète), et si les deux volumes prévus par Posthumus furent bien publiés, le second dut attendre 20 ans pour ce faire, et fut ainsi publié à titre posthume, de même que le troisième tome annoncé par Elsas n'a pu voir le jour qu'en 2006¹⁷⁰ ; enfin, et de la façon la plus révélatrice des dissensions internes au Comité, aucun des volumes transnationaux initialement prévus n'a été publié¹⁷¹. Mais pour rendre compte de cet éclatement et de cet échec qu'il entraîna, il est nécessaire de reconstituer les enjeux théoriques sous-jacents aux oppositions méthodologiques relatives à la constitution des prix historiques comme faits scientifiques, dans la mesure où ces enjeux ne sont que rarement explicités par nos historiens des prix.

jusqu'à sa mort (voir par exemple la présentation qu'il fait de son enquête pour le grand public dans W. H. BEVERIDGE, « The past should build the future », *Contemporary Review*, n° 1156, mai 1962, p. 223–226 – Beveridge est décédé en 1963). Il considérait en effet l'incomplétude de son entreprise d'autant plus comme un échec que « the one volume already published [...] was almost deliberately uninteresting. [...] It was published in advance of what seemed to us then the more entertaining Manorial Era and the more important Volume III on Wages and Wheat which was always our main project » (« Price and wage history resumed (report of July 1956) », p. 2).

169. H. HAUSER, « Introduction », *op. cit.*, p. 84.

170. H.-J. GERHARD et A. ENGEL, *Preisgeschichte der vorindustriellen Zeit*, *op. cit.*.

171. Il devait s'agir de « a summary of the findings of the International Committee » et « a uniform bibliography and statement of sources » (Report 14 : « Report of Conference held at the LSE on May 19th and 20th, 1930 »).

A) La sérialité comme biais ?

La première de ces contestations méthodologiques, qui est la moins partagée par les collaborateurs du Comité puisque seuls Hauser et Cole (responsable, outre des finances du Comité, de l'une des branches de l'enquête états-unienne) la mènent, si par contre elle trouve un écho chez certains recenseurs, sans que l'on puisse toutefois dire qu'elle ait fait l'objet d'une discussion générale (au contraire des suivantes), revient sur le caractère nécessairement sériel des sources de l'histoire des prix. Non pas, certes, que l'on fasse retour aux conceptions d'un Thorold Rogers ou d'un de d'Avenel, dans la mesure où la critique de leur agrégation de prix épars était désormais un fait acquis. Les objections désormais formulées, qui sont de trois types, prennent identiquement leur source dans une réflexion sur les conséquences du refus de prise en compte de sources non sérielles, c'est-à-dire sur ce qui, par là, du système des prix devient invisible ; la question posée étant finalement de savoir si la comparabilité des prix sur le long terme obtenue grâce au recours exclusif à des sources sérielles, n'était pas payée par la perte d'éléments au moins aussi décisifs pour la compréhension du système des prix.

En effet, à refuser les comptabilités privées, trop peu durables et trop susceptibles chacune d'évolution dans leurs formes, pour se concentrer sur les comptes d'institutions¹⁷², c'est tout d'abord un ensemble de

172. Hauser choisit de faire rigoureusement l'inverse de cette injonction beveridgienne : dès 1930 il enjoignait à ses collaborateurs de dépouiller « enfin et surtout (quand cela est possible) les archives notariales et (quand elles sont accessibles) les archives privées », les archives notariales étant « la source essentielle et la plus pure » (cf. respectivement pour ces deux citations Report 7 : Henri Hauser, « Note sur l'organisation du travail en France », 12/04/1930 ; et H. HAUSER, « Introduction », *op. cit.*, p. 10). De même Arthur Cole, dans son « Memorandum on New England Price Study (1620-1820) » du 18/03/1930, dit-il à propos des « sources used » que « the merchants' books are the most satisfactory by far,

marchandises qui disparaissent, et particulièrement les matières premières industrielles et les produits semi-finis. Cela certes n'était pas pour déranger Beveridge, qui avait commencé ses recherches en histoire des prix en n'étudiant que le prix des céréales (parce que seul le préoccupait l'effet de la périodicité climatique sur la périodicité de la production agricole, production agricole dont il considérait les prix des céréales comme le meilleur et le plus atteignable des *proxies*), et pour qui les prix agricoles resteront toujours l'objet focal¹⁷³. Mais, si cet intérêt

while at the same time conveying data as to methods of business and marketing » (Report 10, § 1) – ce en quoi il est difficile de ne pas voir l'effet, quant aux choix des sources, des intérêts scientifiques de Cole, qui en 1936 sera nommé professeur de *Business Economics* à Harvard, et en 1948 y créera (grâce d'ailleurs à la Rockefeller) le *Research Center in Entrepreneurial History* (cf. respectivement E. S. MASON et T. S. LAMONT, « The Harvard Department of Economics from the Beginning to World War II », *op. cit.*, p. 405, et T. C. COCHRAN, « Arthur Harrison Cole (1889-1974) », *The Business History Review*, vol. 49, n° 1, avril 1975, p. 1-5). Cole reconnaît cependant toutes les difficultés que pose ce genre de documentation pour une histoire des prix (Report 10, § 3), et ne dit le privilégier que parce qu'il est le seul disponible – sans que je sois en mesure de déterminer si ce constat renvoie à une réelle spécificité archivistique nord-américaine, ou s'il n'est que l'effet des efforts moindres déployés par Cole pour trouver d'autres types de documentation.

173. Trois raisons, de portée différente, expliquent cette attitude de Beveridge. D'une part, circonstanciellement, cet intérêt primordial pour la production agricole et ses effets sur les prix, et pour leur prévisibilité, lui venait originellement de son activité, pendant et après la première guerre mondiale, au *Ministry of Food* (dont il était le secrétaire général lorsqu'il choisit de passer à la direction de la LSE) – ce dont on voit l'effet dans le premier de ses articles, de 1921, où se manifeste son intérêt pour l'histoire des prix, article qui, pour analyser le lien entre périodicité des récoltes et périodicité du climat, recourt à des données sur les prix remontant à 1500, et culmine en une mise en garde contre une possible récolte désastreuse en 1923 (W. H. BEVERIDGE, « Weather and Harvest Cycles », *op. cit.*, p. 448-449). D'autre part, le caractère partiel de son approche de l'histoire des prix renvoie à toute la tradition d'étude de l'histoire des prix dont il est issu et avec laquelle, sur ce point du moins, il ne brise pas – on se référera certes à Thorold Rogers, dont le titre du grand œuvre exprimait une priorité de même

préférentiel pour les prix agricoles était partagé par d'autres membres du Comité¹⁷⁴, il en allait bien différemment des

ordre, mais aussi bien plus anciennement à Tooke. Enfin, et de la façon sans doute la plus déterminante (notamment parce qu'elle explique que l'intérêt initial ait perduré alors même que ses causes avaient disparu – soit d'une part ses fonctions ministérielles, et d'autre part le rationnement lié à la guerre), la focalisation de Beveridge sur les denrées renvoie à cette préoccupation fondamentale chez lui que sont « the natural bases of economics and politics, the human material and its physical environment, forming a bridge between the natural and the social sciences », préoccupation dont on voit le lien consubstantiel avec son épistémologie puisqu'elle en est la conséquence thématique (citation tirée de R. DAHRENDORF, *LSE : A History of the London School of Economics*, *op. cit.*, p. 164), ce qui permet de comprendre qu'il n'ait jamais perdu de vue l'objet initial de son intérêt pour l'histoire des prix (ainsi en 1938 travaille-t-il encore sur la périodicité météorologique : J. HARRIS, *William Beveridge : A Biography*, Oxford, Clarendon Press, 1977, p. 363), et que son approche de l'histoire des prix en soit donc restée marquée de façon permanente (pour la hiérarchie qu'établissait Beveridge entre les différents éléments de son histoire des prix, cf. le propos cité page 99).

174. Ainsi Pribram ne s'intéresse-t-il lui aussi quasiment qu'aux prix des denrées, avec un accent net mis sur leur lien avec la production agricole puisqu'il fait relever des données qui renseignent directement cette dernière quoiqu'elles ne concernent pas immédiatement les prix : es « bilden den Gegenstand der Erhebung analog wie in England zunächst die Getreidepreise und die Brotpreise, sodann Viehpreise und Anbau- und Erntedate, sowie Tagelöhne ; in zweiter Linie kommen einige für Österreich besonders wichtige Preise in Betracht (Salz, Wein, Eier, Bier, Fleisch, ferner Holz, Ziegel, Heu, Stroh) » (Report 8 : A.F. Pribram, « Organisation der österreichischen historischen Preis- und Lohnstatistik », 11/05/1930). Au contraire, Posthumus s'efforce de publier les prix de marchandises aussi diverses que possibles (267) dans la mesure où « grain prices could not, on account of the variability of crops, lay claim to mirroring the course of the prices in general most trustworthily » (N. W. POSTHUMUS, *Inquiry into the history of prices in Holland vol. I*, *op. cit.*, p. XVIII et XXXIX), affirmation qui montre combien l'objet qu'il visait était radicalement différent de celui de Beveridge puisque les prix représentaient pour lui un objet d'étude en soi, et non pas simplement un *proxy* ; on n'aura garde d'oublier, pour s'expliquer que Posthumus n'ait pas eu des prix une conception agriculturalo-centrée, qu'il avait soutenu sa thèse sur l'histoire de l'industrie textile.

historiens et économistes préoccupés avant tout par la révolution industrielle (soit un courant essentiel des recherches, particulièrement en Angleterre où il assumait la fonction de *great narrative* national), et qui, alors même que le seul volume jamais publié par Beveridge portait précisément sur cette période, n’y trouvaient aucun des renseignements susceptibles de les intéresser¹⁷⁵.

La seconde objection, plus fondamentale, consiste non pas à pointer le manque, dans les comptabilités institutionnelles, de certains types de prix, mais à révoquer en doute l’ensemble des prix qu’elles livrent, auxquels est déniée toute capacité à représenter adéquatement le prix de marché ; la critique part donc ici du caractère très spécifique de ces agents économiques que sont les institutions, du fait qu’elles ne sont nullement représentatives, ni dans leurs besoins, ni dans leurs ressources, ni dans leurs modes de fonctionnement, de la plupart des agents qui interviennent sur les marchés. En effet, les prix que livrent leurs comptabilités se forment dans des conditions nettement particulières, qu’elles soient liées à la capacité de ces institutions à imposer leurs conditions, ou au contraire dues à leur dépendance vis-à-vis

175. Voir particulièrement la recension de Ashton (Thomas S.), in : *Economic Journal*, 303, September 1966, p. 602-606, en l’occurrence p. 603 ; Ashton, qui avait été le titulaire de la chaire d’histoire économique de la LSE, était surtout connu pour son *The Industrial Revolution (1760-1830)*, London, Oxford University Press, 1948, et était particulièrement influent (il fut vice-président de la Royal Historical Society et de la Royal Economic Society, ainsi que président de l’Economic History Society). Au problème posé par le type restreint de marchandises dont les prix pouvaient être relevés grâce aux comptabilités institutionnelles, s’ajoutait le fait que les institutions pouvant être prises en compte n’étaient elles-mêmes nullement réparties de façon homogène sur le territoire anglais, mais concentrées dans la capitale et dans les zones agricoles les plus riches du bassin de Londres, d’où une complète absence de documentation pour les zones qui précisément virent naître la révolution industrielle, comme le remarque la recension de Earl J. Hamilton, in : *Economic Journal*, 205, March 1942, p. 54-58, en l’occurrence p. 56.

des rares fournisseurs ou acheteurs capables de s'adapter à leur échelle, ou enfin au fait que leurs administrateurs ne sont pas, dans les transactions qu'ils mènent pour elles, guidés par la recherche de leur profit propre (sauf lorsqu'ils l'atteignent au détriment de l'institution qu'ils sont censés servir, ce qui n'est qu'une autre cause de distorsion des prix)¹⁷⁶. Bref, si les sources sérielles sont exceptionnelles par leur durée, et par la possibilité qu'elles offrent de contrôler la non-variabilité du contexte des transactions, elles le sont tout autant par ce contexte des transactions qu'elles documentent, et ne fournissent donc que des prix non représentatifs. Là aussi cependant, un tel problème n'importait que peu à Beveridge puisque, intéressé avant tout par la périodicité des prix, il n'était soucieux que de bien mesurer leurs variations, et non pas leur niveau : parce que, donc, son analyse des prix prenait pour déterminante fondamentale la temporalité et non la spatialité, ce dans la droite ligne d'une tradition économique plus intéressée par la question des cycles (de Juglar à ce contemporain de Beveridge qu'était Kondratieff) que par celle, par exemple, de l'échange inégal.

Mais ce n'est pas seulement que Beveridge se préoccupait plus de la variation des prix que de leur niveau : parce qu'en dernière analyse il ne s'occupait de prix que parce qu'il les considérait comme le *proxy* de la production agricole, il ne s'intéressait qu'à leurs variations annuelles¹⁷⁷. Or, comme y insiste particulièrement Hauser

176. Ce type d'argumentation se retrouve dans les recensions de Shepard B. Clough (*Political Science Quarterly*, 55-2, June 1940, p. 275-277, en l'occurrence p. 276 – Clough est cette même année 1940 avec Cole l'un des initiateurs de l'Economic History Association, que présidera Gay : cf. T. C. COCHRAN, « Arthur Harrison Cole (1889-1974) », *The Business History Review*, vol. 49, n° 1, avril 1975, p. 2-3), George N. Clark (*English Historical Review*, 231, July 1943, p. 361-365, en l'occurrence p. 362-363), et Thomas S. Ashton (*Economic Journal*, 303, September 1966, p. 602-606, en l'occurrence p. 603-604).

177. C'est pour cette raison qu'il ne publiait que des moyennes annuelles, calculées sur la base d'une année-récolte afin

dans son introduction au volume français, il est des variations de plus court terme, qui ne sont que mal documentées par les comptabilités institutionnelles¹⁷⁸ et qui au contraire sont au centre d'autres sources, telles les chroniques, qui certes ne couvrent pas une longue durée ni n'offrent aucune des garanties « expérimentales », mais sont les seules à documenter les prix tels qu'ils étaient vécus, et tels donc qu'à ignorer ces sources on se rend incapable de comprendre les effets sociaux des prix¹⁷⁹. Là encore, l'objection revient à dire que les prix historiques, tels que constitués en faits scientifiques par Beveridge à travers le recours à certains types de sources ainsi que (en un ajout par rapport à la critique précédente) par le biais de manipulations statistiques, n'ont plus grand chose à voir avec la réalité¹⁸⁰, des variations cette fois et non plus du niveau. Aussi juste qu'ait pu être l'intuition d'Hauser, elle n'en reste pas moins non pas tant le fruit d'une mûre

de mieux saisir l'effet de cette dernière – à l'opposé d'Hamilton et Elsas (dont les données sont également trimestrielles, et pour Elsas parfois aussi mensuelles), de Posthumus (données également mensuelles, mais uniquement dans son premier volume) et de Pribram (données également mensuelles, pour les seules céréales, et seulement pour certaines séries).

178. Voir aussi le compte-rendu du volume de Beveridge par Ashton (Thomas S.), in : *Economic Journal*, 303, September 1966, p. 604 : « Many, if not most, of the series in the tables present a picture like that of Holland from the air, or a landscape under snow, in which only the major undulations are discernible. Their lack of sensitivity makes it impossible to share the preference expressed by Beveridge for institutional prices ».

179. « Nous donnerons toutes les courbes du monde pour l'humble chronique où le clerc du tribunal, le curé du village, le seigneur terrien a inscrit semaine après semaine le prix du grain, du vin, de la viande. L'infini détail de ces mentions, les variations brusques et multiples qu'elles enregistrent nous révèlent des faits généraux : à savoir que [...] le même setier de blé varie dans des proportions énormes d'une année à l'autre, parfois d'un mois à l'autre » (H. HAUSER, « Introduction », *op. cit.*, p. 72).

180. D'où le titre choisi par Hauser, par réaction, de *Recherches et documents*, afin de (re)mettre l'accent sur la factualité comme rapport direct aux sources.

réflexion que le produit de la réaction d'un habitus disciplinaire face à une approche, issue d'une autre discipline, qui le remettait en question : la simple réaction, donc, d'un historien face aux économistes et aux statisticiens, « faiseurs de courbes » contre lesquels Hauser n'a pas de mots assez durs¹⁸¹ ; réaction cependant vouée à rester sans écho¹⁸² dans la mesure où précisément au même moment s'engageait une redéfinition profonde de la discipline historique, qui à l'attachement d'un Hauser à l'évènementiel¹⁸³ allait faire succéder l'attention pour les mouvements de très longue durée, attention qui pour lui devait au contraire rester l'apanage du seul statisticien.

Là encore, la critique ne pouvait que laisser de marbre Beveridge puisqu'elle portait sur la capacité des séries à rendre compréhensibles les effets des variations de prix, alors que lui-même ne s'attachait qu'à reconstituer leurs causes. Mais, surtout, Beveridge ne pouvait réellement se sentir concerné par les attaques d'Hauser, tant elles lui imputaient des buts qui lui étaient étrangers (si par contre ils ne le seront pas à la grande vogue quantitative de l'après-seconde guerre mondiale). En effet, selon l'historien français, « pour le statisticien [...] l'essentiel est donc de dégager [...] les variations de longue durée, variations décennales, semi-séculaires, séculaires, en négligeant les variations temporaires, intradécennales, annuelles, saisonnières ou mêmes accidentelles. Déterminer la *tendance* ou le *trend*, tel est l'objet suprême de la statistique économique appliquée à l'histoire. Tout autre, nous ne saurions trop le répéter, est le point de vue de

181. H. HAUSER, « Introduction », *op. cit.*, p. 70, et plus largement 68-72.

182. Voir par exemple la recension de l'ouvrage dirigé par Hauser donnée par B. (H.) à la *Revue historique*, 188-189, 1940, p. 455-457, qui s'il ne critique pas l'intérêt d'Hauser pour l'évènement, refuse de condamner le statisticien.

183. « En histoire il n'est de science que du particulier » (H. HAUSER, « Introduction », *op. cit.*, p. 71).

l'historien »¹⁸⁴. Hauser ne faisait là que projeter sur « le statisticien » (par quoi il faut entendre ceux auxquels il avait été amené à avoir directement à faire, soit outre Beveridge également Simiand) une visée descriptive (de la longue durée) qu'il concevait comme simple miroir inversé de la visée descriptive (de la courte durée de l'évènement) qui pour lui caractérisait l'historien. C'était ne pas voir que tout, dans l'épistémologie d'un Beveridge (mais aussi bien dans celle d'un Simiand – j'ai d'ailleurs déjà dit la proximité des deux sur ce point), l'éloignait de la simple description, et mettait au coeur de son projet scientifique une visée explicative, qui seule expliquait son recours à l'histoire, qui n'était de ce fait pas accessoire ou circonstanciel, mais bien consubstantiel à sa démarche. En effet, si Beveridge se préoccupait de constituer les séries les plus longues possibles, ce n'était pas pour être capable de produire un discours historique continu, mais parce que les lois causales ne se dégagent de l'observation que lorsque celle-ci est aussi massive que possible. La temporalité ne préoccupe donc Beveridge que parce que, dans un contexte

184. *Ibid.*. On notera avec curiosité qu'un jugement exactement inverse de celui d'Hauser pouvait être, au même moment, proféré par des historiens issus de traditions historiographiques tout autres que lui : « There is some division of labor between the statistician and the historian : the former is more largely interested in the short-run movements, especially the various seasonal and cyclical changes ; the latter is primarily concerned with the broad movements over long periods of time » (A. P. USHER, « The Application of the Quantitative Method to Economic History », *The Journal of Political Economy*, vol. 40, n^o 2, avril 1932, p. 186–209, en l'occurrence p. 196). Et, bien sûr, l'après-seconde guerre mondiale verra le renversement complet du point de vue hausérien, tout particulièrement chez Fernand Braudel qui, dans une conférence sur « Histoire et économie » prononcée en 1953, dira que « les historiens sont spécialistes de la marée et les économistes des vagues » (Fernand BRAUDEL, « Histoire et économie : le problème de la discontinuité », in : F. BRAUDEL, *Les ambitions de l'histoire*, R. de AYALA et P. BRAUDEL (dir.), Paris, de Fallois, 1997, p. 117-125 (Les écrits de Fernand Braudel, 2), en l'occurrence p. 120).

non directement expérimental, dans un contexte donc où les données sont non pas produites mais reçues, la temporalité est condition de la répétition¹⁸⁵, et donc du repérage des régularités¹⁸⁶. On pourrait certes objecter qu'il n'en reste pas moins que Beveridge, tout particulièrement au début de ses recherches en histoire des prix, mettait l'identification des cycles au centre de son effort¹⁸⁷, et donc considérait les structures temporelles comme déterminantes, mais ce serait ne pas voir que le repérage du caractère périodique des prix agricoles n'avait pour lui d'intérêt que dans la mesure où il le considérait comme la preuve de l'influence climatique sur la production frumentaire : dans la mesure, donc, où la

185. Condition toutefois pas unique, puisque la répétition peut aussi bien être le fruit de la variation spatiale de l'observation ; on comprend alors que l'élargissement international de son objet de recherche fut pour Beveridge le moyen de maximiser ses chances de dégager des lois causales, et que cette internationalisation de la recherche était comme inscrite d'emblée dans son projet épistémologique. Quoi qu'il en soit, en aucun cas l'intérêt de Beveridge pour la temporalité n'est dû à cette confusion entre causalité et temporalité que Simiand dénonçait chez les historiens positivistes (F. SIMIAND, « Méthode historique et Science sociale, Étude critique d'après les ouvrages récents de M. Lacombe et de M. Seignobos », *Revue de synthèse historique*, vol. 6, n° 1, février 1903, p. 1-22, en l'occurrence p. 14-15), puisque pour lui la temporalité (comme la spatialité) n'est que la condition de l'observation d'une causalité qui en est par ailleurs indépendante.

186. Cette idée se retrouve chez d'autres statisticiens de l'époque, ainsi chez Udny Yule, célèbre précisément pour ses travaux sur la corrélation et la régression, et qui par ailleurs partageait avec Beveridge son intérêt pour les statistiques agricoles et les cycles solaires. Yule, alors président de la Royal Statistical Society, déclarait ainsi en 1925 devant cette société que « the great majority of statistical series that we possess seem to me to be far too short to afford any adequate basis for determining the serial correlations ; few of them extend even for as long as a century. And brevity of the sample has more than one disadvantage » (G. U. YULE, « Why do we Sometimes get Nonsense-Correlations between Time-Series ? A Study in Sampling and the Nature of Time-Series », *Journal of the Royal Statistical Society*, vol. 89, n° 1, janvier 1926, p. 1-63, en l'occurrence p. 41).

187. Cf. particulièrement W. H. BEVERIDGE, « Weather and Harvest Cycles », *op. cit.*.

cyclicité était révélatrice d'une causalité¹⁸⁸ ; que la causalité en question fût elle-même dotée d'une nature cyclique, n'avait par contre d'importance que circonstancielle, Beveridge, contrairement par exemple à un Abel, ne voyant pas dans la cyclicité la caractéristique déterminante des fonctionnements économiques¹⁸⁹.

On voit finalement combien le choix de sources exclusivement sérielles ne s'originait pas seulement dans la réflexion méthodologique et épistémologique de Beveridge, mais était aussi bien orienté par la nature spécifique de l'intérêt qui le poussait vers l'histoire des prix, dans la mesure où celui-ci seul rendait possible de considérer comme dépourvues d'importance les difficultés qu'entraînait la sérialité des sources pour la construction des prix historiques comme faits scientifiques. En effet, que

188. Et si Beveridge, contrairement à Yule, ne procède pas à l'analyse de la corrélation entre deux séries, ou à la régression de l'une sur l'autre, c'est tout simplement parce qu'il ne dispose que d'une série, sur les prix, et non pas également de données directes, sur une durée aussi longue, relatives au climat. Ce n'est donc que par défaut que l'analyse de la causalité n'apparaît pas plus explicitement dans le travail de Beveridge.

189. Je me contente de mentionner Abel parce qu'il était lui aussi historien des prix, mais dans ces mêmes années on pourrait aussi bien penser à Kondratieff ou à Schumpeter. Et, pour passer à une personne pour le coup beaucoup plus proche de Beveridge, mais qui a laissé une empreinte intellectuelle considérablement moindre que les précités, Gay, à l'occasion du discours inaugural de l'Economic History Association, en 1941, discours qu'il prononçait en tant que son premier président, n'hésita pas à affirmer que l'objectif premier des historiens de l'économie était de démontrer que le caractère périodique des fluctuations qui affectaient cette dernière et la définissaient n'était pas limité aux périodes les plus récentes : « Careful historical investigation [...] should show that 'random perturbations', such as plagues, famines, and wars, cannot fully account for the recurrent fluctuations of the west European credit economy since at least the sixteenth century, in other words that business cycles are not so recent as the economist supposes » (E. F. GAY, « The Tasks of Economic History », *The Journal of Economic History*, vol. 1, Supplement : The Tasks of Economic History, décembre 1941, p. 9-16, en l'occurrence p. 15).

ce type de sources empêche de saisir le système du marché dans son entièreté, fausse la perception du niveau des prix et ne rend possible qu'une saisie incomplète des variations des prix, ne pouvait avoir pour Beveridge valeur dirimante dans la mesure où en fait ne lui importait, à l'exclusion de toute interrogation sur le niveau des prix, qu'un type de variation (annuel) d'un type (agricole) de prix, types que précisément les sources sérielles permettaient de documenter de façon particulièrement sûre. Mais l'on voit alors combien la construction sérielle de la factualité scientifique des prix historiques contraignait l'analyse desdits prix ; parce que, toutefois, cette contrainte ne s'exerçait que sur les objets envisageables (leur nature et leurs caractéristiques), et non sur l'interprétation économique qui en était donnée, parce qu'elle avait donc des conséquences plus pratiques (sur l'impossibilité d'étudier un ensemble de questions) que théoriques (sur les réponses données à un ensemble de questions), et parce que par ailleurs elle était congruente avec la compréhension alors dominante de l'histoire des prix (ce qui avait pour conséquence de ne pas la faire réellement apparaître comme une limitation), elle suscita moins la controverse que d'autres choix méthodologiques, et ce au sein du Comité aussi bien qu'en son dehors.

B) L'indice composite, but ultime de l'histoire des prix ?

Si le débat méthodologique relatif au caractère nécessairement sériel (ou pas) des sources de l'histoire des prix est donc resté relativement confiné, et n'a eu aucune postérité, il en est allé tout autrement de la controverse relative à l'utilisation des *index numbers*, c'est-à-dire à l'agrégation des différentes séries de prix en indices composites. En effet, si Beveridge considérait que leur

publication n'avait pas lieu d'être dans les ouvrages du Comité, non seulement il était conscient que ce faisant il allait à l'encontre de la pratique courante¹⁹⁰ (au lieu de s'opposer, comme c'était le cas avec l'insistance sur la sérialité des sources, à des pratiques passées et en fait communément considérées comme dépassées), mais lui-même avait radicalement changé de position à ce sujet. De fait, à l'origine, l'une des principales justifications qu'il voyait à son entreprise résidait dans la nécessité de prolonger vers le passé les *index numbers* déjà établis pour l'époque contemporaine, ceci afin de pallier le fait que Rogers n'avait pas jugé bon d'agrèger ses données en un indice composite des prix¹⁹¹ – et effectivement dans ses premiers travaux d'histoire des prix Beveridge s'attela à la confection d'un indice composite des prix¹⁹². De même, la

190. « In the study of modern prices, determination of the 'general level' of prices and its movements has bulked largely, perhaps at times too largely » (W. H. BEVERIDGE, « General Introduction », *op. cit.*, p. XXV).

191. « The earliest of the modern index numbers of English prices, that of Jevons, begins only in 1782. [...] No serious attempt has been made either by Rogers or by any other writer to construct from it [= the vast material collected by Rogers, beginning in 1259] a scientific index number of prices as a whole. [...] The result of this [= Beveridge's] work [...] will [...] enable a general index number of prices from the 13th to the 20th century to be constructed » (Report 1, Appendix A : « Note by Sir William Beveridge on Prices and Wages Enquiry in England », s.d., entre mai 1927 et janvier 1928). Le travail de Jevons auquel il est fait référence est W. S. JEVONS, « On the Variation of Prices and the Value of the Currency since 1782 », *Journal of the Statistical Society of London*, vol. 28, n° 2, juin 1865, p. 294–320. Que Beveridge se soit effectivement lancé dans le calcul d'indices composites à partir des données de Rogers est documenté : Library of the London School of Economics, fonds Beveridge, section J, n° 21 et 22.

192. En l'occurrence l'indice des prix du grain pour l'ensemble de l'Europe occidentale (W. H. BEVERIDGE, « Weather and Harvest Cycles », *op. cit.* ; W. H. BEVERIDGE, « Wheat Prices and Rainfall in Western Europe », *op. cit.*), ce qui lui valut d'ailleurs les reproches de certains statisticiens, qui considéraient comme incorrecte l'agrégation de données aussi hétérogènes (voir la critique

raison qu'il donnait alors à un choix méthodologique aussi essentiel que la nécessaire sérialité des sources était qu'il conditionnait la construction d'indices composites exacts¹⁹³. Et le fait que l'objectif ultime était alors bien l'agrégation des séries avait de profondes incidences sur la conception même de la factualité scientifique puisque l'attention ne se portait plus seulement sur la justesse des variations des prix, mais aussi bien sur celle de leur niveau ; pour cette raison, lorsque celui-ci paraissait refléter « a special quality or [is] influenced by some administrative device [...] the prices have either been adjusted to the general level or else omitted »¹⁹⁴ ; ainsi la factualité scientifique ne pouvait-elle être établie que par le biais d'omissions ou de corrections des prix historiques, c'est-à-dire par son écart même avec ces derniers tels que transmis par les sources, que celles-ci fussent sérielles ou non.

Que Beveridge ait ainsi pu initialement envisager son histoire des prix avant tout comme production d'un indice composite des prix, ne doit pas être pour étonner. En effet, les *index numbers* représentaient alors, pour quiconque s'intéressait à une approche statistico-empirique de l'économie, à la fois l'une des techniques et l'une des théories les plus en vogue, douées déjà d'une tradition (remontant à Jevons), mais profondément renouvelée et remises sur le devant de la scène par les travaux d'Irving Fisher¹⁹⁵ – tant et si bien que l'indice composite des prix pouvait apparaître à l'époque comme rien moins que « the

faite par H. W. Macrosty dans la discussion qui suit le deuxième article, p. 468-469).

193. « Owing to the variation of the mean level of prices according to locality, quality, etc., an index based on discontinuous lists gives entirely misleading results ; it is therefore of the utmost importance to use a few long lists rather than a number of short series » (« Memorandum on Organisation of Work on English Price History », F.J. Nicholas, 31/12/1929 = Report 2, § 3).

194. *Ibid.*

195. I. FISHER, *The Making of Index Numbers : a Study of Their Varieties, Tests, and Reliability*, New York, Pollak foundation for economic research, 1922.

modern device for measuring price changes »¹⁹⁶. Beveridge d'ailleurs, une fois qu'il aura tourné casaque à ce sujet, se gardera bien d'attaquer de front la pertinence des indices composites des prix, et se contentera de pointer seulement les difficultés de leur calcul, elles-mêmes uniquement reliées par lui aux seuls prix historiques. En effet, dans ce cas précis, non seulement il est difficile de déterminer les coefficients de pondération permettant l'agrégation de différentes séries, mais surtout il faudrait faire varier ces coefficients au fil du temps¹⁹⁷, ce qui serait en fait difficile pratiquement puisque ne pourrait avoir comme résultat que de brusques sauts de l'indice composite des prix ainsi obtenu, qui ne pourrait donc former qu'une série beaucoup plus courte que celles à partir desquelles il aurait été construit. Ainsi le gain de connaissance relatif au niveau général des prix se paierait-il au niveau de la détermination de l'évolution des prix – or, on l'a vu, l'objectif premier de Beveridge (parce qu'il s'intéressait avant tout au repérage de la périodicité) était l'établissement de séries aussi longues que possibles. Il fait cependant peu de doute que les objections de Beveridge aux indices composites ne se limitaient pas à ces considérations techniques, même s'il n'en a pas explicitement formulé d'autres. En effet, c'est

196. E. J. HAMILTON, *American Treasure and the Price Revolution in Spain*, *op. cit.*, p. 5. Voir également le jugement porté quelques années plus tôt par son directeur de thèse, qui fait des *index numbers* l'outil par excellence des économistes de sa génération, par opposition à leurs prédécesseurs : « In the course of this past generation, the statistical methods commonly employed by economists have been notably refined, and in no case so conspicuously as in the field of price studies. In 1894 [date de la publication du grand oeuvre de d'Avenel], index numbers were ill understood and poorly made ; today the technique of index-number making has been elaborately developed » (Usher (Abbott Payson), compte-rendu de G. vicomte D'AVENEL, *Histoire de la fortune française : la fortune privée à travers sept siècles*, Paris, Payot, 1927 (Bibliothèque historique), in *American Historical Review*, 34-1, October 1928, p. 106-108, en l'occurrence p. 107).

197. W. H. BEVERIDGE, « General Introduction », *op. cit.*, p. XXV-XXVI.

plus profondément la théorie relative à la formation des prix qu'impliquent les indices composites des prix, c'est-à-dire la compréhension des différentes séries de prix comme simple expression particulière d'un niveau général des prix, qui, comme nous le verrons (page 129 sqq), était contradictoire avec les options de Beveridge.

Et c'est aussi bien parce que les indices composites des prix renvoyaient à des enjeux théoriques forts, tout autant qu'à une pratique bien établie, que leur non-utilisation par Beveridge fit débat, au sein du Comité surtout, mais également en son dehors. Hamilton, qui ne fut d'ailleurs pas le seul des membres du Comité à publier des indices composites¹⁹⁸, en fit un véritable cheval de bataille contre Beveridge¹⁹⁹ – aussi bien considérait-il les indices

198. Reconnaisant « the utter inadequacy of the data available for weighting medieval index numbers » (E. J. HAMILTON, « Spanish Prices : A Reply to Dr. M. J. Elsas », *op. cit.*, p. 375), il avait choisi pour construire ses indices composites la solution la plus simple (et la moins coûteuse en temps et en calculs) d'une moyenne non pondérée (E. J. HAMILTON, *American Treasure and the Price Revolution in Spain*, *op. cit.*, p. 149). Le même procédé se retrouve dans d'autres travaux états-uniens d'histoire des prix de la même époque, ainsi dans A. BEZANSON, R. D. GRAY et M. HUSSEY, *Prices in Colonial Pennsylvania*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1935. Aussi bien l'inventeur des *index numbers*, Jevons, n'avait-il pas non plus fait autrement, pas plus que Beveridge tant qu'il n'avait pas encore renoncé à agréger ses séries (cf. « Memorandum on Organisation of Work on English Price History », F.J. Nicholas, 31/12/1929 = Report 2, § 3). Posthumus, quant à lui, a calculé deux indices généraux des prix, l'un pondéré (sur la base des volumes d'importation et d'exportation des différentes marchandises) et l'autre pas (voir la longue discussion méthodologique dans N. W. POSTHUMUS, *Inquiry into the history of prices in Holland vol. I*, *op. cit.*, p. LXXXII-CIV).

199. Cf. sa recension de l'ouvrage de Beveridge (*The Economic Journal*, 205, March 1942, p. 54-58, en l'occurrence p. 55), où il lui reproche longuement de ne pas avoir publié d'indices composites, et souligne que cela n'est avant tout pas dû à des raisons techniques mais à des prises de position théoriques ; cf. également, longtemps après le délit et comme si donc celui-ci était irrémissible, son article « Price History », dans *International encyclopedia of the social sciences*, London, Macmillan, 1968, p. 471-477, dans lequel il

composites comme ce que l'on se doit au minimum d'attendre d'un ouvrage d'histoire des prix²⁰⁰. Il ne fut certes pas suivi dans sa critique par la plupart des recenseurs, qui se contentèrent de noter l'absence d'indice composite des prix dans les publications du Comité, sans prendre position quant à ce choix²⁰¹, mais les travaux ultérieurs les plus influents en histoire des prix, au moins dans le monde anglo-saxon, lui donneront raison, puisqu'ils se concentreront sur la construction de tels indices. Ce sera tout particulièrement le cas avec Henry Phelps Brown²⁰²,

souligne que « William Beveridge [...] has not supplied us with index numbers » (p. 473 ; les deux seuls renvois internes effectués par Hamilton dans son article sont, significativement, outre à l'article « Agriculture – History », à l'article « Index numbers »). La relation entre Hamilton et Beveridge, plus largement, était exécrable : si Hamilton, dans les remerciements qui ouvrent ses deux livres d'histoire des prix, mentionne le Comité, et nommément Gay et Cole, par contre pas une fois le nom de Beveridge n'apparaît, et dans sa nécrologie de Gay Hamilton dira de ce dernier, en matière de coup de pied de l'âne à Beveridge, que, « assisted by Sir William Beveridge, he organized the International Committee » (E. J. HAMILTON, « Memorial : Edwin Francis Gay », *op. cit.*, p. 412).

200. « Good price histories present not only index numbers of commodity prices... » : E. J. HAMILTON, « Use and Misuse of Price History », *op. cit.*, p. 48.

201. Voir par exemple les recensions de Beveridge par George Norman Clark (*English Historical Review*, 231, July 1943, p. 361-365), Arthur L. BOWLEY (*Economica*, 27, August 1940, p. 327-328), N.S.B. GRAS (*The American Economic Review*, 30-1, March 1940, p. 139-141), et Walt W. Rostow (*Journal of Modern History*, 12-1, March 1940, p. 91-93), ou la recension d'Elsas et Pribram par Eli F. HECKSCHER (*Economica*, n.s. 19, August 1938, p. 366-369). Et si J.H. CLAPHAM, dans sa recension d'Elsas (*English Historical Review*, 210, April 1938, p. 298-299), note favorablement l'absence d'indices composites, de même que Thomas S. ASHTON, dans sa recension de Beveridge (*Economic Journal*, 303, September 1966, p. 602-606), la déplore, ni l'un ni l'autre ne s'attardent sur le sujet, ni n'en font un élément central de leur appréciation.

202. Ce disciple de Robbins (soit l'ennemi juré de Beveridge parmi les économistes de la LSE), à qui il succèdera à Oxford, et qui l'appellera à ses côtés à la LSE, était de formation autant historien qu'économiste (K. HANCOCK et J. E. ISAAC, « Sir Henry Phelps Brown (1906-1994) », *The Economic Journal*,

dont l'indice pondéré élaboré à partir de 1954²⁰³ fera longtemps référence, et sera réutilisé dans de nombreux travaux²⁰⁴, qui l'élèveront ainsi au rang de fait scientifique

-
- vol. 108, n° 448, mai 1998, p. 757–778, en l'occurrence p. 758-759). Dans son allocution prononcée en 1971 devant la Royal Economic Society, dont il était président, il dira que « the economist is not trained who is not numerate ; but neither is he trained if he is not historiate » (E. H. PHELPS BROWN, « The Underdevelopment of Economics », *The Economic Journal*, vol. 82, n° 325, mars 1972, p. 1–10, en l'occurrence p. 9). Où l'on voit que son sujet de recherche ne devait rien au hasard.
203. L'indice construit est celui du « panier de la ménagère ». Il a été présenté dans une série d'articles publiés dans la revue d'économie de la LSE : E. H. PHELPS BROWN et S. V. HOPKINS, « Seven Centuries of the Prices of Consumables, Compared with Builders' Wage-Rates », *Economica*, vol. 23, n° 92, 1956, p. 296–314 (New Series) ; E. H. PHELPS BROWN et S. V. HOPKINS, « Wage-Rates and Prices : Evidence for Population Pressure in the Sixteenth Century », *Economica*, vol. 24, n° 96, novembre 1957, p. 289–306 (New Series) ; E. H. PHELPS BROWN et S. V. HOPKINS, « Builders' Wage-Rates, Prices and Population : Some Further Evidence », *Economica*, vol. 26, n° 101, février 1959, p. 18–38 (New Series) ; ces articles ont été rassemblés dans E. H. PHELPS BROWN et S. V. HOPKINS, *A Perspective of Wages and Prices*, London, Methuen, 1981. Pour une présentation récente de ces articles et de leur contexte : M. FALKUS, « Henry Phelps Brown as Economic Historian », *Review of Political Economy*, vol. 8, n° 2, avril 1996, p. 157–166. Pour la date du début de ces travaux : S. V. HOPKINS, « Professor Sir Henry Phelps Brown : a personal memoir », *Review of Political Economy*, vol. 8, n° 2, avril 1996, p. 147–151, en l'occurrence p. 149.
204. On trouve dans la base de données de citations *Web of Knowledge* de l'Institute for Scientific Information à peu près autant de références à l'ouvrage de Beveridge (65) qu'aux trois articles de Phelps Brown (73), ce qui indique combien l'élaboration secondaire a accédé au même statut factuel que ce sur quoi elle se basait. Par ailleurs, les 96 citations faites des ouvrages d'Hamilton de 1934 et 1936, alors même qu'ils se rapportent à une aire nettement moins susceptible d'apparaître dans la littérature anglophone (qui est à peu près la seule représentée dans cette base de données), montrent combien le choix d'Hamilton fut validé *a posteriori* – ce dont témoigne aussi le fait que lorsque le congrès international des sciences historiques, en 1960, consacra une session à l'histoire des prix, c'est à Hamilton que sera confié le rapport introductif (E. J. HAMILTON, « The History of Prices before 1750 », dans *XIe Congrès*

à partir duquel peuvent s'élaborer les interprétations, en lieu et place des séries dont cet indice représente l'agrégation, et qui n'en seront plus que comme le matériau brut et encore imparfait²⁰⁵. La démarche d'agrégation des séries finit d'ailleurs par devenir tellement naturelle, évidente, que lorsqu'en 1966 T. S. Ashton recense la réédition du volume de Beveridge²⁰⁶, il affirme que ce dernier avait prévu de publier dans des volumes ultérieurs « a general index

international des Sciences historiques. Stockholm, 21-28 août 1960. Rapports I : Méthodologie, Histoire des Universités, Histoire des prix avant 1750, Comité international des sciences historiques (dir.), Göteborg, Almqvist & Wiksell, 1960, p. 144-164). Aussi bien les travaux de ce dernier connaissent effectivement un retentissement international : les *Annales* lui avaient précocement confié un article (E. J. HAMILTON, « En période de révolution économique : la monnaie en Castille (1501-1650) - I », *Annales d'histoire économique et sociale*, vol. 4, n° 14, mars 1932, p. 140-149, et « En période de révolution économique : la monnaie en Castille (1501-1650) - II », *Annales d'histoire économique et sociale*, vol. 4, n° 15, mai 1932, p. 242-256), et son E. J. HAMILTON, *American Treasure and the Price Revolution in Spain*, *op. cit.* avait été traduit en français (un exemplaire de cette traduction, faite vers 1955, et qui ne fut finalement jamais publiée, se trouve dans la bibliothèque de l'université de Chicago : Earl J. Hamilton Papers, Box 3 Folder 4 ; elle avait sans doute été initiée par Fernand Braudel, qui en 1951 se proclamait « ami de jeunesse » d'Hamilton (F. BRAUDEL, « En relisant Earl J. Hamilton. De l'histoire d'Espagne à l'histoire des prix », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, vol. 6, n° 2, avril 1951, p. 202-206, en l'occurrence p. 202), qu'il avait dû connaître lorsque tous deux préparaient leur thèse dans les archives espagnoles, et qui en tout cas avait été l'un des premiers à faire connaître ses travaux en France (par son compte-rendu de E. J. HAMILTON, « Monetary inflation in Castile (1598-1660) », *Economic History*, vol. 2, 1931, p. 177-212, dans la *Revue historique*, 168, septembre-décembre 1931, p. 387-389).

205. Les séries utilisées par Phelps Brown pour construire son indice sont tirées de Thorold Rogers, Hanauer, de d'Avenel, Wiebe, Raveau, Hamilton, Elsas, Pribram et Beveridge.

206. Réédition dont il ne faut pas inférer un particulier succès de l'ouvrage, puisque l'essentiel du premier tirage avait été détruit en 1940 lors d'un bombardement de Londres (« Publisher's note », in : W. H. BEVERIDGE, *Prices and wages in England from the twelfth to the nineteenth century. Vol. 1 : Price Tables : Mercantile Era*, *op. cit.*, p. V).

number of prices »²⁰⁷, tant une publication de prix ne fournissant pas d'indice composite ne lui paraît pas pouvoir avoir été envisagée. C'était là ni plus ni moins ignorer que, dans l'introduction même de cet ouvrage qu'il recensait, Beveridge avait précisé sans ambiguïté aucune que « the price relatives for single commodities can readily be combined to form index numbers for any desired group of commodities on any system of weighting that seems appropriate »²⁰⁸, situant ainsi explicitement la construction d'indices composites du côté des élaborations opérées, en fonction des objectifs de connaissance spécifiques de chacun (et non sans, comme le sous-entend la formulation de Beveridge, un certain arbitraire), à partir des faits scientifiques, plutôt que du côté de la production de ces derniers ; par là, les indices composites se trouvaient relégués du côté de l'interprétation, qui fait nécessairement débat, et opposés au factuel, indisputable.

À travers la figure de Phelps Brown, et le triomphe de l'indice composite qu'elle incarne, s'aperçoit une dimension fondamentale de ce qui constitue, non pas épistémologiquement mais sociologiquement, la factualité scientifique, dimension que Beveridge a échoué à saisir au profit de son entreprise : son adéquation à un besoin démonstratif, la capacité donc des « faits » à s'insérer dans le discours scientifique dominant du moment. Il suffit ainsi pour partie, pour qu'une donnée soit élevée au rang de fait scientifique, qu'elle corresponde au type de données rendu nécessaire par l'horizon argumentatif, la qualité de son élaboration pouvant par contre ne jouer de rôle que relativement secondaire ; et en tout état de cause, à qualité d'élaboration égale, un fait constitué de manière congruente avec la « demande de factualité » générée théoriquement, aura un succès et une postérité bien plus grands qu'un fait

207. Ashton (Thomas S.), in : *Economic Journal*, 303, September 1966, p. 602-606, en l'occurrence p. 603.

208. W. H. BEVERIDGE, « General Introduction », *op. cit.*, p. XLV.

élaboré sans considération pour ses « consommateurs » ; or, comme en dernière instance c'est le consensus des pairs qui établit la factualité scientifique, ce qui signifie que concrètement celle-ci n'est jamais mieux prouvée que par l'utilisation d'une donnée par des scientifiques, le degré de factualité scientifique qui est reconnu à une donnée dépend donc directement de l'adaptation de celle-ci à un état déterminé de la théorie. Or, dans l'économie empirique et l'historiographie économique de l'après-guerre où s'opère la réception des travaux du Comité, l'intérêt majeur, et nouveau, pour la « comptabilité nationale rétrospective » (que l'on pense par exemple à Kuznets aux USA ou dans le domaine français à l'Institut de science économique appliquée), génère une demande de données les plus agrégées possibles, et corrélativement une acceptation beaucoup plus grande qu'auparavant de l'estimation dans la construction de la factualité scientifique²⁰⁹. Par là se retrouvent balayées les réticences qu'exprimaient Beveridge face aux indices composites des prix, et aux séries qu'il avait construites deviennent préférées les méta-élaborations faites sur leur base ; ainsi se peut d'ailleurs comprendre que Beveridge, après 1945, n'essaiera que mollement de clore son projet, et ne publiera finalement jamais les trois volumes qui restaient à paraître. On aperçoit, au total, combien les rapports entre factualité et théorie scientifiques sont dialectiques, puisque si la façon même de constituer les faits scientifiques les rend porteurs d'une théorie sous-jacente qu'ils tendent donc à imposer, inversement l'« horizon d'attente » théorique joue un rôle central dans la reconnaissance de la factualité de données – non pas en ce que le décalage entre cet horizon d'attente et certaines données provoquerait la critique de ces dernières, la dénégation de leur factualité, mais parce qu'il a pour conséquence leur non-réception, non-utilisation, qui valent

209. C. A. de ROUVRAY, « Economists writing history : American and French experience in the mid 20th century », *op. cit.*, chapitres 4 et 5.

non-reconnaissance (négative et non pas positive, comme dans le cas de la critique) de leur factualité.

C) L'équivalent-métal comme vérité du prix ?

De même que Beveridge fit adopter par le Comité le principe de la non-agrégation des séries, de même, quoique là aussi non sans débats, il fit admettre que les prix seraient exprimés dans leur monnaie d'origine. L'enjeu n'était pas, n'était plus vraiment, celui de la conversion des prix historiques dans les monnaies et mesures actuelles, mais celui de l'expression des prix historiques à travers leur équivalent-métal²¹⁰ – ce malgré le bref combat d'arrière-garde mené par certains en faveur de la première solution²¹¹. La question, de même qu'à propos des indices

210. Ces deux solutions de l'expression en monnaie actuelle et en équivalent-métal étaient radicalement différentes puisque la monnaie des années 1930 se référait à un étalon-or tandis que les monnaies de compte dans lesquelles étaient exprimés les prix médiévaux et modernes renvoyaient elles à un monnayage d'argent.

211. Hauser, dans ses premières instructions formelles à ses collaborateurs (septembre 1930), écrivait qu'« il faut reconnaître les *faits* et évaluer les livres, sols et deniers tournois ou parisis par rapport au franc-or de 1928 » (H. HAUSER, « Introduction », *op. cit.*, p. 8 ; je souligne) ; initialement, c'est-à-dire en avril 1930, il les avait laissés libres d'opérer la conversion soit en franc-or 1928 soit plutôt en franc-or de l'an XI, ce symbole nostalgique d'une stabilité monétaire séculaire récemment perdue aussi bien que de la grandeur (économique) désormais disparue de la France (Report 7 : Henri Hauser, « Note sur l'organisation du travail en France », 12/04/1930). Il semble qu'Hauser n'ait pas été le seul membre du Comité à, sous l'influence du travail en commun, réviser sa position à ce sujet, puisque lors de la première conférence plénière encore « there was considerable diversity of opinion as to whether it was necessary to reduce the material collected to lists based on a common measure and coinage [...] the translation into modern measure and coinage » (Report 14 : « Report of Conference held at

composites mais plus clairement encore, n'était pas d'ordre technique (contrairement à ce que prétendait Hauser²¹²), parce que l'expression des prix historiques non plus dans la diversité de leurs monnaies d'origine mais dans cette même unité qu'est le gramme d'argent fin n'aurait nullement rendu possible leur comparaison internationale (but du Comité) puisque les mesures auxquelles se rapportaient les prix seraient elles restées divergentes. Mais quel, alors, était l'enjeu ? Il était double, portant d'une part sur l'étiologie de l'histoire des prix, et d'autre part et par voie de conséquence sur la définition, ou plutôt la substitution, de l'objet même de cette dernière.

Certes l'expression des prix historiques à travers leur équivalent métallique est une condition nécessaire

the LSE on May 19th and 20th, 1930 »). Que de tels objectifs aient alors été encore relativement courants se remarque d'ailleurs bien dans le fait qu'un Marc Bloch, pour ne prendre que cet exemple, ne jugea pour sa part bon de formuler aucune critique à l'encontre de la volonté convertisseuse initiale de Hauser (cf. son commentaire aux « Instructions » de Hauser à ses collaborateurs : M. BLOCH, « Comment recueillir les anciens prix », *op. cit.*).

212. Hauser, pour rendre compte du fait qu'il avait abandonné la conversion en franc-or de 1928 qui avait initialement sa faveur, expliqua que « cette question de la transcription des monnaies anciennes s'est posée devant le Comité lui-même, et a trouvé une autre solution. Pour des raisons [...] dont la principale est de permettre les comparaisons internationales, il a paru préférable d'évaluer, pour toutes les monnaies mentionnées dans les documents, la quantité en grammes d'argent fin qu'elles contenaient ou étaient censées contenir. Ce procédé, déjà employé notamment par Levasseur, était le seul qui permit de voir si, à la même date, le même objet ou la même prestation valait en Espagne plus qu'en France, en Angleterre, en Allemagne » (H. HAUSER, « Introduction », *op. cit.*, p. 25). Le terme même de « transcription », si usuel et neutre pour l'historien, permet de minimiser la transformation du prix qui résulte de sa conversion, et surtout de la transformer en un acte nécessairement évident de par son assimilation à une activité qui est la condition préalable même du travail de l'historien. On retrouve la même erreur relative au putatif lien entre conversion métallique et comparaison internationale dans N. W. POSTHUMUS, *Inquiry into the history of prices in Holland vol. I, op. cit.*, p. CIV.

d'une analyse monétariste de la formation des prix (pour autant bien sûr que ladite analyse porte sur des systèmes monétaires métalliques) – mais elle n'en est toutefois nullement une condition suffisante. Ainsi, pour démontrer, comme le veut faire Hamilton dans son *American Treasure and the Price Revolution in Spain (1501-1650)* de 1934, que la « révolution des prix » du XVI^e siècle est due à l'augmentation de la masse de métal monnayé, il faut avant tout documenter cette augmentation, qui peut ensuite être rattachée à l'augmentation des prix dans la mesure où l'on démontre que celle-ci n'est pas seulement une hausse des prix nominaux mais aussi bien une hausse des prix en équivalent-métal. Le rôle joué par la conversion des prix en leur équivalent métallique dans la promotion des explications monétaristes passe donc en fait surtout par une autre voie, beaucoup plus cruciale quoique détournée. En effet, préférer aux prix tels que constatés dans les sources leur conversion métallique revient *ipso facto* à mettre en avant, dans les prix, le facteur monétaire, à ne plus considérer les prix (c'est-à-dire leur rapport entre eux) comme l'expression transparente de la valeur, et à attirer au contraire l'attention sur ce qui concrètement les constitue, et dont les changements pourraient donc rendre compte des transformations. Par là, finalement, l'attention se détourne des prix, c'est-à-dire de leur rapport (synchrone et diachrone) entre eux, pour se focaliser sur le rapport de la monnaie aux choses²¹³, rapport de la monnaie aux choses dont le prix n'est plus que comme la simple intermédiation, la pure résultante (et non pas un système ayant sa logique propre, quoique subissant l'influence et de la monnaie et des choses aussi bien qu'il influence l'une comme les autres), et rapport où par ailleurs seule la variable

213. La valeur n'étant jamais que relative, elle ne peut être déterminée que par la mise en relation d'éléments distincts : soit des prix entre eux, soit des choses entre elles (la monnaie n'étant considérée que pour sa teneur métallique, c'est-à-dire uniquement comme chose).

« monnaie » est en fait considérée comme déterminante. L'histoire des prix devient de ce fait le simple moyen d'une histoire de la valeur de la monnaie, qui représente désormais le seul but²¹⁴. Ainsi Hamilton proclame-t-il « the preoccupation of recent price historians with measuring and explaining changes in the value of money »²¹⁵, confirmé en cela par Beveridge, forcé de constater que « prices have been considered mainly as a means of throwing light on monetary problems »²¹⁶.

Comme dans un tel cadre la notion d'indice composite des prix est essentielle, puisqu'elle seule permet de déterminer (et de ne déterminer que) la valeur générale de la monnaie (et non pas seulement sa valeur relative à telle ou telle marchandise), on saisit le lien qu'il y avait entre les deux refus de Beveridge, de même que se comprend que, pour la conversion des prix en métal comme pour leur agrégation en indices composites, son principal opposant au sein du Comité ait identiquement été

214. Ce en quoi s'observe à nouveau cette tendance récurrente de l'histoire des prix à se dissoudre en autre chose qu'elle-même, puisque si dans le moment « positiviste » de l'histoire des prix celle-ci avait tendance à se dissoudre en une histoire des mesures et des monnaies qui pourtant n'en était que le moyen, désormais c'est dans une histoire de la monnaie dont elle est devenue le moyen qu'elle se dissout.

215. HAMILTON Earl J., recension de W. H. BEVERIDGE, *Prices and wages in England from the twelfth to the nineteenth century. Vol. 1 : Price Tables : Mercantile Era, op. cit.*, in : *The Economic Journal*, 205, March 1942, p. 54-58, en l'occurrence p. 55. Et, pour ce qui est de son cas propre, Hamilton était encore plus clair quant à l'ordre des priorités qui était le sien : « Measuring changes in the purchasing power of money [is] the greatest single desideratum of the present study » (E. J. HAMILTON, *American Treasure and the Price Revolution in Spain, op. cit.*, p. 149).

216. W. H. BEVERIDGE, « General Introduction », *op. cit.*, p. XXV. Ce constat sera réaffirmé par Hamilton : « the earliest and most persistent use of systematic price history was to estimate declines in the purchasing power of money resulting from revolutionary increases in the output of the precious metals and from fiduciary inflation during major wars » (E. J. HAMILTON, « Use and Misuse of Price History », *op. cit.*, p. 48).

Hamilton²¹⁷ – dont le monétarisme était surdéterminé par son objet initial d'étude, soit la révolution des prix du XVI^e siècle dans le pays même où l'afflux de métaux précieux, et plus précisément d'argent, fut le plus massif. La position de Beveridge sur ce point, toutefois, différait nettement de celle qui était la sienne à propos des indices composites. Sur le plan des principes, il restait ici extrêmement ferme, déniait explicitement à la conversion des prix en leur équivalent-métal toute fonction dans la construction des prix historiques comme faits scientifiques²¹⁸ (alors qu'il n'opposait à la construction d'indices composites des prix historiques qu'un argumentaire d'ordre exclusivement technico-pratique) – là où au contraire, pour les tenants de la position inverse, seule cette conversion des prix en leur équivalent-métal pouvait mettre en mesure de traverser le voile trompeur des « manipulations » monétaires (d'origine politique et non pas économique, et à ce titre devant être neutralisées, par la conversion précisément) et par là d'atteindre la valeur réelle ; la conversion métallique des prix historiques n'était donc vue par ces derniers que comme un moyen d'assurer cette condition fondamentale de la factualité scientifique qu'est le fait que les données valent « toutes choses égales par ailleurs », question que

217. Comme le dit explicitement Hamilton : « the simple arithmetic index number has been recognized as a desirable type for measuring changes in the purchasing power of money » (E. J. HAMILTON, *American Treasure and the Price Revolution in Spain*, *op. cit.*, p. 149) ; or c'était précisément ce type d'indice composite, et non un autre, qu'employait Hamilton (cf. page 114).

218. « It is fundamental to the view taken here that these figures should be regarded, as they are described, not as prices, but as silver or gold equivalents to prices. [...] To describe silver and gold equivalents as prices is to ignore the nature of money » (W. H. BEVERIDGE, « General Introduction », *op. cit.*, p. XLIX). On retrouve la même dénégation de la factualité des prix exprimés en leur équivalent-métal dans M. J. ELSAS, *Umriss einer Geschichte der Preise und Löhne in Deutschland vol. 1*, *op. cit.*, p. 22 : « Auf Edelmetall umgewandelte Preise haben häufig keinen Kontakt mit dem geschichtlichen Geschehen ».

Beveridge, pour l'avoir construite comme centrale, avait limitée au choix du type de sources, et qui se trouvait ainsi élargie au problème du mode d'expression des prix historiques. Mais autant, donc, sur le plan des principes Beveridge était, relativement à cette question, intransigeant, autant en pratique il admit d'une part que soient incluses dans les publications des tables permettant d'opérer la conversion de tous les prix en leur équivalent métallique, et d'autre part que ces conversions soient déjà effectuées, mais sur une base décennale seulement²¹⁹ – alors que la publication d'indices composites fut par contre exclusivement le fruit de la décision individuelle de commissaires en désaccord avec Beveridge. Sans doute faut-il moins comprendre l'écart qui se révèle ainsi entre les positions de Beveridge relatives aux indices composites et à l'expression métallique des prix comme un paradoxe que comme la conséquence de rapports de forces différents : tandis que, sur les sujets à propos desquels il était parvenu à faire prévaloir pratiquement ses choix, Beveridge se devait d'éviter de porter le débat au niveau des principes afin d'empêcher que ne se cristallisent d'autant plus facilement les oppositions aux options qu'il imposait, au contraire là où concrètement il avait été forcé d'entériner une solution de compromis rien ne s'opposait à ce qu'il présente sans fard ses positions – ce qu'il devait de toute manière d'autant plus être tenté de faire que cela lui assurait une sorte de compensation symbolique à son échec.

La question se déplace donc, et devient de savoir pourquoi, alors que pour ce qui était des indices composites Beveridge était parvenu à faire reprendre ses choix méthodologiques par le Comité (sinon individuellement par chacun de ses membres), il n'avait pu en être de même à propos de la conversion métallique des prix. Décisif a dû être le fait que, si sur ce sujet comme sur celui des indices Beveridge a complètement changé d'opinion, néanmoins

219. W. H. BEVERIDGE, « General Introduction », *op. cit.*, p. XLVI-XLVII, XLI.

dans ce cas son virage méthodologique n'a été opéré qu'après les débuts des travaux du Comité, puisque encore dans le *memorandum* par lequel il lançait le Comité il affirmait que « prices should be given both in monetary units and (when possible) in weights of silver or gold »²²⁰ ; il était donc difficile à Beveridge de convaincre ses collaborateurs de la pertinence d'un choix contre lequel tous avaient eu l'occasion de l'entendre un temps argumenter. Mais tout aussi important était le fait que quasiment tous ses commissaires penchaient en faveur de la conversion métallique, qu'à part Elsas tous appliquèrent, et souvent d'une façon qui outrepassait le compromis auquel s'était rallié Beveridge²²¹. Or, ce faisant, les commissaires n'étaient que le reflet fidèle d'un consensus beaucoup plus large sur la question, ce qui apparaît parfaitement dans les recensions qui furent faites des ouvrages du Comité. Alors en effet que les commentateurs étaient restés neutres quant

220. « Memorandum on Suggested History of Prices and Wages (4.3.1929) », in : Report 1. Encore la formulation avait-elle été légèrement tempérée dans cette version finale par rapport au *draft* du 10/02/1929, où il était dit que « prices should be given both in monetary units and in weights of silver or gold », Hauser ayant entre temps rappelé que lors de la première conférence de Paris (17-18/01/1929) Aftalion avait insisté sur le fait que « the monetary unit has an action for itself, notwithstanding the larger or smaller quantity of metal it contains actually » (Report 1, Appendix B, lettre d'Henri Hauser à William Beveridge du 27/02/1929).

221. Si Pribram puis Posthumus reprendront bien, sur cette question, les prescriptions de Beveridge, Hamilton pour sa part donnera les valeurs annuelles de l'indice composite des prix-métal (soit l'objet par excellence d'une histoire monétariste des prix), et Hauser fournira pour chaque série, outre les prix annuels en monnaie d'époque, leur équivalent métallique. Elsas, au contraire, se contentera de ne fournir que les tables permettant d'opérer la conversion ; aussi bien, partisan (comme Abel) d'une explication démographique des mouvements des prix, était-il farouchement opposé au monétarisme – ce qui l'amena d'ailleurs à une vive polémique contre Hamilton (cf. sa recension de E. J. HAMILTON, *Money, Prices, and Wages 1351-1500*, *op. cit.*, in : *Economic History*, 3, p. 482-484, et la réplique d'Hamilton : E. J. HAMILTON, « Spanish Prices : A Reply to Dr. M. J. Elsas », *op. cit.*).

au choix relatif aux indices composites, seul l'un d'entre eux se déclara partisan de la non-publication de séries de prix convertis en leur équivalent-métal²²², tandis qu'un autre se borna à noter, sans prendre position, le refus d'Elsas de procéder à une telle publication²²³ ; nombreuses furent par contre les recensions qui soulignèrent le caractère à leurs yeux trop limité de la publication des prix-métal telle que décidée par Beveridge (ou, pire encore, la non-publication pour laquelle opta Elsas)²²⁴. Il est peu douteux que, si Beveridge (initialement) comme la quasi-totalité de ses commissaires aussi bien que des recenseurs considéraient comme nécessaire l'expression métallique des prix historiques afin de les transformer en faits scientifiques, ce fut en raison du moment historique bien précis dans lequel s'opérait leur réflexion, soit cet entre-deux-guerres où l'attachement à la convertibilité métallique des monnaies était d'autant plus fort qu'elle était remise en cause par la crise financière consécutive à la première guerre mondiale – et il est d'ailleurs révélateur que la seule recension qui salue le refus par Elsas de donner l'équivalent-métal des prix, date d'après Bretton Woods.

-
222. Il s'agit de la recension du tome 2 d'Elsas par Kristof Glamann (futur auteur, avec Astrid Friis, de *A History of prices and wages in Denmark (1660-1800)*, Copenhagen, Institute of economics and history, 1958), dans l'*Economic History Review*, 8-2, 1955, p. 246-248.
223. CLAPHAM J.H., recension de M. J. ELSAS, *Umriss einer Geschichte der Preise und Löhne in Deutschland vol. 1*, *op. cit.*, in : *The English Historical Review*, 210, April 1938, p. 298-299.
224. CLOUGH Shepard B., recension de W. H. BEVERIDGE, *Prices and wages in England from the twelfth to the nineteenth century. Vol. 1 : Price Tables : Mercantile Era*, *op. cit.*, in : *Political Science Quarterly*, 55-2, June 1940, p. 275-277. CLARK George Norman, recension de *Ibid.*, in : *English Historical Review*, 231, July 1943, p. 361-365. HECKSCHER Eli F., recension de M. J. ELSAS, *Umriss einer Geschichte der Preise und Löhne in Deutschland vol. 1*, *op. cit.*, et de A. F. PRIBRAM, *Materialien zur Geschichte der Preise und Löhne in Österreich*, *op. cit.*, in : *Economica*, n.s. 19, August 1938, p. 366-369.

De même, la prégnance en cet entre-deux-guerres de problèmes monétaires inconnus des générations précédentes contribue à expliquer la tendance qui consistait à vouloir faire de l'histoire des prix le simple moyen d'une histoire de la monnaie.

D) Le prix comme rapport

Que Beveridge ait refusé aussi bien l'agrégation des séries de prix historiques en indices composites, que leur conversion dans leur équivalent métallique, ne doit nullement laisser penser que sa conception de la factualité scientifique des prix historiques l'aurait empêché de se détacher de leur expression documentaire. En effet, si Beveridge s'est ingénié à ce que le Comité ne reprenne pas à son compte ces deux modifications usuelles de l'expression des prix historiques, c'est parce qu'il rejetait l'interprétation monétariste de la formation des prix qu'elles véhiculaient²²⁵ ; ce qui ne l'empêchait donc pas

225. Parce que, on l'a vu, Beveridge était arrivé à l'histoire des prix en tant qu'elle semblait lui fournir un *proxy* de la production, dans le rapport entre la monnaie et les choses qu'exprime le prix c'était aux choses et non à la monnaie qu'il donnait le rôle déterminant. Il semble toutefois avoir changé d'avis à ce sujet à l'extrême fin de sa vie – à moins qu'il ne se soit agi d'une simple *captatio benevolentiae* visant ses bailleurs de fond (hypothèse à laquelle la radicalité de ce revirement donne une vraisemblance certaine) – puisqu'en 1956, pour justifier la reprise de son enquête d'histoire des prix, il ne se réfère qu'à l'utilité de cette dernière pour l'exploration des problèmes monétaires : «It is needless to emphasise today the vital relevance of this volume to current problems. It looks already like earning a sub-title : Inflation and Deflation Past Present and Future. For it will illustrate, century after century, the social consequences of changes in the purchasing power of money » («Price and wage history resumed (report of July 1956) », p. 2 ; je souligne). Beveridge fait manifestement référence, dans son allusion à l'actualité, aux difficultés récurrentes qui étaient alors celles de la livre.

d'être pour sa part partisan d'une troisième forme de transformation de l'expression des prix historiques, tout aussi chargée théoriquement que les deux précédentes, et qui sur ce plan leur était incompatible.

La modification de l'expression des prix historiques que prône Beveridge est leur transformation en *price relatives*, c'est-à-dire l'expression de chaque série en base 100, qui gomme toute référence à une unité de mesure aussi bien qu'à une unité monétaire. Si les prix deviennent ainsi très abstraits, beaucoup plus qu'avec leur seule conversion en équivalent-métal, et pas beaucoup moins qu'avec leur agrégation en un indice composite (puisque aussi bien la transformation en valeurs indicielles est le préalable technique nécessaire à une telle agrégation)²²⁶, ils y gagnent toutefois une qualité essentielle à leur factualité scientifique. Celle-ci en effet ne se définit pas seulement par les conditions de production des faits (qui doivent être caractérisés par leur reproductibilité pourvu que celles-ci soient répétées à l'identique) mais aussi bien par leurs conditions d'utilisation, c'est-à-dire par la capacité des faits ainsi produits à rendre possible une compréhension des phénomènes qu'ils documentent. Or un prix, en lui-même, n'a aucun sens, toute valeur n'étant jamais que relative ; un prix historique, pour être un fait scientifique, doit donc assurer les conditions de sa comparabilité avec d'autres prix – et c'est justement ce que permet sa transformation en indice.

En effet, et pour en rester tout d'abord au niveau le plus simple, l'expression indicielle d'une série de prix permet d'étudier plus aisément ses fluctuations en rendant immédiat le calcul des évolutions relatives (du moins

226. Ce lien a dû rendre d'autant plus aisé le revirement de Beveridge à l'égard de la confection d'indices composites, puisqu'il signifiait que le renoncement à ces derniers au profit de la mise en avant des *price relatives* n'impliquait aucun travail supplémentaire – et au contraire simplifiait le processus de production des prix historiques comme faits scientifiques en en retranchant une étape.

lorsqu'elles ne sont étudiées que par rapport à la période choisie pour base de l'indice) : exprimé en indice, le prix d'une même chose devient plus aisément comparable avec lui-même au fil du temps parce que l'expression de sa valeur absolue recèle directement cette information supplémentaire qu'est sa valeur relative à son point de référence – avantage qui, à une époque où les moyens de calcul automatisés étaient encore extrêmement rares, n'était nullement trivial. Mais ce n'est point là le principal avantage du procédé ; de toute façon, la comparaison diachronique ainsi rendue possible reste limitée par le fait que l'un de ses termes est fixe, et de ce fait une véritable analyse des fluctuations d'une seule et même série requiert nécessairement des outils statistiques autrement poussés ; il est donc notamment impossible de rendre compte de l'insistance beveridgienne sur les *price relatives* par son intérêt originel pour la périodicité des prix, puisqu'aussi bien ce sont des techniques statistiques telles que celle du périodogramme que Beveridge employait pour la repérer. L'impossibilité d'une telle inférence se voit confirmée par le fait que l'insistance sur les *prices relatives* n'est chez Beveridge que tardive – ils ne sont mentionnés ni dans sa « Note on Prices and Wages Enquiry in England » (s.d., entre mai 1927 et janvier 1928) ni dans son « Memorandum on Suggested History of Prices and Wages » de 1929. C'est que son intérêt pour ce mode d'expression des prix n'est que le produit des contraintes nouvelles entraînées par l'extension progressive du champ de son enquête, partie des seuls prix du froment en Angleterre pour s'élargir ensuite à d'autres marchandises et enfin à d'autres pays. En effet, cette hétérogénéisation croissante de l'objet d'étude rendait cruciale la question de la comparabilité des données, qui autrement eussent été accumulées sans fruit – et précisément leur transformation en valeurs indicielles était la condition, nécessaire et suffisante, de cette comparabilité synchronique (et non plus seulement un moyen, parmi d'autres et moins puissant que d'autres, de cette

comparabilité, comme dans le cas de la comparaison diachronique d'une même série). Bien sûr, là aussi d'autres méthodes auraient pu être utilisées pour rendre synchroniquement comparables entre elles les données – en l'occurrence leur conversion en des mesures et des modes d'expression de la valeur homogènes (conversion donc partiellement réalisée par cette expression des prix en leur équivalent métallique que rejetait Beveridge). Cependant, le résultat qui pouvait être ainsi obtenu, s'il avait l'avantage de permettre une comparaison des niveaux (alors que l'expression indicielle des prix ne permettait que la comparaison des variations), n'autorisait cependant de comparaison que pour les objets susceptibles d'être décrits par une mesure de même type, alors que l'expression indicielle des prix, parce qu'elle était libre de tout référent métrologique, rendait possible la comparaison (certes des seules variations) de n'importe quelle classe de chose²²⁷. Par ailleurs, alors que toute conversion posait des problèmes métrologiques qui en grevaient les résultats d'une incertitude potentiellement dirimante (quand ils ne la rendaient pas purement et simplement impossible), la transformation indicielle des prix ne posait elle aucune difficulté méthodologique : l'expression du prix, pour être par elle radicalement transformée au niveau du type d'information véhiculé, par contre restait d'une qualité identique à l'original – caractéristique bien évidemment centrale pour que le produit de cette transformation de l'expression puisse prétendre au statut de fait scientifique.

227. Le correspondant graphique de l'expression indicielle des prix était la représentation selon des échelles logarithmiques (puisque celles-ci ont pour propriété de représenter identiquement des variations relatives identiques), mode de représentation que l'on retrouve chez Pribram (avec une édition des graphiques sous forme de calques non reliés, ce qui permet de les superposer pour assurer directement leur comparabilité), Hauser et Posthumus (uniquement toutefois dans son premier volume, puisque dans le second les échelles sont arithmétiques) – si par contre Elsas l'ignore (pour les raisons de ce choix, cf. *infra*).

L'expression indicielle présentait donc, pour ce qui était de la capacité à rendre comparables, donc significants, les prix, des avantages certains. Néanmoins, par rapport à ce qui, dans le cadre d'une enquête internationale, devait être l'essentiel, soit la capacité à assurer la comparaison internationale des séries, la technique de la conversion eût aussi bien pu se défendre, puisque c'est au niveau de la comparaison de différentes classes d'objets que se situe l'avantage décisif de l'expression indicielle des prix²²⁸. Il est donc impossible de ne supposer au choix de Beveridge que des raisons techniques, ce qui est d'autant plus significatif que l'expression indicielle des prix est tout sauf neutre quant à ses implications pour l'analyse des mécanismes de la formation des prix, et que donc le choix de Beveridge en faveur de ce mode d'expression des prix revenait en fait à endosser et à aider à la diffusion d'une théorie de l'économie. L'expression indicielle des prix revient en effet à mettre au premier plan, parce qu'elle la rend directement saisissable, l'évolution des prix relatifs, ce qui favorise une explication de la formation des prix non par le niveau général des prix (que celui-ci soit ou non considéré comme déterminé par des phénomènes monétaires), mais par la rareté relative des différents types de biens, et donc en dernière instance par les structures de production et de consommation. Elle renvoie donc à un type d'analyse qui était alors illustré par Simiand, et qui sera remis sur le devant de la scène dans les années 1930, pour ce qui est de son application à des évolutions de long terme, par Abel (avec sa notion de *Preisschere*)²²⁹, et pour

228. Et encore l'expression indicielle ne rend-elle possible la comparaison internationale (des seules variations, je le rappelle) que lorsque pour chaque pays la base de l'indice est formée identiquement. En l'occurrence, il devait s'agir de la période 1720-1744, ce qui ne sera pas respecté par Hamilton, qui prendra d'autres périodes de référence.

229. Ce dans une pleine conscience de l'incompatibilité qu'il y avait entre une analyse de la formation des prix en termes de niveau général des prix, et en termes d'évolution des prix relatifs des

ce qui est du court terme par Labrousse, puisque son concept de « crise d'ancien type » consistera à rattacher un mode d'évolution des prix relatifs à une structure productive déterminée. On comprend alors qu'Hamilton et Elsas, pourtant par ailleurs opposés sur tout, se soient rejoints dans le refus de fournir des tables des valeurs indicielles de leurs séries²³⁰ puisque, tenants d'une explication de l'évolution des prix identiquement mono-causale quoique opposée dans son fond (par la monnaie pour l'un et par la population pour l'autre), ils étaient peu soucieux de faire sa place à un mode d'expression des prix qui incitait à voir en ces derniers la résultante de l'ensemble des caractéristiques d'un système de production et de consommation historiquement spécifique.

À replacer ainsi les choix méthodologiques beveridgiens dans les débats économiques qui leur donnent sens, à comprendre donc comment aussi bien son refus et des indices composites et de l'expression métallique des prix que son choix de l'expression indicielle des prix, renvoient à une même option théorique, il devient frappant de constater que Beveridge, alors même qu'il s'était attaché à établir la factualité scientifique des prix historiques d'une

différents types de biens : « Auf der Suche nach einem Index des Geldwertes versperrten sich zahlreiche Preishistoriker [...] die wirklich wesentlichen preisgeschichtlichen Vorgänge : das sind die Verschiebungen der Preise einzelner Güter und Güterarten untereinander » (W. ABEL, « Beiträge zur Geschichte der Agrarpreise und -wirtschaft », *Der Forschungsdienst*, vol. 7, 1939, p. 49-58, en l'occurrence p. 50).

230. Elsas n'en donne aucune, et Hamilton ne fournit que celle relative au froment, ce qui revient au même puisque ne permet aucune comparaison entre différents types d'objets. Cette attitude est d'autant plus significative chez Hamilton qu'il avait nécessairement dû transformer toutes ses séries en valeurs indicielles pour pouvoir les agréger dans son indice composite. Pribram et Posthumus ne se sont pour leur part que partiellement pliés à la publication des valeurs indicielles, puisqu'ils les ont données non pour chaque année mais pour des périodes quinquennales (Posthumus dans son premier volume – mais dans son second volume il fournira les valeurs annuelles) ou décennales (Pribram).

façon qui était pleinement congruente aux analyses qui ces mêmes années commençaient à renouveler profondément la compréhension de l'histoire des prix et allaient par là assurer à ce champ de recherches un succès durable, resta, et avec lui ses travaux, largement oublié, et qu'en tout cas leur réception fut sans commune mesure avec celle dont allaient bénéficier Abel et Labrousse, qui après-guerre dominèrent largement, dans leurs pays respectifs, le champ de l'histoire économique et sociale dans son ensemble. Le plus frappant est donc finalement que ce fut le mode de production le plus traditionnel (non seulement individuel-artisanal dans ses forces de production mais par surcroît essentiellement national dans ses objets) de la factualité scientifique qui parvint à s'imposer face aux structures de production novatrices mises sur pied par Beveridge, et ce alors même qu'il est impossible d'imputer à ce dernier un décalage, encore moins un retard, dans le domaine de l'interprétation des prix, ce qui permettrait de rendre intelligible le paradoxe (en ce sens que l'entreprise beveridgienne aurait certes été plus efficace, mais moins intelligente). L'entreprise beveridgienne donc n'est pas seulement restée inachevée après avoir vu sa cohérence remise en cause par les dissensions internes au Comité : plus gravement, elle est rapidement tombée dans un oubli d'autant plus remarquable que rien, ni dans la qualité de la factualité qu'elle avait produite, ni dans les présupposés théoriques qu'elle mettait en oeuvre, ne l'y prédisposait. Le paradoxe de l'entreprise beveridgienne ne réside donc pas dans un projet qui aurait été bien conçu mais mal mené, puisque si elle a été bien conçue et relativement bien menée (surtout eu égard aux vicissitudes de son environnement), c'est par contre au niveau de sa réception que s'est produit son échec, non que cette réception ait été particulièrement critique (au contraire), mais parce que rapidement

historiens et économistes se sont *de facto* désintéressés des volumes du Comité²³¹.

231. Dès 1949, Otto Brunner, dans sa nécrologie de Pribram, dit des *Materialien zur Geschichte der Preise und Löhne in Österreich* qu'il s'agit d'un « unentbehrliches, bis heute allerdings noch kaum genutztes Hilfsmittel der wirtschaftsgeschichtlichen Forschung » (*Almanach der Akademie der Wissenschaften für das Jahr 1949*, p. 241 sqq.).

Conclusion

On l'a vu, Beveridge s'est distingué, pour ce qui est de la transformation des prix historiques en faits scientifiques, par une méthodologie profondément renouvelée (fondée sur la sérialité des sources), un mode pratique de production des faits jusqu'alors inédit (basé sur la division du travail, l'internationalisation et le recours au financement des fondations), et des choix théoriques tranchés qui correspondaient à ce qui se faisait alors de plus intéressant en histoire des prix. Il paraîtrait alors logique qu'il soit arrivé à Beveridge ce qui peut arriver de mieux à qui transforme une source historique en donnée scientifique réutilisable : que donc, comme les éditeurs des plus célèbres sources, il ait disparu derrière son oeuvre, celle-ci ayant acquis une telle évidence que plus personne ne s'interroge sur les conditions qui ont été celles de sa production, et notamment sur son producteur. Mais, si effectivement Beveridge a largement disparu de la mémoire collective historienne et économiste en tant qu'historien des prix (et notamment parce que l'ensemble de son activité s'est retrouvé comme écrasé par le succès de son rapport de 1942)²³², ce n'est pas pour autant que son oeuvre en la matière ait accédé à une notoriété indépendante de son auteur, puisque tout ce que l'on peut en dire est qu'elle n'a jamais été complètement oubliée, moins en raison des assez sporadiques qui ont pu en être faites que parce qu'elle est un parfait exemple de ces grandes entreprises dont personne *a posteriori* ne sait plus trop pourquoi on les a faites, ni comment, et donc à quoi elles pourraient bien être utilisées.

232. Très révélateur à cet égard est le traitement extrêmement succinct réservé par la biographie de référence de Beveridge à ce qui est tout de même le principal projet intellectuel qui l'a occupé de 1919 jusqu'à sa mort en 1963 : J. HARRIS, *William Beveridge : A Biography*, *op. cit.*

Bref, si l'histoire des prix de Beveridge, si plus généralement les ouvrages du Comité restent connus, c'est avant tout comme d'impressionnantes *curiosae*.

Serait-ce alors que tout, des développements qui ont précédé, était erroné, et que j'ai simplement échoué à saisir les fragilités méthodologiques, organisationnelles et théoriques qui auraient d'emblée voué l'entreprise beveridgienne à un sûr échec ? Ou n'est-ce pas plutôt que, attaché à reconstituer la logique de la démarche de Beveridge, j'ai limité mon analyse à ce à quoi lui-même faisait attention, à ce par rapport à quoi lui-même se définissait – et que précisément son échec est venu de ce qu'il n'avait pas jugé nécessaire de prendre en compte, de ce que donc les solutions qu'il proposait n'en étaient qu'en apparence, parce qu'elles étaient finalement inadaptées à leur contexte réel ? N'est-ce pas, finalement, que Beveridge aurait apporté de bonnes solutions à de faux problèmes, rendant ainsi toute son entreprise vaine ?

Certes je pourrais avoir beau jeu d'attribuer l'échec beveridgien aux seules circonstances d'une conjoncture particulièrement adverse, à la survenue donc si l'on veut d'un aléa sur lequel Beveridge n'avait pas prise ; et ainsi son entreprise, aussi parfaitement pensée qu'elle pouvait l'être, était fatalement vouée à l'échec que lui promettait la date même du jour où fut officialisé le Comité : le 24 octobre 1929, commencement d'un krach dont les répercussions, financières puis politiques, allaient entraîner dans l'abîme grandissant le projet de Beveridge, qui n'allait pas plus y résister que l'ensemble de la civilisation occidentale. Et s'il serait certes absurde, et d'une histoire intellectuelle complètement déconnectée des conditions objectives du travail intellectuel, d'ignorer les contraintes fortes que la dégradation progressive de son environnement fit peser sur le Comité, il n'en reste pas moins que l'explication serait par trop simple. D'abord parce qu'elle ferait trop bon marché de ce que, si effectivement le Comité fut initié sous ce qui, avec le recul, apparaît comme de forts

désastreux auspices, l'entreprise personnelle de Beveridge avait elle alors déjà dix ans d'âge. Ensuite parce que, si les événements soumièrent effectivement le Comité à des tensions, ils ne le réduisirent pas pour autant à néant, et c'est finalement un ensemble fort imposant de volumes qui put être produit ; or, précisément, leur réception n'eut jamais vraiment lieu après-guerre, en un moment donc où plus rien pourtant, dans la conjoncture englobante, ne s'y opposait. Enfin et surtout parce que, si les activités intellectuelles sont bien toujours profondément *embedded* dans la société au sein de laquelle elles se réalisent, l'action sur elles de cette dernière toutefois ne s'exerce qu'à travers le prisme du fonctionnement propre au champ qui régit ces activités intellectuelles ; par voie de conséquence, jamais les effets intellectuels des évolutions macro-sociales ne sont simples²³³, et jamais donc ils ne se bornent à simplement mimer ces évolutions mêmes : jamais, ainsi, l'effondrement d'une société ne se traduit-il purement et simplement par un effondrement intellectuel²³⁴.

Sans ignorer donc l'aléa auquel se retrouvèrent confrontées les ambitions beveridgiennes, on ne peut éviter de s'interroger sur les raisons non pas externes mais internes au champ qui en provoquèrent sinon la ruine du moins le très faible degré de réalisation. La première, et la moins fondamentale – parce qu'elle n'explique que l'incapacité à produire une enquête internationale cohérente, effectuée selon des normes identiques et ayant de ce fait pour résultat des données directement comparables –, tient, j'ai déjà eu l'occasion de le mentionner, au fait que Beveridge a voulu transposer la

233. Pas plus bien sûr que ne le sont leurs effets dans n'importe quel champ doué d'une certaine autonomie.

234. Et pour se convaincre de l'absurdité d'une « explication » qui verrait dans la conjoncture des années 1930 la raison de l'échec du Comité, il suffit de se reporter à une autre entreprise elle aussi lancée cette même année 1929, dans le même champ de l'histoire économique, et qui fut au contraire promise à un immense et durable succès : les *Annales*.

division internationale du travail au niveau international alors même que les structures académiques du temps ne le permettaient pas. En effet, dans un monde académique qui restait structuré de façon encore très strictement nationale, aucun moyen coercitif n'existait pour imposer une cohésion internationale – sinon précisément le contrôle de l'argent des fondations (puisque'il s'agissait d'organisations non étatiques), mais l'on voit alors que si la crise économique des années 1930 devait si fortement handicaper le projet de Beveridge, c'est parce qu'elle le priva du seul élément susceptible de jouer en sa faveur dans ses rapports avec ses commissaires nationaux. Mais ce n'est pas seulement que Beveridge essaya d'importer trop tôt au niveau international, dans un champ qui ne lui était pas encore adapté, un mode de production des faits scientifiques qui ne s'était jusqu'alors imposé qu'au niveau national, et que sa tentative eut lieu non seulement trop précocement mais par ailleurs au pire moment puisque les conditions propres à ce moment particulier lui retirèrent le seul atout dont il disposait pour tenter de s'imposer malgré un rapport de forces globalement à son désavantage. Par surcroît, sa tentative portait sur le champ scientifique où une telle importation avait les plus faibles chances de réussite, parce que dans ce champ de l'histoire ce n'était pas seulement les structures de recherche qui restaient organisées nationalement, mais également l'objet même de la recherche, et ce d'une façon qui, étant donnée l'importance qu'avait alors le récit historique dans l'idéologie de l'État-nation, ne pouvait souffrir aucune alternative²³⁵. En

235. Il eût été inenvisageable, sauf dans le cas d'une nation alors marginale, périphérique et dominée comme l'Espagne, de confier l'enquête sur les prix d'une nation à des historiens qui n'auraient pas appartenu à cette nation. Cela allait tellement de soi que la question n'apparaît dans les archives du Comité qu'à propos des zones dont l'appartenance étatique, parce qu'elle venait d'être remise en question par les traités de paix, n'était pas encore parfaitement claire. Ainsi la mise sur pied de l'enquête autrichienne passa-t-elle préalablement par la définition de son ressort

conséquence, la division internationale du travail ne pouvait prendre la simple forme d'une division du processus de production, mais devait s'effectuer sous les espèces d'une division de l'objet même de la recherche, ce qui donnait à chacun des responsables nationaux un atout de poids face au chef de l'entreprise internationale puisqu'aucun n'était substituable par un autre.

L'apparente modernité de la solution que tenta de mettre en place Beveridge n'était donc en fait qu'un anachronisme, peut-être particulièrement apte à attirer les suffrages de financeurs privés qui y retrouvaient des logiques qui pour eux étaient celles du présent même (les années 1920 voient la multiplication de la création de filiales étrangères par les plus grandes entreprises), mais radicalement étranger au champ des possibles du monde académique d'alors. Ainsi s'explique que les travaux majeurs d'histoire des prix qui furent alors réalisés, ceux de Labrousse et Abel, n'avaient aucune dimension

géographique – les frontières de la République autrichienne telles qu'imposées par le traité de Saint-Germain-en-Laye de 1919, ou l'ensemble des territoires qui relevaient jusque 1918 de l'empire austro-hongrois, ou une quelconque solution intermédiaire ? « I first called on Dr. Hertz in Vienna [...] and Professor Kaser in Graz, who came over for our meeting [in Vienna]. The chief purpose of our talk was to limit the territory, which has to be investigated. We finished by arranging that only the present Austria and Bohemia (now Czechoslovakia) should be examined by them (the Austrians) » (lettre de Moritz Elsas à William Beveridge du 18/02/1929 : Report 1, Appendix B). « Hungary, the southern Slav provinces [soit, littéralement, la Yougoslavie], Galicia and other parts of the former Monarchy could only be treated by historians belonging to the different new states. Perhaps these countries could be left out but the former Bohemian provinces ought to be included in any case as they really were the backbone of Austria's economic strenght ; yet I doubt very much whether the Czechoslovak Government would allow the use of the archives to Austrians if the results are to be published in a work under Austrian direction » (lettre de Friedrich Hertz à William Beveridge du 16/02/1929 : Report 1, Appendix B).

internationale²³⁶, ni dans leur objet ni encore moins dans l'organisation de leur effectuation – et s'il est bien une figure de l'historien étroitement national c'est celle du « départementalisateur » Labrousse. Ainsi s'explique aussi que, autant la volonté d'établir des relations hiérarchiques au niveau international non seulement échoua, ce dont témoigne la grande diversité des choix opérés par chacun des commissaires, mais exacerba les tensions tant et si bien que les critiques les plus acerbes à l'encontre de certaines des publications du Comité vinrent de membres du Comité lui-même²³⁷, autant par contre les enquêtes nationales, au sein desquelles pourtant les rapports hiérarchiques étaient bien plus prégnants, purent se réaliser sans tensions perceptibles, non sans doute que tous les collaborateurs des commissaires aient approuvé l'intégralité de leurs choix, mais parce que l'idée même de les contester leur paraissait inconcevable. Ainsi s'explique enfin que les publications du Comité n'aient jamais été véritablement perçues comme un tout et, *membra disjecta* sans grande cohérence entre eux, aient toujours été utilisées séparément²³⁸ : parce que l'enquête internationale ne pouvait en fait alors être encore qu'une collection d'enquêtes nationales largement indépendantes les unes des autres.

236. La « commission des statistiques historiques » de Simiand, elle internationale, eut encore moins de postérité que le Comité de Beveridge.

237. Que l'on pense à la recension très négative faite par Hamilton du volume de Beveridge, ou plus encore à la polémique qui, par revues interposées, se développa entre Elsas et Hamilton.

238. Et, lorsque les différentes publications du Comité ont pu être utilisées ensemble, comme par exemple chez Phelps Brown, cela ne signifie pas pour autant qu'ait été en rien reconnu leur caractère d'ensemble cohérent, puisqu'alors sont aussi bien simultanément utilisées d'autres ouvrages non issus du Comité : ce n'est donc pas au titre d'ouvrages du Comité que ces derniers sont présents ensemble, mais au titre de parties d'un ensemble plus vaste, issu d'un regroupement artificiel procédant d'une volonté d'exhaustivité, où Elsas et Hamilton ne peuvent cohabiter que parce que s'y trouvent aussi bien Hanauer ou Thorold Rogers.

Mais ce n'est pas seulement que la solution proposée par Beveridge présentait l'inconvénient dirimant d'ignorer la réalité des rapports de forces internes au champ dans lequel elle prétendait s'implémenter, c'est aussi et peut-être surtout qu'elle était la solution d'un problème qui en fait ne se posait pas, ou qui du moins n'était pas le problème principal à résoudre alors dans le champ de l'histoire des prix. Cette seconde raison de l'échec beveridgien est essentielle, parce qu'elle permet de rendre compte de ce que ce n'est pas seulement l'aspect international de son projet d'histoire des prix qui ne remplit pas les attentes, mais que ce sont aussi bien les différentes enquêtes nationales, en tant qu'elles ne formaient pas un tout, qui échouèrent à se bâtir une réception notable, alors même qu'en tant que nationalement structurées elles étaient pour leur part adaptées à la structuration du champ académique. Tout le projet de Beveridge peut se résumer en deux termes, qualité et productivité, qui y caractérisent la production de prix historiques comme faits scientifiques à travers d'une part la sérialité et d'autre part la division du travail. Or ces deux caractéristiques, *a posteriori*, n'apparaissent pas comme celles qui étaient alors prioritairement nécessaires au stade d'évolution qu'avait atteint l'histoire des prix. En effet, si l'on observe les travaux d'Abel et Labrousse, afin de déduire de leur succès les caractéristiques qui l'assurèrent, et qui donc correspondaient à la demande historiographique du moment, on s'aperçoit que la productivité ne caractérise ni l'un ni l'autre (qui travaillèrent strictement seuls, et étaient donc bien incapables de produire massivement des faits scientifiques), et que la qualité manque aux séries de prix d'Abel puisqu'il ne faisait que s'appuyer sur les travaux de la génération antérieure d'historiens des prix. Ce qui par contre singularise l'un comme l'autre historien est l'inventivité théorique (centrée sur le long terme chez Abel et sur le court terme chez Labrousse), qui était donc l'enjeu central du moment. Or précisément les structures de

production de faits scientifiques mises sur pied par Beveridge, dans la mesure où elles visaient prioritairement la qualité et la productivité, étaient caractérisées par un contrôle étroit (au niveau intra-national) des collaborateurs et une parcellisation de leur activité, toutes choses qui ne pouvaient qu'être contradictoires avec le libre développement de leur imaginaire théorique. Et, de toute façon, parce que Beveridge, dans le cadre de sa conception objectiviste de la science, n'ambitionnait que la production de faits scientifiques et non pas également leur analyse, parce que la séparation stricte de ces deux activités lui semblait le cœur même de la démarche scientifique, une telle inventivité théorique n'était nullement requise des collaborateurs. Comme dans son appréciation des rapports de force au sein du champ académique, Beveridge s'est donc trompé dans son analyse de la demande en matière d'histoire des prix, concentrant son effort sur la production de données nombreuses et irréfutables, là où il aurait fallu avant tout se donner les moyens de les interpréter d'une façon renouvelée – ce pour quoi l'organisation universitaire traditionnelle (à laquelle appartenaient ces deux purs universitaires qu'étaient Abel et Labrousse), parce que structurée autour de l'idée de liberté académique, était beaucoup plus performante. C'était ignorer que, en un temps où les capacités de traitement automatisé des données étaient encore quasiment nulles, il n'était que de peu d'utilité d'ambitionner d'en accumuler le plus grand nombre possible – ce qui ne pouvait avoir pour effet, dans le meilleur des cas, que de produire des données vouées à rester en jachère, et dans le pire des cas risquait de détourner du champ des analystes découragés par la conscience de l'écart entre la faiblesse de leurs capacités de traitement et l'immensité du corpus à maîtriser.

La modernité des solutions proposées par Beveridge n'apparaît donc finalement, rapportée à l'état des champs dans lesquelles elles devaient être implémentées, que comme un handicap, parce que ces solutions n'étaient en

fait caractérisées que par leur irréalisme, dû à une erreur de diagnostic relative aussi bien au champ des possibles académiques qu'à la nature des besoins intellectuels en histoire des prix. Le but aussi bien que le moyen étaient erronés, Beveridge n'apportait qu'une solution fautive à un faux problème. Mais, si l'erreur sur les moyens ne pouvait qu'avoir des effets durables puisqu'elle avait des conséquences sur le produit même, en l'occurrence l'absence d'unité des publications du Comité, par contre l'erreur sur le but n'aurait pour sa part dû avoir d'effets que temporaires. En effet, une fois de nouveaux cadres théoriques posés par d'autres (une fois donc une possibilité de sens donnée aux séries, avec par ailleurs l'intérêt d'une vérification de la pertinence des théories), et une fois opérée l'émergence de moyens de traitement automatiques des données, le décalage initial entre la nature de la production du Comité et les besoins propres de l'historiographie des prix aurait dû se résorber, et ceci avec une efficacité d'autant plus grande que, ces deux transformations s'opérant l'une par rapport à l'autre avec un décalage, elles auraient dû à elles deux assurer un renouvellement de l'intérêt pour les données du Comité étalé sur une longue durée. Il n'en a pourtant rien été, ni chez les économistes ni encore moins chez les historiens, et ce pour des raisons propres à chaque discipline.

Par rapport aux historiens tout d'abord, la difficulté tient à ce que l'ambition même de Beveridge – déconnecter la production des faits scientifiques de leur analyse, séparer ces deux moments du processus de production historiographique en les faisant assurer par des personnes différentes –, si elle pouvait correspondre à ce qui se faisait dans d'autres champs scientifiques (et notamment, et de plus en plus, en économie), par contre était étrangère à la discipline historique telle qu'elle s'était structurée. En effet, ce n'est pas seulement que concrètement production et analyse des données y allaient de pair, mais que plus profondément ce lien y était compris comme essentiel, et

inattaquable. Il paraissait en effet être le garant de la qualité de l'analyse des données, toujours suspectée d'être trop rapide, de succomber à leurs pièges, lorsqu'elle n'a pas été précédée de la confection desdites données. Par voie de conséquence, en histoire le seul analyste légitime de données était, et est toujours, celui qui les a produites, et elles ne peuvent donc jamais faire l'objet que d'une réutilisation ponctuelle, et non pas d'une complète réélaboration théorique. Il est bien sûr possible de déceler dans cette position, au delà des raisons qui sont susceptibles de la fonder, une auto-régulation académique visant, de façon bien peu scientifique, à désamorcer la critique²³⁹, et la marque donc de l'appartenance de l'histoire au champ des lettres plus qu'à celui de la science, mais au delà du jugement que l'on peut ainsi être amené à porter il n'en reste pas moins que la réception de l'entreprise de Beveridge en était par là rendue, côté historien, à peu près impossible, et ce non pas temporairement mais structurellement. En effet, données sans analyse parce que sans analyste, elles ne pouvaient que rester orphelines d'une intelligibilité, et de ce fait sans grand intérêt – et ce même si une analyse en était tentée, puisque celle-ci aurait toujours été entachée d'un soupçon de manque de sérieux, renvoyant

239. Ce qui n'est cependant pas tout à fait vrai, dans la mesure où si les historiens n'analysent pas les données des autres, par contre le contrôle de la qualité des données produites et analysées par les autres fait partie des procédures usuelles de validation du caractère scientifique d'un travail. Par ailleurs, la critique de la pertinence d'une analyse se trouve tout aussi bien dans ce champ, simplement elle ne passe pas par une réélaboration à partir des données mêmes qui ont servi de base à l'analyse contestée, mais plutôt soit par une critique purement théorique, soit par l'élaboration de données ad hoc, à partir desquelles peut être développée une analyse contradictoire de celle que l'on veut critiquer. Si la critique est donc tout sauf exclue du fonctionnement du champ historien, il n'en reste pas moins vraie que les formes sous lesquelles elle s'opère permettent d'éviter que l'affrontement ne soit frontal ; elles peuvent donc être comprises comme une perversion académique de la logique scientifique.

in fine au caractère structurant, dans l'*ethos* historien, du rapport aux sources.

C'est dire que les analyses qui purent être proposées des données du Comité par des chercheurs ne subissant pas ce même blocage que les historiens (et pour lesquels au contraire travailler sur des données déjà analysées, et susceptibles de l'être à nouveau ensuite, est l'un des principes mêmes de la démarche scientifique), soit en l'occurrence par des économistes, n'avaient aucune chance de résoudre la situation pour les historiens, puisque ces analyses, à la macule provenant de l'absence de rapport de l'analyste aux sources, ajoutaient l'illégitimité attribuée par les historiens aux chercheurs extérieurs à leur discipline s'intéressant à des objets historiques. Mais de toute façon rares furent les économistes à se pencher sur les données issues des travaux initiés par Beveridge. C'est qu'en effet, entre le moment où Beveridge avait mis sur pied son enquête et celui, l'après-guerre, où elle put commencer à être réellement reçue, la discipline économique avait profondément changé, et ce dans un sens néfaste à l'utilisation des travaux du Comité. Bien sûr le renversement des rapports de force internes en faveur d'une approche théorico-déductive, déjà esquissé pendant l'entre-deux-guerres, ne pouvait y être favorable, mais il ne peut expliquer à lui seul le large désintérêt pour les données du Comité, puisqu'en effet il n'était qu'un renversement, ce qui signifie que l'approche empirico-inductive n'avait qu'été affaiblie, et nullement qu'elle avait disparu – ce qui valait aussi bien pour le versant historique de ce type d'approche, pour lequel il suffit de penser à des figures comme Walt Rostow, Alexander Gerschenkron, Jean Fourastié ou Jean Marczewski. Il faut donc, pour expliquer le désintérêt qui entourait, chez les économistes de l'après-guerre, les données produites par Beveridge et ses collaborateurs, dégager des raisons plus spécifiques que celles de l'évolution de la discipline dans sa globalité – faire donc justice aux évolutions propres aux sous-

ensembles toujours plus autonomisés d'une discipline alors en considérable croissance.

L'approche empirique de l'économie contemporaine avait été caractérisée, dans l'entre-deux-guerres (plus exactement dans les années 1920), par la création, dans tous les pays, d'institutions non étatiques se consacrant spécifiquement au rassemblement et à la publication de données relatives à l'évolution économique – que l'on pense au NBER créé en 1920, au London and Cambridge Economic Service (1923) ou à l'Institut für Konjunkturforschung (1925)²⁴⁰. Les effets de cette novation, alors devenue fortement institutionnalisée (notamment par le transfert de cette fonction à des institutions publiques, ainsi en France avec la création de l'INSEE en 1946), se firent pleinement sentir après la seconde guerre mondiale, non seulement chez les économistes attachés à une approche empirique de l'économie contemporaine, mais aussi bien, ce qui pourrait paraître moins évident, chez ceux qui persistaient à avoir une compréhension historique de leur objet. La raison en est que, au sein des économistes « positifs » (comme aurait dit Simiand), le rapport de forces avait définitivement basculé en faveur des premiers ; par voie de conséquence, les seconds, désormais dominés, se mettaient à reprendre à leur compte les logiques, les modes de fonctionnement, de la part alors la plus en vue des économistes empiristes (de même que plus globalement ces derniers, dans leur ensemble, s'efforçaient autant que faire se pouvait de se

240. Sur les deux premiers, cf. pages 83 et 85. Sur le dernier (qui reçut d'ailleurs un financement du Comité pour l'une de ses enquêtes sur les prix, parce qu'elle remontait jusqu'au XIXe siècle : A. JACOBS et H. RICHTER, *Die Großhandelspreise in Deutschland von 1792 bis 1934*, Hamburg, Hanseatische Verlag-Anstalt Hamburg, 1935 (Sonderhefte des Instituts für Konjunkturforschung, 37)), cf. B. KULLA, *Die Anfänge der empirischen Konjunkturforschung in Deutschland (1925-1933)*, Berlin, Duncker & Humblot, 1996 (Volkswirtschaftliche Schriften, 464)

rattacher au modèle théorico-déductif). Or précisément les instituts de conjoncture, plus largement le développement d'un appareil statistique considérable, avaient amené les économistes analystes du présent à développer un rapport nouveau aux données sur lesquelles ils fondaient leurs recherches, des données qu'ils considéraient justement comme *données*, issues d'une division stricte du travail scientifique entre la production et l'analyse des données, où ni l'un ni l'autre versant n'était censé remettre en cause le travail de l'autre, et où donc l'analyste n'avait pas à s'interroger sur la nature de ses données, mais à simplement les utiliser. Reprise par les économistes historiens, une telle attitude ne pouvait avoir pour effet que d'oblitérer les qualités spécifiques du travail du Comité (notamment par rapport à ses prédécesseurs), qu'ils devenaient non pas seulement incapables mais bien non désireux de saisir²⁴¹. Par ailleurs, toujours de par l'effet de la domination des études contemporaines au sein du champ des approches empiriques de l'économie, les économistes historiens ne pouvaient plus justifier leurs travaux en eux-mêmes, mais uniquement comme prolongement dans le temps des études contemporaines ; par là devenait essentiel que les séries historiques prolongent celles établies pour le présent, ce qui cette fois transformait la supériorité des travaux du Comité matière de construction de la factualité des prix historiques en rien moins qu'en un handicap, puisque la définition documentaire de la factualité qui était la sienne rendait impossible l'agrégation nationale des séries, seule à même de permettre la jonction avec les données contemporaines. L'insistance sur la sérialité s'était déplacée des documents vers les résultats, le travail de l'économiste historien ne consistait plus à dénicher les bonnes séries documentaires mais à suturer et à agréger les différentes séries de chiffres

241. Ainsi peut s'expliquer, par exemple, que Phelps Brown ait indistinctement fait fond sur les données de Beveridge et de ses prédécesseurs.

existantes, sans se préoccuper outre mesure de la manière dont elles avaient été obtenues.

Ce que l'on voit finalement, c'est que l'après-seconde-guerre mondiale fut caractérisé par l'apparition d'une différence radicale, entre économistes (empiristes) et historiens, dans leur rapport aux données. Tandis que les premiers s'installaient dans le cadre d'une division absolue du travail scientifique entre production et analyse des données, les seconds par contre persistaient dans leur refus de toute séparation entre ces deux versants du processus scientifique. Pour ces raisons opposées, la réception des travaux de Beveridge par les uns aussi bien que par les autres devenait comme impossible. En effet, d'une part, la novation que Beveridge, parce qu'il avait de l'observation une conception probabiliste qui rendait nécessaire, pour la rendre scientifique, l'accumulation de données extrêmement nombreuses, avait introduite dans la production des données historiques (de manière congruente avec ce qui se passait au même moment dans les instituts de conjoncture), était précisément cette division du travail entre production et analyse des données, seule capable, en en faisant une tâche spécialisée, de rendre massive la production de données ; et par là Beveridge s'était engagé dans une voie qui divergeait d'avec les habitudes des historiens²⁴². Mais, d'autre part, parce que Beveridge était nettement conscient de l'importance des différences entre économies anciennes et économie contemporaine, parce qu'il ne croyait donc pas qu'il pouvait être possible de simplement répliquer pour les premières les modes de production standardisés des données qui étaient développés à propos de la seconde, et parce que plus précisément il ne lui échappait pas que les prix anciens n'étaient pas déjà

242. Rappelons que la *méthode*, si essentielle et dans la définition de l'histoire comme science, et dans sa démarcation par rapport aux autres disciplines, consistait tout entière en la manière de passer des sources à leur analyse, et donc rendait indissoluble leur lien.

comme normés, homogénéisés, par le fonctionnement économique lui-même, mais au contraire caractérisés par leurs différences, non seulement il était illusoire d'espérer obtenir des séries autres que celles fournies par les documents eux-mêmes, mais par ailleurs devait toujours être démontrée le caractère de fait scientifique des prix présentés, dans la mesure où il ne pouvait jamais être tenu pour acquis parce que sa production résidait au coeur même de la démarche scientifique dans ce champ. Ce n'est ici pas Beveridge qui se sépara des historiens, mais les économistes qui se séparèrent de Beveridge ; Beveridge, parce qu'il représentait, quant au rapport aux données, une voie médiane entre ce que restèrent les historiens et ce que devinrent les économistes, était condamné à devenir inaudible des uns aussi bien que des autres, et ceci pour des raisons qui tenaient au coeur même de son projet scientifique.

Les raisons de l'échec de Beveridge sont donc, finalement, aussi nombreuses que complexes ; tenant aussi bien au moment de la réalisation de son travail qu'à celui de sa réception, elles permettent de comprendre comment ce qui apparaît de premier abord comme des atouts, construits comme tels par Beveridge, ne s'est finalement révélé être que des handicaps, dus aux décalages où ils mettaient Beveridge par rapport aux pratiques des champs dans lesquels il insérait son entreprise. Que ce décalage fut avance (par rapport au fonctionnement non international du monde académique de l'entre-deux-guerres aussi bien que vis-à-vis des encore faibles capacités de traitement automatisé des données), retard (eu égard à l'évolution qui fut celle des économistes après la seconde guerre mondiale) ou structurel (par rapport à l'*ethos* historien), dans ses différentes formes il touchait à chaque fois au coeur même du projet beveridgien, dans ses aspects pratiques comme dans ses aspects les plus théoriques.

Ainsi se résout le paradoxe né du grand écart entre l'analyse qui pouvait être faite des différentes procédures volontairement mises en place par Beveridge, analyse qui ne pouvait que dégager leur pertinence relativement aux problèmes qu'elles visaient à résoudre, et le constat de l'échec du Comité ; paradoxe qui tient donc aux effets qui furent ceux de ces procédures dans d'autres domaines que ceux qu'elles visaient. Ainsi, la volonté de mener l'enquête à une échelle internationale afin de lui donner une plus grande base empirique était incompatible avec les formes de division hiérarchique du travail par ailleurs utilisées précisément pour rendre possible la production de données en masse (puisqu'elle reportait ces formes à un niveau international qui ne pouvait alors encore être que collaboratif), tandis que par ailleurs ces mêmes formes de division du travail (non pas cette fois en tant qu'elles étaient hiérarchiques, mais parce qu'elles séparaient l'élaboration des données de leur exploitation) étaient orthogonales à l'*ethos* des historiens, alors même que l'insistance sur l'aspect documentaire de la sérialité, radicalisation positiviste par laquelle Beveridge cherchait à s'intégrer à la tribu historienne, allait séparer Beveridge des économistes.

Si les causes de l'échec de Beveridge sont complexes, ce n'est donc pas seulement parce qu'elles sont multiples, mais parce que chacune d'entre elles ne joua que par l'effet de sa réfraction différentielle dans des milieux distincts. Par rapport à cette double complexité, il eût été tentant, pour rendre compte du paradoxe initial, de simplement conclure, après avoir montré au long de trois parties combien le projet de Beveridge était novateur, sur le conservatisme académique comme cause de son échec, comme si finalement Beveridge n'avait eu que le tort d'avoir raison trop tôt, dans un milieu par trop hostile au changement – explication qui aurait eu pour moi l'avantage de ne me demander aucune élaboration particulière. L'argument certainement, parce qu'il est aujourd'hui, en ce

temps où le prurit de réforme passe pour l'expression la plus élevée de la clairvoyance, usuel, eût suffi à convaincre, et ceci d'autant plus aisément qu'à une démonstration intriquée il permettait de substituer une proclamation simple, ayant pour elle tout le poids d'un discours sans cesse rabâché par des instances sociales multiples et puissantes (des gouvernements aux bureaucraties universitaires en passant par les médias de masse). Et il eût été d'autant plus attirant qu'il rendait possible de « tirer » (comme l'on dit, pour signifier ce qui n'est pourtant que le fait de retrouver ce que l'on vient d'injecter) des leçons du passé pour le présent. Par là l'historien des sciences accède au statut d'expert (en politique scientifique), à quoi s'attache pour lui un double bénéfice : d'une part l'accès au champ du pouvoir, et d'autre part la preuve faite (vis-à-vis de lui-même aussi bien que d'autrui) de son « utilité », dont précisément tout le somme (comme n'importe quel scientifique) de rendre compte.

Cependant, ce statut ne serait atteint qu'au sacrifice même de l'intelligibilité des phénomènes analysés. En effet, à un double niveau de complexité étiologique serait substitué une explication mono-causale, susceptible au mieux de ne rendre compte que de certains des phénomènes observés (l'impossibilité d'une division internationale hiérarchique du travail, de façon moins évidente l'attachement des historiens au lien entre production et analyse des données), et capable de toute façon de n'en rendre compte que dans des termes qui finalement n'expliquent rien, puisque le jugement de valeur d'ordre éthico-moral qui est au fondement de l'accusation de conservatisme n'a rien à voir avec les raisons sociologiques qui permettent de rendre compte des rapports de force au sein d'un champ en un moment donné²⁴³. On voit

243. Ainsi l'impossibilité, dans l'entre-deux-guerres, d'une division internationale hiérarchique du travail scientifique, renvoyait-elle au fait que les carrières restaient encore essentiellement organisées sur une base nationale, qui s'expliquait

par là que ce qui pose problème n'est pas tant le contenu précis de l'« explication » que la forme, de jugement de valeur, que prend celle-ci – ce qui veut aussi bien dire qu'une « explication » qui se bornerait à faire fond sur l'idée inverse, une « explication » donc qui, comme pour sauver le milieu, partirait de la réfutation principielle de l'idée de conservatisme académique, ne vaudrait pas mieux. Et la pauvreté des « leçons » qui découlent de ce genre d'« explications » ne se voit pas mieux que dans le fait que, suivant que l'on choisisse comme ligne directrice l'une ou l'autre de ces « explications », les « leçons » auxquels on aboutit se trouvent, fort logiquement, diamétralement opposées – ce en quoi les « leçons », l'« expertise », nous avancent bien. En effet, d'une part l'on pourrait aboutir à la conclusion que la recherche sur projets en temps limité et auxquels sont couplés des financements lourds est inadaptée aux SHS, puisque deux universitaires travaillant chacun seul aboutirent à des résultats autrement plus importants que le Comité, tandis que face à cette vision essentialiste de la distinction disciplinaire pourrait être développé un discours, centré sur la notion de progrès, suivant lequel du temps de Beveridge les SHS n'auraient pas encore été prêtes à reprendre les formes d'organisation plus évoluées apparues dans les sciences « dures » – avec bien sûr l'implication que ce temps serait désormais heureusement dépassé. Où se voit que le passé ne nous apprend jamais que ce que l'on veut bien lui faire dire, et que le seul rôle de l'expert est d'apporter une caution

lui-même par le rôle structurant qui, d'une manière générale, était alors encore celui des États-nations, et qui était tout particulièrement prégnant dans le domaine scientifique dans la mesure où celui-ci était alors l'un des vecteurs essentiels servant à signifier la collectivité et sa valeur (Pasteur = l'excellence française). Parce que donc le monde scientifique était la synecdoque par excellence de la nation, en une époque où celle-ci représentait la plus essentielle des réalités idéologiques, il était impossible aux scientifiques de différents pays de rentrer entre eux dans des rapports hiérarchiques, qu'ils le veuillent ou non : leur conservatisme n'y pouvait donc mais.

pseudo-scientifique à des choix qui s'originent ailleurs que dans l'analyse scientifique.

Mais l'absurdité de la figure de l'expert ne tient pas seulement à ce que, pour la revêtir, le scientifique doit se dépouiller de cette capacité à produire de l'intelligibilité qui seule fait le sens de son activité. Elle tient aussi bien à ce que par elle ce n'est pas ainsi seulement le champ scientifique qui est amené à dysfonctionner, mais aussi bien le champ politique. En effet, d'une part, ce n'est jamais avant tout par rapport à une logique sectorielle qu'une décision politique sectorielle – par exemple une décision en matière de politique scientifique – peut prendre sens, puisqu'elle n'est jamais que l'application, certes adaptée aux particularités d'un secteur, d'une logique politique de nature plus générale, parce qu'une décision politique renvoie avant tout à des jugements de valeur (et par là à une réflexion d'un ordre autre que scientifique). Pour le dire plus concrètement : l'alternative entre une recherche sur projets lourds, par conséquent peu nombreux et donc décidés par un cercle restreint parce qu'amené à faire des choix, et une recherche où l'initiative est pour l'essentiel laissée aux chercheurs eux-mêmes, et qui est par voie de conséquence plus éclatée, renvoie bien moins à un questionnement en termes d'efficacité (quoique la question soit généralement posée en ces seuls termes), que d'une part à la conception de la valeur du savoir (puisque si celui-ci n'est compris que comme ayant une valeur instrumentale, et non une valeur propre, alors les recherches doivent être guidées vers les domaines qui, pour des raisons extra-scientifiques, sont considérés comme prioritaires), d'autre part à la question du sens du travail (le travail doit-il être fait pour l'homme, ou l'homme pour le travail ?), et enfin à la conception de l'organisation de la société (celle-ci doit-elle être dirigée, ou doit-elle s'auto-organiser ?) – sans compter qu'il faudrait aussi dénaturer l'évidence de la nécessité de l'efficacité, en la réinterrogeant. Ainsi la figure de l'expertise se borne-t-elle à rabattre sur des problèmes

secondaires les questionnements fondamentaux qui devraient être au fondement de la décision politique : l'effet de l'expertise est finalement bien moins l'imposition d'une solution particulière qu'elle réalise visiblement, que la réduction des possibles à un nombre restreint de solutions largement interchangeables, réduction beaucoup plus perverse parce que pour le coup plus difficile à apercevoir, et donc à contrecarrer.

Par là s'aperçoit enfin l'effet sans doute le plus néfaste, et le plus profond, de l'expertise sur le politique : alors que la décision politique est l'effet d'un choix, certes réfléchi et argumenté, mais qui en dernière instance renvoie à l'exercice d'une liberté, et qui donc ne se peut fonder en autre chose qu'en cette dernière, l'expertise prétend ramener l'exercice politique à l'implémentation d'inférences rationnelles s'imposant d'elles-mêmes à tous, et dont l'expert ne serait que le neutre vecteur. Soit, si l'on veut, l'opposition d'une technologie du social à une, pourrait-on dire, philosophie du social. La question pour l'historien des sciences n'est alors nullement de savoir s'il se désintéresse ou non des enjeux du présent (et notamment en matière de politique scientifique), mais de déterminer s'il compte y intervenir en tant qu'expert pour y gagner un pouvoir qu'il n'obtient qu'en se privant et du sens de son activité en tant que scientifique, et de sa liberté en tant que citoyen (c'est-à-dire aussi bien en privant les autres de la leur), y gagner un pouvoir donc qui l'aliène, ou en tant que citoyen, simple voix parmi d'autres et pesant aussi légèrement qu'elles parce qu'elle ne peut se réclamer de rien d'autre que de l'exercice d'une liberté, mais lourde du moins de sa liberté.